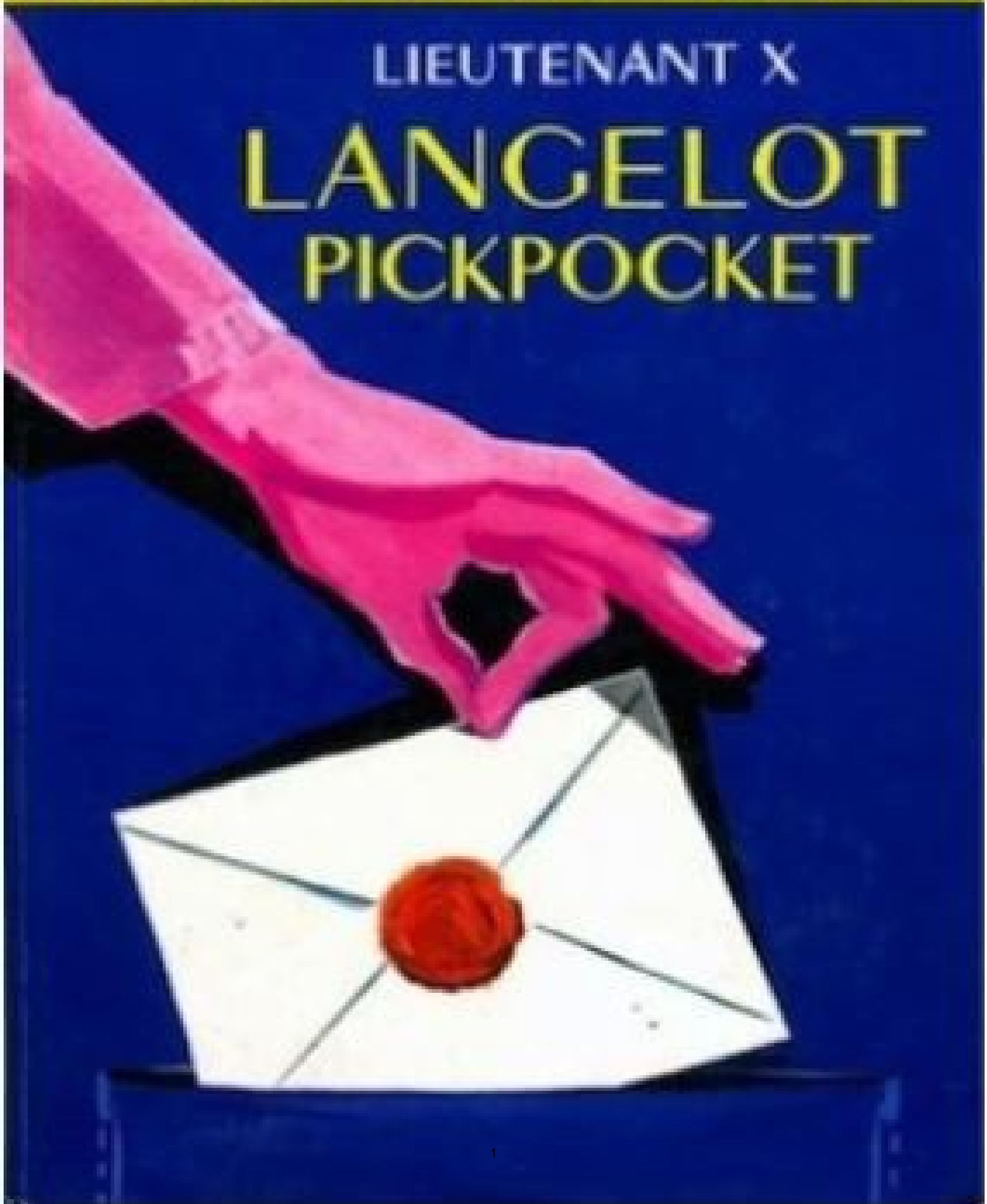
BIBLIOTHÈQUE VERTE

LIEUTENANT X

LANGELOT PICKPOCKET



LIEUTENANT X

LANGELOT PICKPOCKET

ILLUSTRATIONS DE MAURICE PAULIN

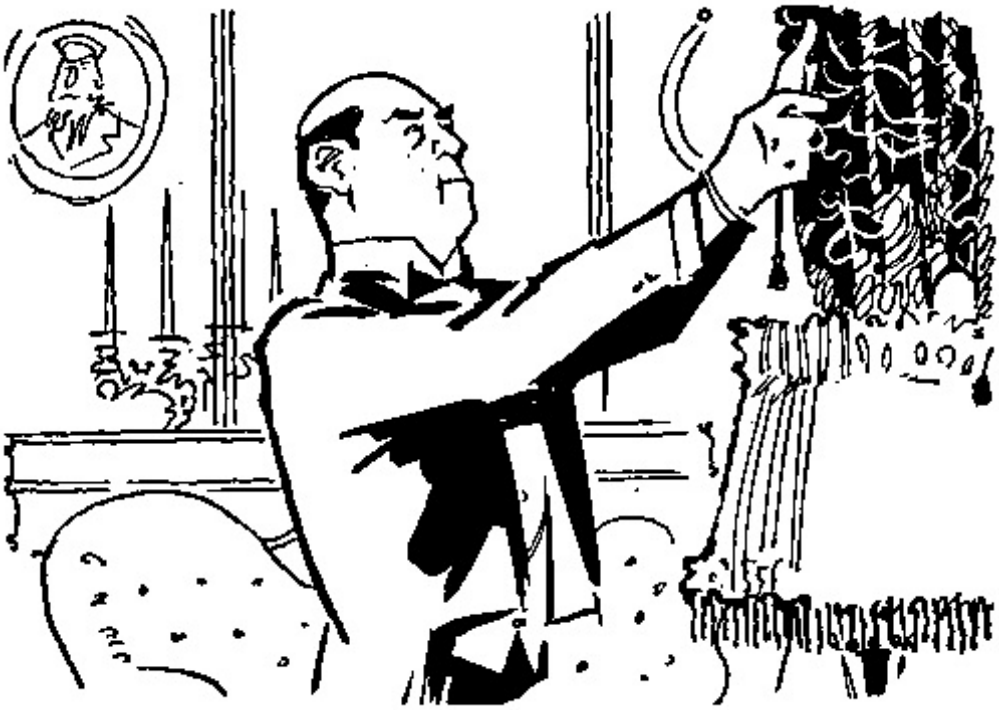
HACHETTE

« Les instructions secrètes se trouvent dans la poche de l'amiral Tristram. »

Naturellement, le vieil officier anglais refuse de se laisser fouiller, et Langelot aura toutes les peines du monde à saisir le document que tiennent également à récupérer les hommes de main de Monsieur T. Des brouillards de Londres aux ciels d'azur de la Sardaigne, Langelot aura maille à partir avec le groupe des quatre muets particulièrement dangereux, une équipe d'espions déguisés en statues de cire et une jeune fille italienne au visage pathétique…

Mais l'ingéniosité de Langelot et ses dons de pickpocket lui seront d'un précieux secours.

PREMIÈRE PARTIE



1

LONDRES.

Le quartier résidentiel de Kensington.

Cinq heures et demie du soir. Dans les rues, des chapelets de réverbères s'éclairaient déjà.

Dans la résidence de Sir Horace Tristram, amiral en retraite, le maître d'hôtel Burlington, passant de fenêtre en fenêtre et d'abat-jour à franges en abat-jour à franges, tirait les doubles rideaux et allumait les lampadaires.

Une voix enrouée mais puissante sortit d'un immense fauteuil de cuir.

« Quel temps fait-il, Burlington ?

— Humide et frisquet, Sir Horace. Il me semble humer une odeur de brouillard. Encore que les services météorologiques annoncent…

— N'en savent rien. Tous des farceurs. Si vous sentez le brouillard,

c'est qu'il y aura du brouillard », grogna l'amiral.

Rageusement, il froissa le *Times* et le jeta à terre.

Sir Horace Tristram ne ressemblait en rien à l'Anglais imperturbable que l'on rencontre dans les romans.

« Ah ! Ah ! ricana-t-il. Un petit journaliste n'approuve pas la façon dont j'ai mené la bataille d'Héligoland pendant la deuxième guerre mondiale. Évidemment, j'aurais dû lui demander conseil. Mais il était au maillot, à supposer qu'il fût déjà né. Burlington, la jeune génération… dégénère. Et comme la vieille sombre dans le gâtisme – à quelques exceptions près, bien entendu –, je me demande ce qu'il va advenir de l'Angleterre. »

Depuis qu'il avait pris sa retraite, l'amiral s'ennuyait ferme, et il ne dédaignait pas de bavarder de temps à autre avec Burlington, qui cumulait les fonctions de valet de chambre et de maître d'hôtel.

« Je ne sais si je peux me permettre d'exprimer mon opinion, Sir Horace, répondit le vieux domestique. Pour ma part, j'ai la faiblesse de conserver quelques illusions sur la jeunesse.

— Burlington, ne racontez pas d'âneries. Vous conservez des illusions parce que vous n'avez pas de fils. J'en ai un, moi : c'est tout dire. Vous n'allez tout de même pas prétendre qu'un individu du sexe mâle, s'il n'était pas un triste niquedouille, irait porter des cheveux d'une longueur pareille. Le dicton que nos pères appliquaient aux femmes n'a jamais été aussi vrai : à cheveux longs, idées courtes.

— Je ne nierai pas, Sir Horace, qu'il n'y ait, parmi les membres de la génération montante, quelque excès du côté capillaire. Néanmoins, certains d'entre eux…

— Pfft ! Tous des farceurs, Burlington. Quand ils auront fait connaissance avec la tondeuse, nous en reparlerons. »

L'amiral ramassa le *Times* d'un geste qui indiquait que l'entretien était terminé, et le défroissa de quelques claques énergiquement appliquées.

Burlington sortit. Quelques instants plus tard, il revint avec un plateau d'argent abondamment chargé.

« Le thé, Sir Horace. »

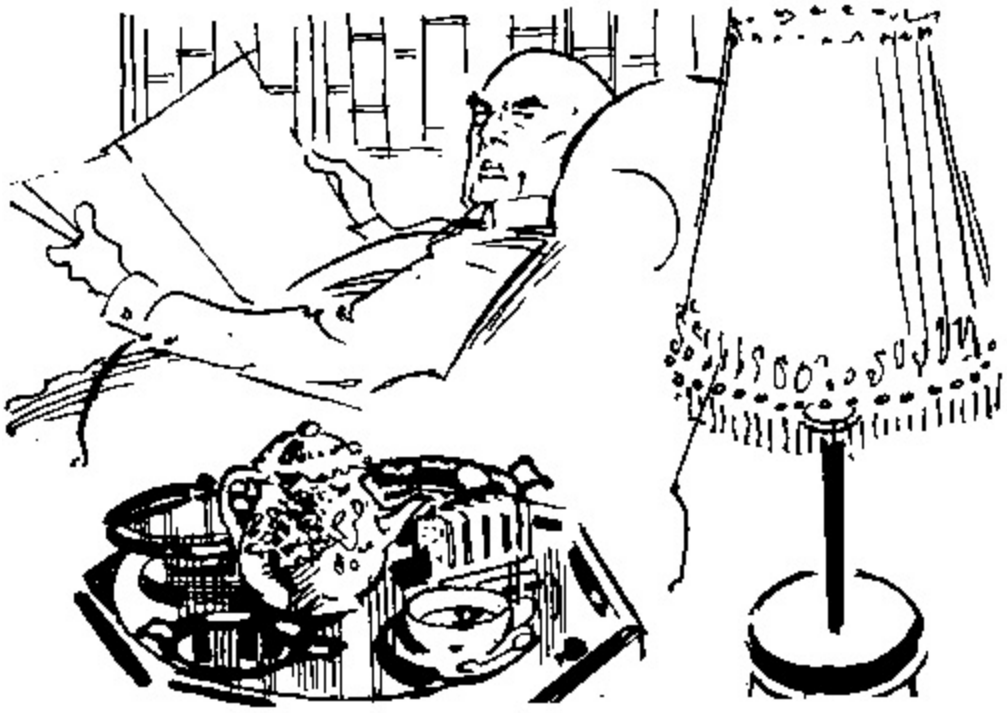
À ce moment, une lointaine sonnerie se fit entendre.

« Qui diable cela peut-il être ? » gronda l'amiral en dressant l'oreille.

Il affectait de détester les visites, alors qu'en réalité il adorait toutes les occasions qui lui étaient offertes d'exercer sa mauvaise humeur.

« C'est sans doute ce M. Langelot, qui vous a téléphoné de la part du colonel Hugh, pour vous demander une entrevue, Sir Horace.

— Ah ! c'est juste. Une histoire à dormir debout. À force de diriger nos services secrets, le pauvre colonel Hugh est atteint d'espionnite aiguë. Bon, bon. Amenez-moi ce petit Français. S'il a l'air d'un garçon comme il faut, je lui offrirai du thé. Sinon, il s'en passera. »



2

DANS la vaste bibliothèque où régnait la pénombre, des vitrines, couvrant des murs entiers, luisaient vaguement ; à l'intérieur l'on devinait plus que l'on ne voyait des milliers de livres aux reliures précieuses. Une seule tache de lumière était jetée par un abat-jour vert, à franges, sur une table basse où fumait une théière de terre cuite et scintillaient quelques plats d'argent. Près de la table, se dressait la masse confuse d'un fauteuil de cuir, sur le fond sombre duquel se détachait la calvitie brillante de l'amiral.

« Voilà un intérieur clair et gai, comme je les aime », se dit Langelot.

Dans un murmure distingué, Burlington annonçait :

« Mounsire Langelot… »

Puis il se retira sur la pointe des pieds, en refermant sans bruit la porte capitonnée.

Langelot s'avança à pas mesurés vers le fauteuil. Soudain, une voix

enrouée jaillit à sa rencontre :

« Ce chérubin ! Un agent secret ? Ha ! ha ! Qu'on lui donne une sucette et qu'on le reconduise à la garderie la plus proche. »

Langelot sourit agréablement. De petite taille, les traits menus quoique durs, le front barré d'une mèche blonde en diagonale, il ne ressemblait pas à un James Bond.

L'amiral avait parlé français ; Langelot en profita pour riposter dans la même langue, car son anglais laissait à désirer :

« C'est la première fois, amiral, que j'entends reprocher à un agent secret de ne pas avoir l'air d'en être un. »

Un grondement sourd se fit entendre, en provenance du fauteuil. Le petit homme trapu et rouge qui en bondit ressemblait à un éclair en boule.

« Tonnerre ! cria-t-il de sa voix de stentor grippé. Qu'est-ce que c'est que ce… ce… »

Ne trouvant pas de mot assez péjoratif, il finit par laisser tomber :

« Cet étranger ! »

Langelot s'arrêta à six pas, se mit au garde-à-vous et se présenta :

« Sous-lieutenant Langelot, du Service national d'information fonctionnelle. À vos ordres, amiral. »

Sir Horace se calma un peu. Il aimait que l'on respectât les formes. De plus, il venait de constater que les cheveux de Langelot avaient été coupés récemment ; sans doute les eût-il préférés en brosse, mais on ne saurait tout avoir : une nuque bien dégagée chez un garçon de dix-huit ans, cela méritait quelque considération.

« Avez-vous une preuve de votre identité ? demanda-t-il. Je n'ai pas l'habitude de croire sur parole les enfants prodiges de votre espèce. »

Langelot regarda le grand homme dans les yeux. Ce vieillard colérique avait été, pendant la guerre, le bras droit – l'un des nombreux bras droits… – de Winston Churchill. Il avait puissamment contribué à la victoire en réorganisant la marine et en commandant lui-même l'escadre qui avait triomphé près d'Héligoland. Il avait droit à la reconnaissance et au respect de tous les hommes libres.

« Mais ce n'est pas une raison pour ne pas être poli », pensa le jeune Français.

Il s'approcha de l'amiral à le toucher et lui présenta sa carte du SNIF en la lui mettant sous les yeux. Cette familiarité indisposa de nouveau Sir Horace, qui examina la carte, se rassit posément, se versa du thé qu'il prit soin d'abîmer en y ajoutant une demi-tasse de lait, se fit une tartine de beurre et de confitures avec un toast croustillant, y mordit à belles dents, avala une gorgée de thé, et condescendit enfin à regarder de nouveau son visiteur qui se tenait debout devant lui.

« Ainsi donc, jeune homme, prononça-t-il, nous sommes agent secret. Dans trois mois, général, et dans un an, ministre, je présume. Vous transmettrez mes compliments aux supérieurs qui vous ont désigné pour le travail que vous faites. N'y a-t-il plus d'adultes dans l'armée française ? »

Par courtoisie, Langelot ne répondit rien. L'amiral se beurra une deuxième rôtie.

« Veuillez m'exposer ce qui me vaut le plaisir tout relatif de votre visite.

— Le colonel Hugh ne vous a-t-il pas averti, amiral ?...

— Le colonel Hugh m'a déclaré qu'un des services secrets français me soupçonnait de cacher dans mes poches la correspondance de je ne sais quelle organisation clandestine. Cela m'a paru tellement absurde que je lui ai conseillé d'aller se reposer quinze jours sur la Côte d'Azur,

mais il a insisté pour que je vous reçoive. J'y ai consenti ; alors donnez-vous la peine de m'expliquer vous-même de quoi il s'agit. Dans la mesure de mes faibles capacités, je vous promets de faire mon possible pour démêler votre imbroglio. »

Langelot aspira beaucoup d'air et, toujours debout, résuma la situation aussi brièvement qu'il put.

« Amiral, une récente enquête du SNIF nous a mis sur la trace d'une vaste organisation d'espionnage, et nous a permis d'en capturer plusieurs membres, qui sont actuellement en cours d'interrogatoire. Il apparaît déjà que c'est là une organisation internationale, avec des antennes fixes dans plusieurs pays. Cependant, le cloisonnement y est si strict que nos prisonniers, même ceux qui sont disposés à parler, ne peuvent guère nous fournir de renseignements exploitables. Le seul d'entre eux qui semble mieux informé s'obstine à se taire. « Si je me tais, dit-il, je ne risque que les travaux forcés ; si je parle, mon ancien chef me fera découper en petits morceaux… » Nous espérons le convaincre de renoncer à son attitude, mais cela prendra quelque temps.

— Jusque-là, je vous suis ! annonça l'amiral, en attaquant une troisième rôtie.

— Or, nous avons appris par une autre voie que des instructions émanant du chef de l'organisation et adressées à l'un de ses subalternes, se trouvaient « dans la poche de l'amiral Sir Horace Tristram ».

— Grotesque ! gronda l'amiral. Comment cotez-vous ce renseignement ?

— A/1.

— Inepte. Qui l'a fourni à votre service ?

— Moi, amiral.

— Hein ? »

Le vieillard en oublia de prendre son thé.

« Oui, amiral. Au cours de l'enquête, je me suis trouvé, à un certain moment, aux mains de l'ennemi[1]. C'est alors que j'ai pu entendre moi-même, de mes propres oreilles, le chef de l'organisation donner cette indication à l'un de ses chefs d'antenne.

— Organisation, organisation, marmonna Sir Horace. Des farceurs, oui !

— Ce renseignement a immédiatement été transmis à nos homologues anglais. Le colonel Hugh a refusé de l'exploiter, affirmant qu'il ne pouvait s'agir que d'une erreur. Cependant, mes chefs ont insisté et ont fini par obtenir la permission d'exploiter le renseignement pour leur propre compte et sous leur propre responsabilité, à deux conditions : premièrement, rien ne devait être fait sans que vous ne soyez mis au courant ; deuxièmement, tous les renseignements que nous obtiendrions seraient communiqués au colonel Hugh et à vous-même.

— Ouais… », fit l'amiral.

Il tapota avec complaisance les deux poches de sa veste d'intérieur en drap bleu foncé, vida sa tasse, croqua sa rôtie, et se tourna enfin vers Langelot.

« Dois-je comprendre, demanda-t-il, que je suis soupçonné, par un jocrisse au biberon, de diriger une organisation d'espionnage ?

— Nullement, amiral, mais…

— Ne m'interrompez pas. Si je ne suis pas affilié au club dont vous avez la bonté de m'entretenir, j'en serais donc la victime ? Ces messieurs prendraient mes poches pour des corbeilles à courrier : l'arrivée à gauche, le départ à droite, et les archives dans les poches revolver ! C'est bien cela que vous insinuez ?

— Je n'insinue rien du tout, Sir Horace. Je…

— Ne m'interrompez pas ! Est-ce à dire, jeune oison, que, ayant à désigner un bureau de poste ambulant, une tête de Turc pour messageries, un polichinelle servant de facteur sans le savoir, vous n'auriez trouvé personne de plus qualifié que moi pour jouer ce rôle ridicule ? Est-ce oui ou non ? Répondez.

— Je pense, amiral…

— Je vous ai dit de ne pas m'interrompre. Vous avez pu vous en apercevoir vous-même si vous n'êtes pas le dernier des niquedouilles : les soupçons de votre service ne tiennent pas debout. L'entrevue est close. La sonnette se trouve à portée de votre main : veuillez vous en servir. Burlington vous reconduira. »

Langelot se mordit les lèvres et tendit la main vers la sonnette.

« Si vous étiez soupçonné de quoi que ce soit, amiral, je doute qu'on m'ait envoyé pour vous en avertir, remarqua-t-il.

— Moi, je ne m'étonne plus de rien, répliqua Tristram. À une

époque où on engage des enfants au berceau comme agents secrets… »

Langelot lâcha la sonnette.

« Tout de même, amiral, dit-il, vous m'autoriserez bien, en attendant M. Burlington, à fouiller vos poches ?…

— Mille millions d'escopettes ! tonna l'amiral. Le jour où vous fouillerez mes poches, monsieur, je vous offrirai un quintal de caramels. »

Langelot s'inclina respectueusement.

« En ce cas, amiral, je ne vois pas d'utilité à prolonger ma visite. Le maître d'hôtel ne semble pas avoir entendu la sonnette, et je retrouverai bien la sortie tout seul. »

Il esquissa un garde-à-vous suivi d'un demi-tour semi-réglementaire.

Sur le seuil, il se retourna vers Tristram :

« Amiral, j'aurai l'honneur de vous faire parvenir demain, par la poste, la pipe d'écume qui se trouvait dans la poche droite de votre veste. Vous pouvez m'envoyer les caramels par le bateau et le chemin de fer. Je vous présente mes respects.

— Quoi ? Quoi ?… » cria le grand homme.

Mais Langelot avait déjà quitté la bibliothèque.

L'amiral plongea ses mains dans ses poches, chercha autour de lui,

jeta un coup d'œil sous le fauteuil : la pipe d'écume, sa pipe préférée, avait disparu !

« Burlington ! » hurla-t-il.

Le maître d'hôtel arriva en trottinant.

« Où est cet énergumène ? questionna l'amiral.

— Il est sorti, Sir Horace. J'ai entendu la porte se refermer derrière lui. »

L'amiral se laissa tomber dans son fauteuil :

« À l'avenir, grogna-t-il, je vous serais reconnaissant de répondre immédiatement aux coups de sonnette. Pas d'explications. Sortez. »

Burlington gagna la porte, plus surpris encore que froissé. Il avait l'oreille fine et savait parfaitement que personne ne l'avait sonné.

Cependant Langelot, après être sorti de la bibliothèque, avait traversé le hall d'entrée à grands pas, et ouvert la porte de la rue. Après l'avoir claquée bruyamment, il s'était dépêché de gravir le majestueux escalier qui conduisait au premier étage.

Embusqué derrière la rampe de bois sculpté, il vit Burlington entrer dans la bibliothèque au petit trot et en ressortir, l'air perplexe.

Un sourire malicieux passa sur les lèvres du jeune agent français. Son entrevue avec l'amiral pouvait difficilement être considérée comme un succès diplomatique. Ce n'était pas non plus un échec total.

« J'ai droit à trois bons points, pensa Langelot. D'abord, j'ai pris contact avec l'amiral selon les ordres reçus, et maintenant j'ai les mains libres pour agir moi-même. Deuxièmement, je vais pouvoir perquisitionner dans la maison sans que personne s'en doute. Troisièmement, en montrant ma carte du SNIF à l'amiral, je lui ai subtilisé sa pipe : ça lui apprendra à recevoir les gens avec plus de politesse. »

À l'école du SNIF, Langelot avait été initié à toutes les techniques des pickpockets professionnels, et il n'était pas peu fier de ses prouesses dans ce domaine.

Ayant jeté un dernier regard dans le hall obscur, il s'enfonça dans le couloir qui menait aux chambres à coucher.

3

DANS l'étroite cabine bardée de cadrans, bourrée de manettes, lardée de périscopes, truffée d'instruments divers, M. T est assis face à un écran de télévision travaillant en circuit fermé.

M. T est énorme. Il ressemble à lui seul à un étalage de charcuterie. Ses bras sont des jambons ; ses doigts, des boudins blancs ; sa langue, une saucisse.

Ses yeux sont glauques comme des huîtres.

M. T est installé dans un fauteuil spécialement conçu pour lui maintenir le tronc en équilibre, car le colosse est cul-de-jatte.

Sur l'écran de télévision apparaît le visage poupin d'un homme d'une quarantaine d'années, à la petite bouche en cœur, aux petits yeux méchants et huileux.

M. T parle, et c'est un couinement de souris qui s'échappe d'une montagne de chair :

« Bornéo, vous êtes un imbécile.

— Je le pense aussi, monsieur T, répond l'homme de l'écran en

battant nerveusement des paupières.

— Cependant j'espère que vous aurez compris mes ordres.

— Je l'espère aussi, monsieur T.

— Un service français vient de nous porter un coup certain en détruisant notre antenne allemande dont le chef est maintenant prisonnier. Notre système d'étanchéité de l'information est parfaitement au point, et je doute que cet homme, même s'il ose dire tout ce qu'il sait, puisse faire des révélations susceptibles de nous nuire.

— J'en doute aussi, monsieur T.

— Cependant, il connaissait plusieurs de nos boîtes aux lettres. Celle, en particulier, qui contient des instructions permettant d'accéder à un de nos centres de recueil. Cette boîte à lettres, je vous en ai fourni les coordonnées.

— Oui, monsieur T. La poche droite de l'amiral Tristram.

— Précisément. Il s'agit pour vous de récupérer immédiatement et coûte que coûte l'enveloppe aux instructions. Je souhaite que vous réussissiez.

— Je le souhaite aussi, monsieur T.

— Quel que soit le résultat de votre mission, vous vous transporterez ensuite au siège de l'antenne I que vous êtes chargé d'inspecter.

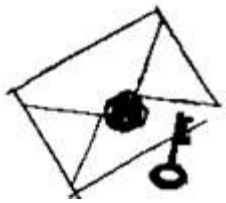
— Oui, monsieur T.

— Commettez une seule négligence, et vous envierez le sort d'un légume passé à la moulinette.

— J'en suis certain, monsieur T.

— Alors, exécution. »

Le cul-de-jatte presse son gros doigt sur un bouton. Lentement, l'écran s'éteint.



4

LE LARGE couloir, lambrissé de bois foncé, était obscur. La première porte que poussa Langelot, une lourde porte de chêne, donnait sur une chambre à coucher meublée d'un lit à baldaquin, de deux énormes commodes, et de quelques chaises aux pieds contournés. Le peu de jour qui tombait encore par la fenêtre donnait à tous ces meubles une forme fantastique.

« Ça sent le renfermé, pensa Langelot. Ce doit être une chambre d'amis, et comme l'amiral ne brille pas précisément par l'hospitalité, on ne s'en sert pas souvent. »

Il alla à la fenêtre. Non seulement le soir tombait, mais le brouillard montait à sa rencontre.

« Heureusement, j'ai ma torche électrique. »

Il tira de sa poche un porte-clefs équipé d'une lampe de petites dimensions mais d'une grande puissance, et balaya la pièce d'un mince pinceau lumineux.

Ne trouvant rien qui, à première vue, parût mériter son intérêt, il

passa de nouveau dans le couloir, et essaya une deuxième porte.

Cette fois-ci, il se trouva dans la chambre de Sir Horace lui-même. C'était une vaste pièce, meublée avec austérité. Le rayon de la torche révéla un lit tout simple, un bureau de bois sans ornements, un téléphone, des chaises droites, une commode. Aux murs, une multitude de cartes où étaient fichés des épingles à tête de couleur et de petits drapeaux.

Une porte intérieure donnait sur un étroit passage permettant d'accéder d'une part à la salle de bain, pourvue de divers équipements tels que bain turc, haltères, machine à ramer, etc., et d'autre part à une pièce longue, étroite et sans fenêtres : la garde-robe.

« L'amiral se maintient en forme. Chapeau ! remarqua Langelot en quittant la salle de bain. Hé mais ! Il y a là de quoi habiller l'équipage d'un porte-avions », ajouta-t-il en entrant dans l'autre pièce et en promenant son faisceau lumineux sur d'innombrables vêtements suspendus à des cintres de bois formant quatre rangées de quelque sept mètres de long.

En effet il y avait là des tenues de travail et de combat, des tenues grandes et petites, des tenues numéro 1 et numéro 1 *bis*, 2, 3, et 4, des tenues du soir et du jour, des uniformes chamarrés et des complets-vestons, des vestes de daim et des jodhpurs, des smokings et des habits, des robes de chambre, des jaquettes et des pantalons rayés.

Le chapitre des chapeaux n'avait pas été négligé : on voyait là toutes sortes de couvre-chefs, calots, hauts-de-forme, shakos, casquettes, chapeaux de brousse et chapeaux melons.

Les chaussures se comptaient par dizaines, naturellement : bottes de cheval, bottes de saut, souliers de ville, brodequins à crampons, escarpins et pantoufles.

Enfin le rayon des gilets et des cravates était particulièrement riche : gilets blancs, noirs, canari, amarante ; cravates kaki, cravates de couleur, nœuds d'Ascot.

« Et on dit que les femmes aiment s'habiller », murmura Langelot.

Une légère odeur d'antimite flottait dans l'air.

« Burlington est un homme soigneux, pensa Langelot. Il y a peu de chances pour qu'il laisse traîner des papiers, quels qu'ils soient, dans la poche de son patron. On verra bien. Au travail. »

Il éteignit sa torche, pour qu'un rai de lumière, filtrant sous la porte

qui menait directement de la garde-robe dans le couloir, ne pût révéler sa présence.

Puis, à tâtons, il entreprit la fouille systématique de toutes les poches.

Fouiller est une technique qui exige beaucoup d'entraînement. Langelot n'en manquait pas, si bien qu'au bout d'une heure il avait abattu la moitié de l'ouvrage.

Pour l'instant, il n'avait rien trouvé : pas la moindre pièce de monnaie, pas le moindre mouchoir, pas le moindre grain de tabac. Tout était vide et net.

La vaste maison demeurait silencieuse. Langelot poursuivit son travail.

À huit heures moins le quart, il l'acheva par un peignoir de bain, qui se révéla aussi décevant que le reste.

« Il me reste à fouiller les vêtements qu'il portait aujourd'hui. Espérons qu'il s'habille pour dîner, comme cet Anglais qui, dit-on, traversait le Sahara et se mettait tous les soirs en smoking. »

Se dissimulant entre un battle-dress et une cape de cérémonie, Langelot recourut à l'activité qui fait le plus clair du temps des agents secrets : il attendit.

Pour une fois, il n'attendit pas longtemps. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que la porte s'ouvrit. Un commutateur fut tourné. La lumière jaillit, aveuglante. Langelot se fit tout petit dans sa cachette.

Burlington entra, choisit avec soin un smoking noir et ressortit.

Langelot ne bougea pas : il savait que l'homme allait revenir.

En effet, quelques minutes plus tard, le valet revint, apportant un pantalon et une veste d'intérieur bleu foncé, ceux-là mêmes que l'amiral avait portés dans le courant de l'après-midi. Il les suspendit soigneusement sans bruit.

« Je suppose qu'il a dû vider les poches. Essayons tout de même », pensa Langelot.

Émergeant de sa cachette, il se glissa jusqu'aux nouveaux vêtements qui conservaient encore la tiédeur du corps de l'amiral. Il vérifia les poches une à une, minutieusement. Il n'y avait rien.

« Raisonnons, se dit Langelot. S'il y avait quelque chose d'intéressant dans les poches de l'amiral, le plus probable, c'est que Burlington s'en sera emparé. La seule chose à faire, c'est donc de

fouiller la chambre de Burlington. Mais comment être sûr qu'il ne va pas me tomber dessus au mauvais moment ? Je pourrais lui téléphoner de la chambre de l'amiral, si la maison disposait de deux lignes. Je lui raconterais une bourde quelconque qui le forcerait à sortir. Oui, mais avec mon accent… »

Tout en réfléchissant, Langelot traversait la garde-robe de bout en bout : il se dirigeait vers la porte qui donnait accès au passage et à la chambre de l'amiral. Il avait déjà la main sur la poignée, lorsque, soudain, un long froissement se fit entendre derrière lui.

Il s'arrêta sur place. Le froissement se répéta.

Il y avait un deuxième visiteur dans la garde-robe.

5

PENDANT quinze bonnes secondes, Langelot demeura immobile. Puis, très lentement, et sans faire le moindre bruit, il pivota sur les talons.

L'obscurité, dans la garde-robe, était absolue. Marchant de côté, entre deux rangées de vêtements qu'il s'efforçait de ne pas accrocher au passage, Langelot entreprit de revenir sur ses pas pour tenter de capturer l'intrus.

Craignant que le plancher ne grinçât, il posait le pied avec tant de précautions, qu'il lui fallait près de dix secondes pour faire un pas.

Évidemment, il n'était pas armé, car il était venu pour poser quelques questions à un héros national, et non pour se battre contre un mystérieux visiteur.

Il avait parcouru la garde-robe sur toute sa longueur, lorsque son oreille, qui était fine, perçut le bruit d'une… non, de deux respirations.

« Deux paroissiens à mettre hors d'état de nuire. Les choses s'annoncent plutôt mal », pensa Langelot.

À cet instant, sa main rencontra un corps chaud.

Un hurlement retentit. Quelqu'un chuchota, d'un ton furieux :

« *Shut up !* »

Langelot saisit ce qui se trouva être un poignet, et reçut une volée de coups de pied dans les tibias. Il riposta par une prise élémentaire qui opéra parfaitement : un instant plus tard, le premier adversaire était au tapis.

Le second fut à peine plus coriace. Le nez de Langelot rencontra bien son poing, mais la torsion d'avant-bras la plus classique eut raison de sa résistance ; l'adversaire se laissa choir à son tour avec un gémissement.

Langelot attendit une contre-attaque. Il n'en vint pas.

« C'est une feinte, pensa l'agent français. Le plus sage serait de leur fausser compagnie à la faveur de l'obscurité. Tant pis, risquons d'allumer, ne serait-ce que pour voir la bobine qu'ils ont. »

Il tira son porte-clefs lumineux et en braqua le faisceau sur ses deux victimes.

Il s'attendait à une surprise et ne fut pas déçu.

Les deux adversaires qu'il avait terrassés étaient respectivement :

— une demoiselle du XVIIIe siècle en robe à paniers ;

— un garçon du XXe, âgé de quelque seize ans, et portant une barbe rousse abondante et touffue.

Ils étaient assis côte à côte, par terre, la tête dans des basques de redingote et des queues de frac, et ils faisaient de vagues gestes avec les bras, comme pour se protéger.

« Qu'est-ce que c'est que ces funambules ! » s'écria Langelot en français, si fort était son étonnement.

Le garçon répondit d'une voix mourante :

« Tiens, les cambwioleuws sont fwançais, cette année.

— Qui êtes-vous ? questionna Langelot.

— Je me twouve êtwe le fils du légitime pwopwiétaiwe de cette maison. Anthony Rupert Bartholomew Tristram, pour vous sewvir.

— Et cette jeune personne ?

— Si vous vous pwésentiez d'abord vous-même, mon ami ? » suggéra le jeune Anglais avec hauteur.

Langelot le dévisagea. Il avait une figure longue et mince, parsemée de taches de rousseur ; on aurait pu faire des tresses – fort courtes, il

est vrai – avec ses cheveux ; sa barbe tenait au moyen d'un élastique passé derrière ses oreilles.

« Sous-lieutenant Langelot, des services de renseignement français, se présenta l'agent secret après un instant d'hésitation.

— Vous voulez dire que vous êtes un espion ? » demanda la jeune fille.

Elle avait l'âge de Tony, deux grands yeux noirs dans un minois blond, et une petite voix précise où perçait à peine une pointe d'accent britannique.

« Les espions, mademoiselle, répondit Langelot courtoisement, travaillent toujours pour l'ennemi. Quand ce sont les nôtres, nous les appelons agents secrets.

— Il est agent secret ! s'écria la jeune fille. Tony, j'ai rencontré un agent secret en chair et en os !

— Comme ça se twouve ! Moi aussi. À supposer que monsieur ne soit pas en twain de se moquer de nous. »

Langelot tira sa carte du SNIF.

« Une carte d'agent secret ! Est-ce que je peux la garder en souvenir ? demanda la demoiselle.

— Certainement pas, répondit Langelot en se hâtant de reprendre son bien. Maintenant pourrais-je savoir…

— Cette charmante enfant est l'honowable Diana Westonborough, dit Tony. Puis-je me lever ?

— Bien sûr. »

Langelot aida les deux jeunes gens à se remettre debout.

« Cependant, poursuivit-il, si cette demoiselle est aussi honorable que vous le dites, pourquoi se cache-t-elle dans les garde-robes des gens ? »

Diana pouffa de rire. Tony, long et mince comme un roseau, condescendit à expliquer.

« Diana est honowable pawce que son pèwe est lord. Quant à se cacher dans les gawde-wobes, c'est moi qui l'ai amenée ici, pouw choisiw le costume que je powtewai ce soiw à un bal costumé.

— Mais pourquoi étiez-vous si silencieux ? Pourquoi n'allumiez-vous pas la lumière ?

— Mon chew monsieuw, vous ne connaissez ni mon patewnel ni son valet. À la simple idée que je pouwwais empwunter un unifowme, ils

explosewaient comme deux bombes H. »

Présentée ainsi, l'histoire de Tony ne manquait pas de vraisemblance.

« Et vous, demanda Diana, que faisiez-vous ici, dans le noir, monsieur l'agent secret ?

— Tu te figuwes qu'il va te le diwe ? ironisa Tony.

— Eh bien, oui, je crois que je vais vous mettre dans le secret, fit Langelot, après un instant de réflexion. Au point où j'en suis, vous ne pouvez guère que m'aider.

— Si vous voulez fouwwer le patewnel en pwison, vous avez toute ma sympathie, mais je ne cwois pas que vous puissiez compter suw mon aide.

— Tais-toi donc, intervint Diana. Tu n'es ni si bête ni si méchant que tu voudrais le paraître.

— Ewweuw, ewweuw. Je suis stupide et abominable. C'est si vulgaiwe d'êtwe intelligent et bon.

— Je crois que vous vous trompez, dit sèchement Langelot. S'il y a quelque chose de vulgaire au monde, c'est de vouloir passer pour ce que l'on n'est pas. En tout cas, je suis ici pour essayer de trouver, dans une des poches de monsieur votre père, un message concernant une importante organisation d'espionnage.

— Est-ce que le patewnel est impliqué… ?

— Nullement. Il est vraisemblable que ses poches n'étaient utilisées que comme boîtes à lettres.

— Oh ! Comme c'est passionnant ! s'écria Diana.

— Jusqu'ici, je n'ai rien trouvé. Une conclusion s'impose : la personne chargée de faire la levée du courrier secret a accès aux poches de l'amiral Tristram.

— Burlington ? s'étonna Tony. Il twavaille chez mon pèwe depuis vingt ans.

— Ce n'est pas une raison, Tony, dit Diana. Il peut fort bien s'être laissé appâter par une somme très importante…

— À moins qu'il n'ait été un agent adverse pendant tout ce temps, ce qui n'a rien d'impossible. Il faudrait donc que je fouille sa chambre. Mais je ne sais trop comment l'éloigner…

— Oh ! c'est facile. Je vais lui diwe de ciwer les bottes du patewnel : il en a pouw deux heuwes. Il viendwa s'installer ici et vous sewez

twanquille.

— Et votre père… ?

— Il est sowti pour toute la soiwée.

— Merci, dit Langelot. Je vous suis reconnaissant de votre concours. »

Il tendit sa main vigoureuse à l'autre garçon, qui y déposa la sienne, flasque et molle. Diana voulut, elle aussi, serrer la main de l'agent secret ; elle avait une petite patte énergique aux ongles acérés.

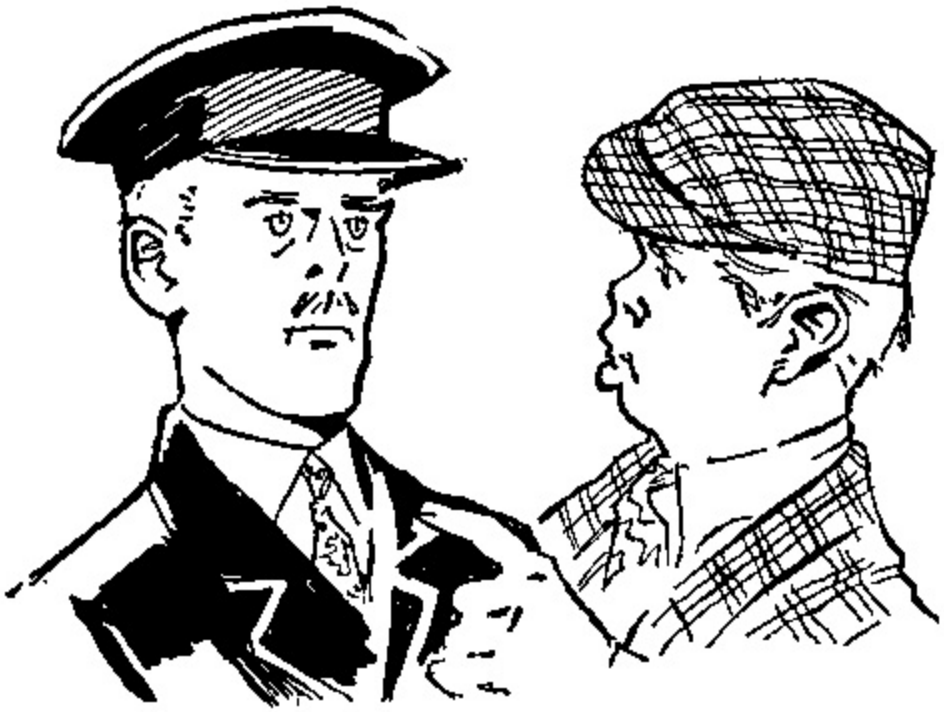
Avant de quitter la garde-robe, Tony se choisit un grand uniforme de parade. Il l'emporta dans sa chambre, et alla ensuite en quête de Burlington. Lorsqu'il l'eut trouvé, il l'envoya cirer les bottes de l'amiral, pendant que Langelot et Diana gagnaient la chambre du valet, où Tony les rejoignit bientôt.

Fascinée, la petite Diana regardait Langelot déployer tout sa technique de fouilleur, inspectant les recoins les plus cachés des meubles, suivant des doigts les coutures des vêtements, s'assurant à chaque instant qu'aucune disposition préalable n'avait été prise pour révéler une perquisition éventuelle, et remettant soigneusement en place tous les objets qu'il avait touchés.

« Ah ! Tony, s'écria-t-elle en anglais, pourquoi faut-il que tu perdes ton temps à ne rien faire quand il y a des métiers si passionnants ! »

Le fils de l'amiral Tristram secoua la tête de façon à faire retomber sa frange rousse jusque dans ses yeux :

« C'est si vulgaiwe de faiwe quelque chose », marmonna-t-il.



6

CE JOUR-LÀ, un individu d'une quarantaine d'années, le physique poupin, la bouche en cœur, les yeux petits et méchants, vêtu d'un complet prince-de-galles et coiffé d'une casquette assortie, visita de fond en comble le musée de cire de Mme Tussaud, dans Marylebone Road.

Il paraissait intéressé par tous les personnages exposés, mais il consacra la plus grande partie de son temps aux salles où l'on voyait des héros de la deuxième guerre mondiale.

Cependant, plus sa visite se prolongeait, plus son front devenait soucieux.

Finalement, il s'approcha d'un gardien.

« Je vous demande pardon, fit-il, pourriez-vous m'indiquer où se trouve l'effigie de l'amiral Tristram ? Selon le catalogue, elle doit être dans un renfoncement, en haut du grand escalier, mais je suppose qu'on a dû la déplacer. Qu'en pensez-vous ? »

Le gardien ne répondit pas : il était en cire, lui aussi.

L'individu poupin trouva un autre gardien, s'assura qu'il était vivant, et lui posa la même question.

« L'amiral Tristram ? On l'a enlevé, répondit l'homme.

— Enlevé ? Que voulez-vous dire ? Qui l'a enlevé… ? »

Le visiteur semblait bouleversé.

Le gardien le considéra avec attention.

« C'est nous qui l'avons enlevé », expliqua-t-il.

Le visiteur avala sa salive avec un certain soulagement.

« Je croyais… j'avais compris que quelqu'un l'avait volé.

— Volé ? Non. Mais si vous avez une réclamation à faire, vous pouvez vous adresser au bureau. Il y a déjà pas mal de gens qui ont protesté.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas laissé où il était ? »

Le gardien haussa les épaules.

« Sais pas. La direction devait trouver qu'il avait fait son temps.

— Pourrais-je savoir où vous l'avez mis ?

— À la réserve.

— Je voudrais le voir.

— Lui faire une petite visite ?

— C'est cela.

— Rédigez une demande.

— Croyez-vous que cela prenne longtemps, pour avoir l'autorisation ?

— Non ! Quinze jours, trois semaines…

— Quinze jours ? »

Dans l'imagination inquiète du visiteur passa la lourde face de M. T. Non, il n'était pas question d'attendre quinze jours pour exécuter un ordre aussi pressant.

« Comment accède-t-on à la réserve ?

— On vous dira ça quand vous aurez votre autorisation, répondit le gardien qui devenait méfiant. Je trouve ça curieux, moi, qu'on tienne tant que ça à voir l'amiral Tristram. À moi, voyez-vous, il ne m'était pas sympathique. Un dur à cuire, une culotte de peau de la vieille école. Pas mon genre. Par exemple, si la direction décidait d'enlever la Belle au bois dormant qui respire pour de vrai, ça me ferait quelque chose. Mais après tout, c'est votre droit, je suppose, de préférer les

amiraux… »

Le visiteur s'éloigna sans attendre que le gardien eût fini de philosopher, quitta le musée de cire, et entra dans la première cabine téléphonique qu'il trouva. Il forma un numéro de Leyton.

« Je voudrais parler à Jay, fit-il lorsqu'une voix de femme lui eut demandé ce qu'il voulait. Dites-lui que c'est de la part de T. »

Quelques instants s'écoulèrent. Puis une voix grossière résonna dans l'écouteur.

« Ici Jay. Quoi que vous lui voulez ?

— Jay, ici Bornéo. »

À l'autre bout du fil, il y eut un sifflement. Puis :

« Un nouveau service à vous rendre, m'sieur Bornéo ?

— Oui. Ni très difficile ni très dangereux, mais urgent. Peut-être un ou deux gardiens de nuit à assommer.

— Où ? Quand ?

— Cette nuit. Dans la réserve du musée de cire.

— Combien à gagner ?

— Comme l'autre fois.

— Cinquante livres de plus.

— D'accord.

— Rendez-vous ?

— Une heure du matin. Dans la salle des pas perdus de Paddington.

— On y sera. »

Jay raccrocha.

Bornéo s'humecta les lèvres du bout de la langue.

Né en Asie de père italien et de mère anglaise, il avait passé tout sa vie à faire du trafic d'armes, de l'espionnage, de la contrebande en gros. Maintenant, il appartenait à la section contrôle de l'organisation dirigée par M. T. Jamais il n'avait aussi bien gagné sa vie. Jamais il ne l'avait risquée autant.

« Dans quelques heures, pensa-t-il, l'enveloppe aux instructions sera entre mes mains. M. T sera content de moi. »

7

LA FOUILLE ne donna pas plus de résultats dans la chambre de Burlington que dans la garde-robe de Sir Horace. Et pour cause.

Langelot referma le dernier tiroir avec un geste de lassitude. Rien n'est plus épuisant pour les nerfs qu'une perquisition minutieuse et ne laissant pas de traces.

« Oh ! j'ai trouvé quelque chose de suspect ! s'écria soudain Diana. Regardez cette petite boîte pleine d'une poudre mystérieuse. »

Langelot soupira.

« Ma chère enfant, c'est une boîte à priser. Cela n'a rien de mystérieux.

— Moi qui croyais que c'était de la drogue ! fit-elle avec une grimace de déception.

— Merci de m'avoir aidé, dit Langelot. Ne vous mettez pas en retard à votre bal costumé à cause de moi. Je vais aller dîner d'abord, réfléchir ensuite.

— J'ai une meilleure idée, fit Diana. Pourquoi ne viendriez-vous pas

avec nous au bal costumé ?

— Mais… je ne suis pas invité.

— Quelle importance ? Willoughby Slick est toujours content d'avoir le plus de monde possible. N'est-ce pas, Tony, que M. Langelot devrait venir avec nous ? »

La longue figure de Tony s'était encore allongée.

« Il n'a pas de costume prononça le jeune Tristram.

— Il peut prendre un autre uniforme de ton père.

— Hum, hum… Je ne suis pas cewtain que si le patewnel appwenait… »

L'Anglais était visiblement si hostile à l'idée de s'embarrasser du Français, que celui-ci ne résista pas à la tentation.

« J'accepte volontiers, dit-il. Pour le costume, ne vous inquiétez pas. J'ai ce qu'il me faut. »

Langelot était mu autant par le malin plaisir d'ennuyer le prétentieux garçon que par certains soupçons qui ne le quittaient pas depuis tout à l'heure : après tout, qui lui prouvait que l'histoire de Tony était véridique ? Le fils de l'amiral pouvait fort bien s'être introduit dans la garde-robe pour fouiller les poches de son père…

Diana battit des mains. Tony soupira profondément et lissa ses longs cheveux.

« Quel sera votre costume ? demanda la jeune fille.

— Celui d'agent secret, bien entendu, répondit Langelot.

— Comment est-ce fait, un costume d'agent secret ?

— Ma chère, vous verrez bien. »

En file indienne, les trois jeunes gens regagnèrent le rez-de-chaussée, et sortirent en prenant garde à ne pas faire de bruit. Ils s'entassèrent tous les trois dans l'Aston-Martin à deux places qui appartenait à Diana et qu'elle laissait conduire par Tony.

En route, le jeune Anglais, toujours maussade, demanda :

« Et alows, monsieur Langelot, vous aimez ça, êtwe policier ?

— Policier ? Mais je ne suis pas policier. Je suis officier de l'armée française.

— Avec le twavail que vous faites, je ne vois pas la difféwence.

— C'est très simple : la police défend une société existant à l'intérieur d'une nation ; l'armée défend la nation elle-même.

— Moi, déclara le jeune chevelu, je suis contwe.

— Contre quoi ?

— Contwe tout. Mais si, paw malheuw, je devais un jouw être militaiwe, ce sewait sûwement dans les Horse-Guards.

— Je comprends cela, dit Langelot. Vous n'auriez pas besoin d'acheter un bonnet à poil : vos cheveux vous en tiendraient lieu. »

Diana éclata de rire, pendant que Tony rougissait jusqu'aux oreilles.

La nuit était tombée, et des volutes de brouillard s'enroulaient à tous les coins de rue. La circulation était dense. Tony pilotait l'Aston-Martin avec plus d'assurance que de dextérité. Néanmoins, si on jugeait des qualités d'un conducteur au bruit qu'il parvient à tirer de son moteur, il aurait sans doute passé pour un chauffeur remarquable.

On s'arrêta d'abord à l'hôtel de Langelot, 70 Cadogan Gardens. Le jeune Français en ressortit quelques minutes plus tard, sous l'œil affolé de la propriétaire : il portait un survêtement de sport noir, des lunettes de soleil, un chapeau de feutre, et une gigantesque étiquette épinglée sur la poitrine :

SECRET AGENT

« C'est très facile d'écrire l'anglais, remarqua-t-il. Il n'y a qu'à renverser l'ordre des noms et des adjectifs. Pour le prononcer, c'est

une autre histoire.

— Ne twouvez-vous pas cette étiquette bien voyante ? critiqua Tony en écartant sa frange pour mieux voir.

— Mais pas du tout ! se récria Diana ; mon pauvre Tony, tu as perdu le sens de l'humour.

— Je n'en ai jamais eu. Je twouve le sens de l'humouw howwiblement vulgaiwe.

— Moi, en tout cas, je trouve ce costume épatant. Monsieur Langelot, nous allons le compléter, si vous voulez bien. Chauffeur, direction la maison. »

On fit donc un détour par Belgrave Square, où se trouvait la demeure de Lord Westonborough.

« Attendez-moi : je reviens », dit Diana.

Elle apparut quelques instants plus tard : elle rapportait un faux poste de radio qui se transformait à volonté en un faux appareil photographique ou en une fausse mitraillette ; elle l'avait emprunté à son frère, âgé de sept ans et passionné d'« espionnage ».

« Tenez, dit-elle à Langelot. Avec cela, vous êtes paré.

— Je dois reconnaître, répondit-il en riant, que l'équipement français n'est pas encore parvenu à ce degré de perfection !

— Sommes-nous pwêts maintenant pouw aller au bal ? demanda Tony.

— Mais certainement ! » fit Diana, qui casait difficilement sa robe à paniers entre les deux garçons :

La voiture démarra avec un bruit de tonnerre.

« Tony, dit Langelot, je connais un pays où vous seriez extrêmement heureux.

— Lequel ?

— L'Espagne.

— Pouwquoi ?

— L'échappement libre y est autorisé.

— Si vous vous cwoyez dwôle, vous vous twompez ! » lança Tony, mais il fut immédiatement démenti par Diana qui riait tant qu'elle pouvait.

« Voulez-vous m'expliquer un peu chez qui nous allons ? lui demanda Langelot.

— Chez Willoughby, le fils du génial inventeur des produits Slick.

— Qui servent à… ?

— Guérir les cors aux pieds, répondit-elle en pouffant encore. Naturellement, nous ne recevons pas Willoughby chez nous, mais pourquoi ne pas aller boire son champagne s'il nous invite ? Nous ne sommes pas comme nos parents, nous n'avons pas de préjugés de caste. »

Il était onze heures du soir lorsque l'Aston-Martin entra dans le parc des Slick. De nombreuses autres voitures – formes confusément visibles dans le brouillard – avaient déjà été garées sous les chênes dont les frondaisons disparaissaient dans la nuit. Les hautes fenêtres de la maison étaient brillamment illuminées. Des jeunes gens vêtus des costumes les plus fantaisistes gravissaient le perron.

Dans le hall d'entrée, au plafond à moulures soutenu par des colonnes cannelées, se tenait, exactement à l'aplomb du lustre à pendeloques, un garçon maigrichon et pâlot déguisé en astronaute : c'était Willoughby.

« Salut, Slick ! cria Tony. Je vous amène un agent secwet fwançais. Il pwétend s'appeler Langelot. Je ne connais pas son vwai nom. Où est le buffet ?

— Dans l'ancienne bibliothèque, comme d'habitude.

— Vous avez pwévu autant de caviaw que je vous l'avais wecommandé ?

— J'ai exécuté toutes vos instructions. Mais dites-moi, monsieur euh… Langelot, parlez-vous un peu l'anglais ?

— Pas du tout, mentit Langelot, espérant que tout le monde s'exprimerait plus librement devant lui si l'on pensait qu'il ne comprenait rien.

— Êtes-vous à Londres pour longtemps ?

— Je ne sais pas. Pour le temps que durera la mission.

— Ah ! Ah ! Très amusant. Et pourrait-on savoir ce que vous faites dans la vie ? Vous êtes étudiant, je suppose ?

— Je suis agent secret. »

Willoughby se mit à rire, et quelques jeunes filles qui l'entouraient se joignirent à lui.

Un grand garçon habillé en policeman s'empara du faux poste de radio. Diana avait eu là un trait de génie : cet appareil était si visiblement un jouet, qu'il soulignait le déguisement.

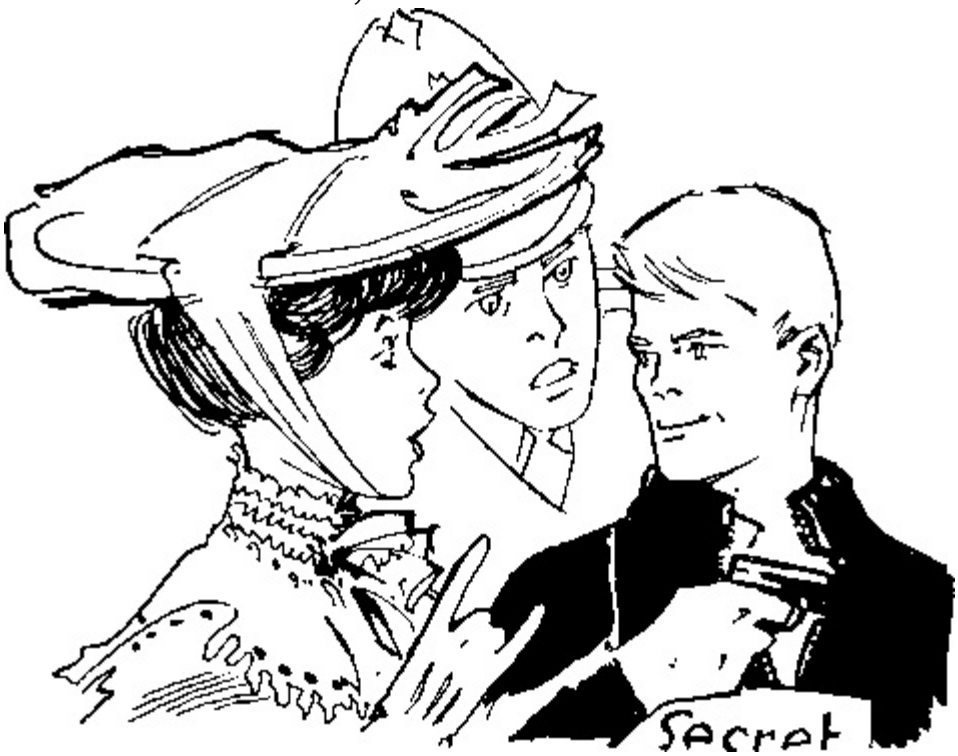
Une jeune fille déguisée en Mary Poppins saisit le Français par la main.

« Venez danser, lui dit-elle. Oh ! mais qu'est-ce que vous avez sous le bras ?

— Voyons, mon pistolet !

— Montrez ! »

Le plus sérieusement du monde, Langelot tira son pistolet de service – un 22 long rifle – de l'étui qu'il portait sous l'aisselle gauche. Ne sachant trop quelle était cette réception où on l'emmenait et quelles en seraient les suites, il s'était armé tout en s'habillant.



« Le pistolet est beaucoup mieux imité que le poste radio, remarqua Mary Poppins.

— Oh ! moi, je ne m'y tromperais pas, répondit le policeman, que tout le monde appelait Jack. C'est visiblement du toc. »

Diana et Mary Poppins entraînèrent Langelot vers le salon où l'on dansait aux sons d'un orchestre de style sud-américain.

« C'est drôlement chic de la part des parents de Willoughby de laisser tout leur hôtel à sa disposition, dit Langelot.

— Pensez-vous ! C'est par snobisme, répliqua Diana. Ils sont tellement heureux de savoir que leur fils fréquente des gens de notre milieu, qu'ils feraient n'importe quoi pour l'y encourager. »

Le snobisme avait toujours paru incompréhensible à Langelot : que l'on fût attaché aux traditions de sa propre famille, que l'on cherchât par tous les moyens à ne pas démériter de ce que ses propres ancêtres avaient été, il le comprenait, il l'approuvait. Mais que l'on se préoccupât de ce genre de choses pour les autres, cela lui semblait absurde.

« Willoughby me paraît un charmant garçon, remarqua-t-il, et il parle mieux le français que la plupart d'entre vous ! »

Cependant un groupe de jeunes filles et de jeunes gens se formait autour du Français. Pirates, marquis, bergères, fleurs vivantes, crocodiles, brigands de grand chemin, Chinois, Indiens, personnages des contes de fées ou de Shakespeare, se présentaient à l'envi. Le visage souriant de Langelot, la vivacité de ses reparties – pourvu qu'on lui parlât en français –, ses qualités de danseur, tout disposait en sa faveur. Et, comme il était étranger, il n'avait pas à franchir la barrière de snobisme qui s'était ouverte pour lui spontanément.

Tous ces succès n'étaient pas faits pour remplir de joie le cœur de Tony Tristram. Le jeune Français à cheveux courts dansait mieux que lui, riait plus que lui, mangeait de meilleur appétit que lui, était entouré de plus de jeunes filles, et, surtout, il avait droit aux attentions de l'honorable Diana, pour laquelle Tony avait un faible prononcé.

Après s'être ennuyé pendant deux heures, Tony, l'air maussade et toute sa coiffure rabattue sur le front, résolut d'avoir une explication avec l'infidèle.

Dans le salon où l'on dansait, on avait baissé les lumières, et l'orchestre jouait des morceaux au rythme plus lent. Tony, solitaire et renfrogné, vint regarder tous les couples sous le nez, et ne trouva pas Diana. Il n'eut pas plus de chance dans le jardin d'hiver où s'étaient retirés les jeunes gens qui avaient des confidences à se faire. En revanche, dès qu'il entra dans la bibliothèque transformée en buffet, il entendit aussitôt le rire de la jeune fille.

« Langelot est en train de nous raconter ses aventures, lui annonça-t-elle du plus loin qu'elle le vit. Il paraît qu'il a percé le secret du monstre du Loch Ness, capturé l'Abominable Homme des neiges et même empêché la cathédrale Saint-Paul d'être plastiquée[2] !

— J'ai deux mots à te diwe.

— Oh ! quelle tête il fait ! Eh bien, dis-les.

— En pawticulier, s'il te plaît.

— Je me retire », fit Langelot.

Mais ce n'était pas par discrétion : au contraire. Si le jeune Tristram avait des secrets à dire, il se pouvait que ces secrets fussent en rapport avec l'enquête que Langelot menait. Il fallait donc lui donner l'occasion d'exposer ce qu'il avait sur le cœur, quitte à trouver un moyen de l'écouter.

Tony lui-même facilita les choses à l'agent français. Il saisit Diana sous le bras, et l'entraîna dans le jardin d'hiver, où ils s'arrêtèrent entre deux plantes de caoutchouc et un paravent chinois.

Langelot les suivit, à quelques secondes d'intervalle. Sans le moindre scrupule, puisqu'il agissait dans l'intérêt du service, il alla se poster de l'autre côté du paravent. Diana et Tony parlaient en anglais, mais assez distinctement pour que le Français pût saisir l'essentiel de ce qu'ils disaient.

« Est-ce une scène de jalousie que tu me fais là ? demandait Diana.

— Je ne te fais pas une scène, répondit Tony. Je voudrais simplement savoir ce que ce plaisantin français a de plus que moi. »

Diana éclata de rire.

« Mon cher Tony, tu es un très gentil garçon, et je t'aime bien. Mais enfin, réfléchis un peu. Il a un an de plus que toi, et il vit comme un homme. Toi, comme un enfant à qui son papa donne de l'argent de poche quand il veut bien. Langelot a couru des dangers, rempli des missions, servi son pays…

— Comme tout cela est vulgaire ! » interrompit Tony.

Diana haussa les épaules.

« Et toi, mon petit, tu te contentes de te laisser pousser les cheveux, c'est tout ce que tu fais.

— C'est pour ennuyer mon paternel. C'est un signe de révolte !

— Oui ? Eh bien, ce n'est pas un signe de révolte très amusant. Viens danser.

— Je n'en ai pas envie.

— Alors ne danse pas. J'ai un cavalier plus agréable que toi. »

Diana pirouetta sur place, fit bouffer sa longue robe, et s'éloigna en sautillant. Tony resta entre ses plantes de caoutchouc et son paravent chinois.

« Si c'étaient là tous leurs secrets, pensa Langelot, je ferais aussi

bien de ne plus m'inquiéter à leur sujet. Cette réception est une réception ordinaire ; ces jeunes gens sont des jeunes gens ordinaires. Je ne peux plus rien faire d'utile aujourd'hui. Il ne me reste plus qu'à prendre du bon temps. »

Et, comme rien n'était plus naturel à Langelot que de prendre du bon temps, il rejoignit les danseurs à qui il enseigna, parmi les rires et les exclamations, la danse du balai.

8

À UNE heure du matin, trois personnages se rencontrèrent en gare de Paddington.

Le premier portait un pardessus prince-de-galles et une casquette assortie. Il avait la bouche mignonne et les yeux méchants. C'était Bornéo.

Le second, taillé en hercule, était vêtu d'un gros chandail noir et d'un blue-jean. Dans sa face bestiale pétillaient des veux rusés. C'était Jay, cambrioleur professionnel, spécialiste des coups durs.

Le troisième, déguisé en policeman, répondait au surnom de Bobbie, généralement appliqué à tous les agents de police britanniques.

« Bonsoir, dit Bornéo.

— Salut, fit Jay. Je vous présente Bobbie, mon assistant technique.

— Enchanté, répondit Bornéo. Tout est prêt ?

— Tout est paré.

— En route. »

Quittant la gare, les trois hommes s'enfoncèrent dans le brouillard.

Une demi-heure plus tard, ils s'arrêtaient devant le hall récréatif qui se trouve à côté du musée de Mme Tussaud.

Le policeman se détacha du groupe et – de l'air de quelqu'un qui connaissait parfaitement les lieux, car il les avait explorés dans le courant de l'après-midi – il se dirigea vers la porte de service qui donne accès à la réserve du musée, située en contrebas de la rue.

Il saisit la poignée et la tourna dans un sens, puis dans l'autre. Sans doute aurait-il pu utiliser une trousse de cambrioleur pour pénétrer dans le musée, mais il aurait excité ainsi les soupçons de passants éventuels ; en outre, il aurait peut-être déclenché quelque sonnerie d'alarme. Au contraire, en tournant et retournant la poignée, il semblait simplement vérifier si la porte était bien fermée, comme les policemen anglais ont coutume de le faire, pendant leur ronde.

La porte, comme prévu, ne s'ouvrit pas. Alors Bobbie appuya longuement sur le bouton de sonnette.

Trente secondes se passèrent.

Les fenêtres du musée étaient éteintes, mais, d'après les renseignements de Jay, deux gardiens de nuit devaient veiller à l'intérieur.

Sans doute l'un d'entre eux était-il venu coller son œil au judas optique, car soudain une voix demanda :

« Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— Ouvrez », répondit Bobbie.

De l'intérieur, on déverrouillait. Le battant pivota. Un veilleur de nuit se montra.

« Que se passe-t-il ?

— Votre porte n'était pas fermée à clef.

— Vous voulez rire. Je viens de la déverrouiller.

— Oui, de l'intérieur. Mais de l'extérieur… »

Tout en parlant, le faux policeman avait glissé un pied dans l'entrebâillement.

« Je ne comprends rien à ce que vous racontez, dit le veilleur.

— Je vais vous expliquer… »

Prompt comme l'éclair, le bras de Bobbie, armé d'une matraque, s'abattit. Frappé à la tête, le veilleur s'écroula en arrière.

Aussitôt, le policeman entra dans l'édifice, laissant la porte entrouverte. Quelques secondes après, Jay et Bornéo l'avaient rejoint ; soigneusement, Jay verrouilla de nouveau. Puis il tira de sa poche un plan du musée.

« Où est l'autre gardien ? demanda Bobbie à voix basse.

— J'en sais rien. Puisque celui-ci gardait la réserve, l'autre doit être dans le musée. Mais vous n'avez rien à faire au musée, pas vrai, m'sieur Bornéo ?

— Rien du tout.

— Alors, c'est pas la peine de nous occuper de lui. Vous allez peut-être nous dire maintenant ce qu'on est venu chercher ?

— L'effigie de l'amiral Tristram.

— Va falloir l'embarquer ?

— Non. Il suffit de la trouver.

— C'est bon. Suivez le guide. »

Dans le hall où les trois hommes se trouvaient, l'électricité était allumée. Mais la salle suivante était obscure, et il leur sembla plus prudent de ne pas actionner de commutateurs. En revanche, ils allumèrent tous les trois de puissantes torches électriques.

Un spectacle hallucinant leur apparut dans les caves de la réserve.

Toute une population de mannequins, courant, marchant, assis, à genoux, prostrés, les attendaient. La plupart étaient recouverts d'une housse, transparente pour les uns, opaque pour les autres. Sans doute

un ordre irréprochable régnait-il dans cette ville de morts, mais il fallait être initié pour s'y reconnaître. Les visiteurs de ce soir-là, malgré le plan dont ils s'étaient munis, se sentirent un instant perdus.

« Enlevons les housses », dit Bornéo.

Jay acquiesça d'un grognement.

Chacun des trois individus choisit une rangée de statues, et commença à les dépouiller une à une.

Rois, ministres, coureurs cyclistes, étrangleurs célèbres, grands soldats, grands savants, personnages historiques et contemporains, apparaissaient les uns après les autres. Les contemporains étaient en majorité : c'étaient ceux qui, célèbres quelque temps, avaient quitté la scène mais y reparaîtraient peut-être un jour prochain…

Le faux policeman faisait son travail avec calme et méthode. Jay était passionné par ce qu'il voyait ; aussi n'avançait-il que lentement.

« Toute une bande de ministres français de la IVe République ! Ça changeait souvent, chez eux, à cette époque-là. Tiens, mon copain Bloomy le Bouzilleur. Qui c'est, celui-là ? Ah ! c'est le champion de boxe qui s'est fait battre la semaine dernière. Ce petit garçon…, sa tête me dit quelque chose. Ah ! mais c'est le fils du président de la Chambre des lords : j'ai participé à son enlèvement. Pas de doute là-dessus, le musée Tussaud, c'est la gloire. Malheureusement, dans mon métier, il faut choisir entre la gloire et la sécurité. »

Jay tomba en arrêt devant une vingtaine d'effigies de la reine : petite fille en robe à volants assise sur un coussin, cheftaine d'une équipe de hockey, jeune princesse à son premier bal, colonel d'un régiment de parade, souveraine recevant des visiteurs étrangers, sous ces divers aspects, elle n'avait pratiquement pas quitté le musée depuis qu'elle était née.

« Elle est mignonne, tout de même, notre reine ! dit Jay. Moi, je l'aime bien.

— Si vous vous dépêchiez un peu, au lieu de traîner… », grogna Bornéo.

Jay s'arrêta sur place :

« Vous n'êtes pas heureux ? » demanda-t-il d'un ton menaçant.

Bornéo se retourna vers lui. Éclairé de plein fouet par la torche de Jay, le visage poupin de l'espion prit une expression sinistre.

« Mister Jay, dit Bornéo froidement, n'oubliez pas que vous travaillez pour une organisation où la discipline est une règle absolue, et la mort la seule peine admise. Et pressez le mouvement : c'est un ordre. »

Les regards des deux hommes se croisèrent comme se croisaient les faisceaux de leurs torches. L'hercule finit par baisser ses yeux devant ceux du grassouillet émissaire de M. T.

« C'est bon, c'est bon », grommela-t-il.

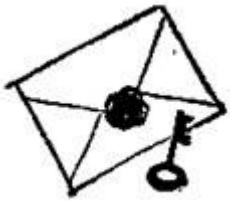
Salle après salle, les visiteurs poursuivirent leur travail. Les housses s'envolaient, révélant des généraux, des actrices, des musiciens, des écrivains, dont beaucoup portaient la barbiche ou l'impériale du siècle dernier.

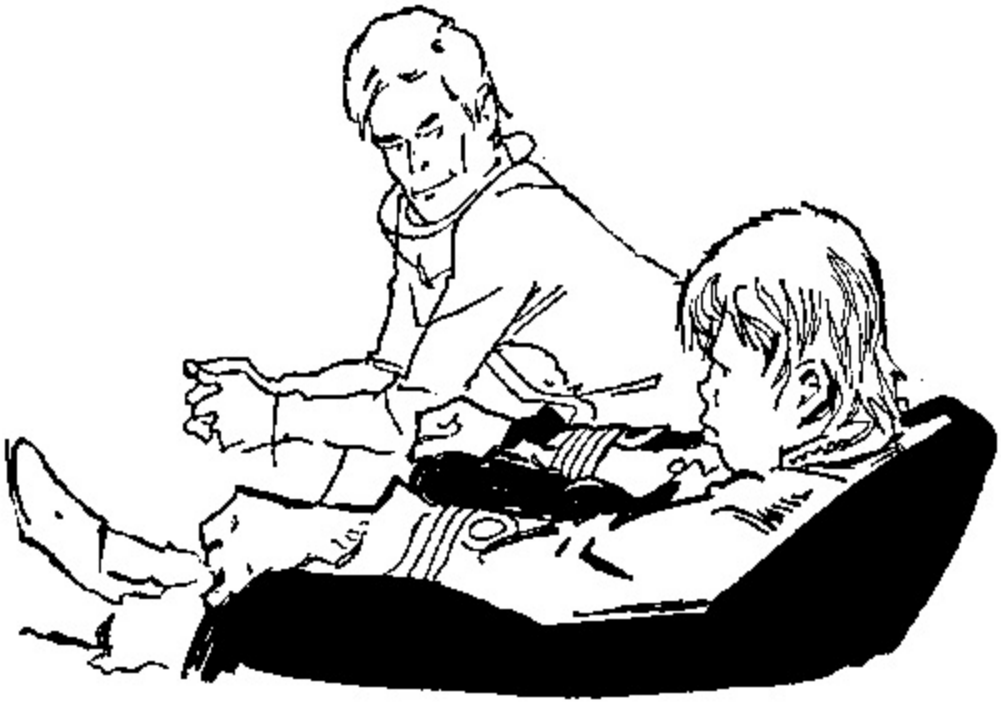
Soudain, dans le petit bureau attenant au hall d'entrée de la réserve, le téléphone sonna.

Les trois hommes, housses en main, échangèrent des regards

d’indécision.

Le téléphone sonnait toujours.





9

TONY TRISTRAM ne dansait pas, ne mangeait pas, ne buvait pas. Il était effondré dans un fauteuil, la tête sur la poitrine et le visage disparaissant sous la frange.

Willoughby vint essayer de le dérider.

« Pourquoi ne vous amusez-vous pas avec les autres ? Votre faux agent secret vient d'inventer un jeu très drôle. Il y a deux camps et nous devons nous transmettre des renseignements.

— Je suis fatigué, répondit Tony.

— Alors je vais m'asseoir à côté de vous, et nous allons bavarder », proposa l'excellent Willoughby.

Il prit une chaise et s'installa auprès de Tony.

« Tous ces bals costumés sont d'un vulgaire ! se plaignait aimablement le jeune Tristram. Regardez-vous vous-même. Vous imaginez-vous par hasard que vous ressemblez à un astronaute ?

— Pas plus que vous à un amiral, reconnut Willoughby. À propos

d'amiral, où en est la grande querelle des lecteurs du *Times* ?

— Autant que je sache, elle continue. Des tas de gens écrivent toujours des lettres au courrier des lecteurs afin d'expliquer pourquoi ils aimeraient revoir la bobine du paternel chez la mère Tussaud, ou pourquoi ils l'ont assez vue et préfèrent Géraldine Chaplin, qui a pris sa place.

— Mais quel genre de personnes protestent ?

— Oh ! surtout d'anciens subordonnés de mon père. De vieux capitaines, des matelots qui ont servi sous lui pendant la guerre. Ils disent que c'est bien assez d'avoir mis l'original à la retraite ; s'il faut encore mettre la statue à la réserve, ils ne sont pas d'accord.

— La direction du musée a-t-elle fait connaître sa décision ?

— Pas encore.

— Votre père était aimé par ses hommes ?

— Et comment ! De temps en temps, il y a de vieux matelots qui viennent discuter avec lui : « Moi, amiral, j'étais marmiton à bord de *L'Invincible* pendant la bataille d'Héligoland… » Vous voyez le genre. Tous des timbrés, bien entendu. »

Diana qui passait s'arrêta un instant.

« De quoi s'agit-il ?

— De l'effigie de l'amiral, chez Mme Tussaud, répondit Willoughby.

— Pfft ! fit-elle. En voilà un sujet de conversation pendant un bal ! »

Elle rejoignit Langelot dans le grand salon.

« Tony devient complètement fou, déclara-t-elle. Il s'est enfermé avec Willoughby pour discuter de la statue de son père.

— Il veut faire ériger une statue ?

— Non, pas du tout. L'amiral avait déjà une statue, au musée de cire. On l'a mise à la réserve, mais maintenant il y a de vieilles barbes qui protestent. »

Ce fut comme si une sonnerie s'était déclenchée dans la tête de Langelot.

L'effigie de l'amiral ! Bien sûr ! Pour peu qu'elle eût été installée non pas derrière une corde ou une vitre, mais en pleine salle, ses poches devaient former une boîte à lettres idéale parce que parfaitement anonyme.

« J'aurais dû y penser plus tôt, s'écria le jeune agent secret.

— À quoi ? » demanda Diana.

Il ne répondit pas. Il réfléchissait. Selon toute probabilité, l'adversaire était aussi pressé que lui de récupérer les instructions contenues dans une boîte à lettres qui n'était plus réellement secrète, depuis que le SNIF avait capturé le chef de l'antenne allemande. Ce pouvait être une question de jours, d'heures, de minutes.

Langelot jeta un coup d'œil à sa montre. Il était deux heures et demie du matin.

« Excusez-moi, dit-il. Il faut que je téléphone. »

Il se précipita dans le grand hall et courut à l'appareil téléphonique.

Il commença par appeler le service du colonel Hugh, avec lequel il était en contact.

« Il faut immédiatement envoyer quelqu'un fouiller les poches de l'amiral Tristram, dans la réserve du musée Tussaud ! » déclara-t-il.

Cette suggestion parut parfaitement absurde à l'officier de permanence, qui refusa de prendre aucune initiative en cette affaire.

« Mais je vous dis que c'est urgent, insista Langelot après avoir expliqué qu'il était chargé d'une mission officielle. S'il le faut, réveillez le colonel.

— Mr. Langelot, répondit l'officier, je tiens encore à la vie. Je ne réveillerai pas le colonel. Présentez-vous au bureau à neuf heures demain matin, et nous verrons ce que nous pourrons faire pour vous. »

Langelot raccrocha, furieux.

Il saisit l'annuaire du téléphone, le feuilleta, trouva le numéro du musée Tussaud, et le forma sur le cadran.

Une voix ensommeillée lui répondit.

« Allô, dit Langelot faisant des efforts désespérés pour parler un anglais compréhensible. Je vous appelle de la part de la police. Vous avez chez vous l'effigie en cire de l'amiral Tristram…

— Nous ne l'avons plus ! répondit le veilleur.

— Comment, vous ne l'avez plus ?

— Elle est à la réserve.

— Mais la réserve est au musée ?

— Oui, mais ce n'est pas mon rayon. Voulez-vous que je vous passe le responsable de la réserve ?

— Je vous en prie. »

Silence. Nouvelle sonnerie. Sonnerie. Sonnerie… Sonnerie.

Bornéo et ses hommes étaient en train de se concerter.

« Si nous décrochons, quoi que nous répondrons ? demanda Jay.

— Si nous ne décrochons pas, cela risque de paraître bizarre, dit Bornéo. D'autant plus que nous ne savons pas si ce n'est pas le directeur du musée qui appelle…

— À deux heures passées ? »

En réalité, Bornéo ne pensait pas au directeur : il craignait que les services officiels ne fussent déjà sur la trace du message qu'il était chargé de récupérer.

Il décrocha.

« Allo ! le veilleur de nuit ? demanda Langelot.

— Oui.

— Vous avez en réserve l'effigie de l'amiral Tristram, n'est-ce pas ? »

Bornéo se mordit les lèvres.

« Certainement, répondit-il.

— Je vous téléphone de la part de la police. Veuillez vous assurer que l'une des poches de l'effigie contient une enveloppe ou un paquet quelconque.

— Euh…, fit Bornéo pour gagner du temps. Oui, c'est entendu, je vais m'en assurer. »

Il boucha le microphone avec sa main. S'il refusait de répondre en prétextant qu'il ne connaissait pas son correspondant, celui-ci viendrait probablement s'expliquer sur place. Ce n'était guère souhaitable. D'ailleurs, qui pouvait-il être, ce mystérieux correspondant avec cet accent étranger si prononcé ? Selon toute vraisemblance, un ennemi, qu'il fût policier ou agent des services secrets.

« Quoi qu'ils racontent ? » demanda Jay.

Bornéo ne lui répondit pas. Il déboucha le microphone.

« Je viens de fouiller toutes les poches de la statue, annonça-t-il. Il n'y a rien. Je regrette.

— Curieux, dit Langelot. Comment est habillée l'effigie ?

— Euh…, en uniforme, bien sûr.

— En grande tenue, avec les décorations ?

— Évidemment.

— C'est bon. Merci. »

Langelot raccrocha.

Diana se tenait derrière lui.

« De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle.

— Diana, êtes-vous déjà allée chez Mme Tussaud ?

— Plusieurs fois.

— Vous rappelez-vous en quelle tenue était l'effigie de l'amiral Tristram ?

— Parfaitement. En battle-dress.

— Pas en grand uniforme ?

— Non, non. Il était censé se trouver sur *L'Invincible* et commander son escadre. Il avait des jumelles à la main. Il était au premier étage ; je me le rappelle très bien. »

Les yeux de Langelot étincelèrent. Le veilleur de nuit s'était-il trompé ? Supposition absurde ! L'erreur signifiait que la personne qui avait répondu n'était pas le veilleur de nuit et qu'elle n'avait pas vérifié si l'objet se trouvait bien dans les poches de l'amiral.

« Snif snif ! » dit Langelot.

C'était son cri de guerre.

« Il faut que j'y aille.

— Où cela ?

— Chez Mme Tussaud.

— Je vais vous conduire. »

Il hésita un instant, pensant à la sécurité de la jeune fille. Mais l'urgence de la mission passait avant.

« Très bien. Venez. »

Diana saisit Langelot par la main et, sans même mettre un manteau, l'entraîna dehors.

« Vous allez prendre froid, dit Langelot, saisi à la gorge par le brouillard.

— Pour une fois que je m'amuse, ça vaut bien une grippe ! » répondit Diana.

Déjà, elle tournait la clef de contact de son Aston-Martin. La voiture démarra en trombe et quitta le parc.

Langelot se retourna. Par la vitre arrière, il aperçut deux phares que le brouillard auréolait d'un halo.

« Plus vite ! » commanda-t-il.

Diana accéléra. L'autre voiture en fit autant.

« Nous sommes suivis, remarqua Langelot.

— Comme c’est drôle ! » s’écria Diana.
Elle éclata de rire.

10

« ACTIVEZ ! commanda Bornéo. Il me faut l'amiral dans trois minutes.

— Nous avons eu tort d'assommer le gardien de la réserve, remarqua Bobbie. Nous aurions pu l'interroger.

— Nous pourrions le ramener à lui, fit Bornéo.

— Oh ! non, dit Jay. Quand Bobbie cogne, il cogne. Le gars en a pour vingt-quatre heures avant de reprendre connaissance. On pourrait plutôt aller poser quelques questions au gardien du musée.

— Pour qu'il donne l'alarme ? Hors de question. Nous n'avons plus qu'une cave à visiter : ce n'est pas la peine de courir de risques. Au travail », décida Bornéo.

Et les housses de voler. Princes du Moyen Âge, petits chanteurs contemporains, étaient dévoilés tour à tour. L'amiral manquait toujours à l'appel.

« Plus vite ! plus vite ! » commandait Bornéo.

Il ne restait plus que quelques effigies encore recouvertes.

« Peut-être bien qu'il est en civil et que nous ne l'avons pas reconnu », suggéra Jay.

Bornéo sentit son épiderme se couvrir d'une sueur froide.

« Absurde ! cria-t-il. Le catalogue dit que l'amiral est en uniforme.

— Ils lui ont peut-être fait changer de tenue. C'est pas défendu », grommela Jay.

Cependant l'Aston-Martin s'arrêtait devant le musée. Langelot sautait à terre, suivi de Diana, courait à la porte principale et appuyait énergiquement sur la sonnette. Il ne retira son doigt que lorsque, après une minute d'attente, une voix se fit entendre de l'autre côté de la porte.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Laissez-moi entrer, dit Langelot. La police est prévenue. »

Il présenta sa carte du SNIF devant le judas optique. D'après la première réponse qu'il avait obtenue par téléphone, il estimait que le veilleur du musée, à la différence de celui de la réserve, n'était pas un agent ennemi.

L'homme ricana.

« Ah ! ces jeunes gens de la haute ! Qu'est-ce que ça ne ferait pas pour s'amuser ! Ça se déguise en espion et ça essaie de faire marcher le pauvre monde ! Passez votre chemin, garnement. »

Le rire clair de Diana résonna une fois de plus.

« Langelot ! s'écria-t-elle, nous avons oublié d'enlever votre étiquette. »

En effet, le morceau de carton avec les mots *SECRET AGENT* ornait encore la poitrine du Français.

« J'ai déjà fait des bévues, pensa Langelot, mais une comme celle-ci, jamais. »

Il se rappela le jour où il s'était promené en plein Paris en tenue d'homme-grenouille[3] ; tout s'était fort bien terminé ce jour-là, mais, pour le moment, il se trouvait plutôt mal parti.

« Écoutez, dit-il, je vais vous expliquer…

— Expliquez toujours ! répliqua le gardien. Mais il ne faut pas compter sur moi pour vous écouter.

— Que se passe-t-il ? demanda un policeman qui venait de descendre d'une voiture.

— Ce jeune homme essaie de se faire passer pour un étranger et pour un policier, répondit le gardien. Si vous faisiez votre métier, il y aurait longtemps que vous l'auriez mis en prison.

— Vous devez être fou, mon brave homme ! s'écria le policeman. Vous allez nous faire avoir des ennuis sérieux avec la France. Voulez-vous immédiatement ouvrir cette porte et laisser passer monsieur, qui est un agent secret français ? »

L'arrivée inopinée du policeman avait commencé par inquiéter

Langelot. Mais un coup d'œil jeté à sa physionomie, jeune et rieuse, l'avait rassuré : il s'agissait tout simplement de Jack, que Langelot avait laissé chez Willoughby.

Willoughby était là aussi, du reste, toujours en astronaute, avec Mary Poppins à son bras. Seulement, ils se tenaient en arrière, hors du champ de vision du judas optique. Derrière eux apparaissaient une casquette, une tignasse et une barbe qui ne pouvaient appartenir qu'à Tony, déguisé en amiral.

Le veilleur de nuit était fort perplexe.

« Attendez, dit-il, je vais téléphoner à la direction.

— Pas d'histoires ! répliqua Jack-policeman. Ouvrez : c'est un ordre. Sinon, je verbalise. »

Après une seconde d'hésitation, le gardien marmonna :

« Bon, bon, si vous en prenez la responsabilité… Mais je vais inscrire votre numéro.

— Faites, mon brave, faites. »

La lourde porte pivota. L'agent secret s'engouffra à l'intérieur, suivi du policeman, de la demoiselle du XVIIIe siècle, de l'amiral en grande tenue, de l'astronaute et de Mary Poppins.

« Eh ! mais, c'est tout Bedlam qui défile ! cria le malheureux veilleur. Je vais téléphoner au commissariat.

— Excellente idée, répondit Langelot. En attendant, mes amis, il s'agit de faire attention. De dangereux espions sont probablement en train de fouiller la réserve de ce musée. Je vous demanderai donc de rester ici, pendant que j'explore.

— Vous allez d'abord nous expliquer de quoi il s'agit, dit Jack.

— Vous l'avez mérité, répondit Langelot. Il s'agit de retrouver un message important qui doit se trouver dans la poche de l'amiral Tristram, ou plutôt de son effigie.

— Alors c'est vrai, ce que Tony nous a dit ? Vous êtes un véritable agent secret ? »

Langelot ne pouvait plus le nier.

« Tony aurait mieux fait de se taire, répondit-il.

— Bah ! Il vous avait vu partir avec Diana. Il était tellement furieux qu'il a décidé de vous poursuivre. Nous avons voulu venir avec lui. En route, il nous a tout expliqué. Et si nous n'étions pas venus, vous n'auriez pas pu entrer.

— Juste, reconnut Langelot.

— J'ai des remords d'avoir abandonné mes invités, dit Willoughby. Mais, à cette heure-ci, ils n'ont pas dû s'en apercevoir. »

Langelot se fit indiquer la réserve par le gardien qui ne comprenait toujours rien à ce qui se passait et se préparait à appeler la police – la véritable.

« Je viens avec vous, monsieur l'agent secret ! annonça Diana.

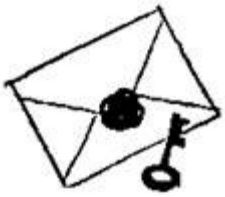
— Et moi aussi ! s'écria Tony.

— Et nous aussi ! » crièrent tous les autres.

Langelot ne les écoutait pas. Il descendait quatre à quatre l'escalier qui menait à la cave. À la main, il tenait son 22 long rifle.

« Vous croyez faire peur à des espions avec un jouet ? » demanda Jack.

Pour toute réponse, Langelot débloqua la sûreté.



11

DANS le labyrinthe de la réserve, les nouveaux arrivants se perdirent immédiatement. Seul Langelot avait une torche et, pour l'instant, il ne s'en servait pas. Les autres étaient condamnés à l'obscurité car ils craignaient d'allumer l'électricité et de se trouver nez à nez avec un espion. De plus, le silence qui régnait dans les caves était si impressionnant, qu'ils n'osaient pas le troubler en s'appelant les uns les autres. Ils s'avancèrent donc à l'aveuglette, et regrettèrent bientôt de s'être aventurés si loin. Certains voulurent reculer, mais ils s'étaient déjà égarés. D'autres poursuivirent la progression, au hasard.

Cependant les espions tenaient conseil.

« Toutes les statues sont dévoilées, dit Jay.

— Nous avons dû en oublier une. Retournons en arrière, et prenons chacun une cave différente », décida Bornéo.

Le premier contact entre les deux groupes fut établi lorsque Bobbie, la torche au poing, entra dans la salle qui lui revenait, et se trouva face

à face avec Jack.

« Tiens, il m'a fait peur, celui-là, bougonna Bobbie. Je l'avais d'abord pris pour un policeman vivant. Ce qui est curieux, c'est que je ne l'aie pas remarqué tout à l'heure. Bah ! avec toutes ces statues… »

Jack, immobile dans le faisceau lumineux, n'en menait pas large. Il avait retenu son souffle et faisait des efforts désespérés pour avoir l'air d'une statue de cire. Il croyait que Bobbie était un vrai policeman et craignait des représailles si sa propre supercherie était découverte.

« Bien le bonsoir, mon collègue ! » fit enfin Bobbie en braquant sa torche dans une autre direction.

Cependant Jay passait de nouveau en revue toutes les effigies de la reine. Elle était bien représentée une fois serrant la main à un général : pourquoi pas à un amiral un peu plus loin ?

« Oui, eh bien, comme je disais, elle est tout de même mignonne, pensa-t-il. Ah ! Je l'aime moins avec cette robe comme dans l'ancien temps. C'est pas qu'elle soit pas jolie, mais elle est pas ressemblante. »

Sa torche venait en effet de s'arrêter sur la petite Diana qui s'était immobilisée entre les diverses statues de sa souveraine. Dès qu'il lui eut tourné le dos, continuant à faire sortir des ténèbres les silhouettes les plus variées, l'honorable Diana lui fit une grimace et se glissa vers la sortie : elle avait repéré les espions, elle voulait aller prévenir Langelot.

En fait, Langelot les avait déjà repérés aussi : il avait aperçu les lueurs de leurs torches qui faisaient émerger de l'ombre toute une population de mannequins ; il avait entendu leurs pas et leurs exclamations étouffées. Mais, pour une fois, ce n'étaient pas les espions qui l'intéressaient ; c'était le contenu de l'une des poches de l'amiral Tristram. Visiblement, les espions cherchaient encore, donc ils n'avaient pas trouvé, donc Langelot avait une chance de les gagner de vitesse.

Étant entré dans une salle où il ne perçut ni bruit ni lumière, il alluma sa propre torche. Une centaine de personnages divers se dressaient de tous côtés, et leurs housses gisaient à leurs pieds. Langelot s'avança, les éclairant un à un de sa lampe : les visages fardés le considéraient, impassibles. De temps en temps, lorsqu'un œil particulièrement bien réussi reflétait la lumière, Langelot avait l'impression que c'était un être vivant qui le regardait ; alors sa main

se crispait sur la crosse de son pistolet, et, prudemment, il allait vérifier s'il s'agissait d'un mannequin, en le touchant du bout du doigt.

Soudain, en se retournant, il aperçut une tache lumineuse courir sur le plafond. Aussitôt il éteignit sa torche et ne bougea plus : quelqu'un entrait dans la salle où il se trouvait.

« J'y comprends rien de rien, dit la voix de Jay. Je croyais avoir visité la cave d'à côté de fond en comble, et pourtant je suis bien certain de n'avoir pas vu cette Mary Poppins qui s'y trouve maintenant.

— Cela prouve que vous n'avez pas été assez méthodique, répliqua la voix de Bornéo. Dans cette salle-ci, par exemple, que j'ai faite moi-même, je suis sûr que nous n'aurons pas de surprises… Tiens ! Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Le rond de lumière venait d'encercler Langelot qui demeura sur place, comme pétrifié. Passer pour un personnage de cire, c'était sa seule chance. Mais jamais de sa vie il ne s'était senti si désarmé, face au danger, bien qu'il tînt son pistolet à la main. Il y avait quelque chose de particulièrement effrayant à se tenir là, dans ce cercle de lumière, à trois mètres de l'ennemi, et à faire le mort.

« Vous l'aviez vu, celui-là ? demanda Jay.

— Non, dit Bornéo. J'arrivais de l'autre côté, il est vrai…

— Et… s'il était venu tout seul ?

— Vous voulez dire : s'il était vivant ?

— Ben ! oui.

— Allons voir de plus près. »

Langelot pensa :

« Il ne me reste qu'une chose à faire : me jeter au sol et tirer le premier. »

Mais Bornéo changea d'avis :

« Ce n'est pas la peine. S'il était vivant, on ne l'aurait pas étiqueté agent secret, n'est-ce pas ? Voyons la cave suivante. »

Jay lança un dernier regard à l'effigie de l'agent secret.

« Dommage qu'ils ne soient pas comme ça pour de vrai, remarqua-t-il. On aurait tôt fait de les repérer. Mais voyez donc comme il est bien arrangé. Il y a même de la sueur sur son front.

— Écoutez ! fit Bornéo. Si ce musée vous intéresse tellement, vous viendrez le voir à loisir une autre fois. Pour l'instant… »

Les deux hommes sortirent. Langelot se faufila à leur suite. Inutile de perdre du temps dans une salle que l'espion en chef était sûr d'avoir fouillée de fond en comble. Il s'arrêta pourtant pour essuyer la sueur froide qui, en effet, lui inondait le front.

À ce moment, un cri retentit.

« Je l'ai ! »

C'était la voix de Bobbie. Sous l'escalier qui menait au premier étage, il venait de repérer la statue de l'amiral, en grand uniforme, portant casquette bleue et barbe rousse.

Bornéo et Jay accoururent ; les trois torches se croisèrent sur l'effigie tant cherchée. Un peu plus loin, dans l'ombre, se dressait celle d'un astronaute qui oscillait légèrement sur sa base… mais personne ne s'en aperçut.

Bornéo s'avança. À quelques mètres derrière lui, Langelot avait passé la tête par une porte entrebâillée et observait la scène.

Triomphant, Bornéo plongea la main dans la poche droite de la vareuse… Aussitôt, la sensation de chaleur qu'il éprouva le détrompa. Poussant un juron, il saisit l'amiral à la gorge.

« Il est vivant ! » cria-t-il.

Jay et Bobbie se précipitèrent en avant. En un tournemain, ils eurent arraché casquette et fausse barbe. Le long et juvénile visage de Tony, couvert de taches de rousseur, apparut en pleine lumière.

Profitant de la commotion générale, Langelot se glissa jusqu'à l'escalier, et monta, à pas de loup, une quinzaine de marches. De là-haut, il dominait la situation, et pourrait à la rigueur intervenir en faveur de Tony, si le garçon courait des risques trop graves.

« Qui es-tu ? Parle vite, ou je te coupe le cou ! » tonna Jay.

Tony battit des paupières, avala sa salive et répondit, non sans vaillance :

« Veuillez commencer par être poli, mon ami. »

Jay leva le poing, mais Bornéo l'arrêta.

« Ce garçon ne sait pas que nous sommes de la police, dit-il. C'est pourquoi il refuse de répondre. Bobbie, interrogez-le. »

Le déguisement de Bobbie fit merveille.

« Identité ? But de votre présence ici ? demandait le faux policeman en tirant un calepin.

— Je suis le fils de l'amiral Tristram, répondit Tony, et je suis venu

ici pour aider un agent secret français à retrouver des papiers qui, d'après lui, seraient dans la poche de la statue de mon père.

— Ce costume ?

— Simple coïncidence. Je reviens d'un bal, où nous étions tous… »

Bornéo interrompit.

« Cette statue de votre père, où se trouve-t-elle ?

— À la réserve, je suppose.

— Vous n'en êtes pas sûr ?

— Eh bien, voyez-vous, tous les anciens subordonnés du paternel ne cessent d'écrire des lettres au *Times* pour réclamer qu'on la remette en place. Alors il se peut qu'un jour ou l'autre la direction… »

Langelot n'en écouta pas plus. Ce jour-là, à la fin de l'après-midi, l'ordre était sans doute arrivé de replacer l'effigie de l'amiral Tristram dans le musée. Le travail avait été fait par les gardiens de jour, et les veilleurs de nuit n'en savaient rien. Quatre à quatre, mais silencieux comme un chat, Langelot gravit l'escalier qui menait au rez-de-chaussée. Il ne s'arrêta pas là, mais poursuivit sa course en montant le grand escalier qui conduisait au premier.

Le veilleur de nuit avait allumé le lustre du hall, et se tenait au milieu, les bras croisés, l'air ahuri, attendant la police qu'il avait appelée.

« Où allez-vous ? cria-t-il à Langelot.

— Allumez tout ! » répliqua l'agent secret.

Chaque seconde était précieuse, et plus il y aurait de lumière, moins Langelot perdrait de temps à chercher l'amiral.

Ayant pris le parti d'obéir, le gardien obtempéra. Au moment où Langelot parvenait au premier étage, toutes les lampes s'allumèrent comme pour une visite de nuit.

Au même instant, Bornéo, Jay et Bobbie débouchaient au rez-de-chaussée : eux aussi, ils venaient de comprendre que la statue de l'amiral avait repris la place qui lui appartenait.

12

ARRIVÉ au premier, qui était brillamment éclairé, Langelot s'orienta. Des portes s'ouvraient de toutes parts, donnant sur le palier. Langelot courut à l'une d'entre elles et vit Mary Stuart, la tête sur le billot. Plus loin, un petit garçon royaliste était interrogé par les sbires de Cromwell. De l'autre côté, il y avait des tableaux empruntés à l'histoire de France : Langelot reconnut Louis XVI, Marie-Antoinette, Voltaire…

Les espions traversaient le hall du rez-de-chaussée lorsque soudain, tout près de lui, dans une sorte de niche, Langelot aperçut celui qu'il cherchait. En tenue de combat, une main appuyée à un bout de bastingage, l'autre tenant des jumelles, l'amiral Tristram scrutait l'horizon. Plus de vingt ans s'étaient écoulés depuis que Sir Horace avait commandé l'escadre anglaise à la bataille d'Héligoland, mais ses traits énergiques avaient si peu changé lorsque Langelot le reconnut

sans hésitation.

D'un bond, il atteignit la statue. Plongeant la main dans la poche droite de l'amiral, il en ramena immédiatement une enveloppe scellée.

Au même instant, il entendit la voix de Bornéo crier :

« Le voilà ! »

Alors Langelot se laissa tomber au sol, entraînant l'amiral dans sa chute, et hurlant :

« Haut les mains ! »

Bornéo n'eut garde d'obéir, mais il ralentit, portant la main à sa hanche droite.

Langelot fit feu, lui brisant un bouton de manchette.

Bornéo se trouvait alors debout en haut de l'escalier, à quelque vingt mètres de Langelot qui, étendu au sol, profitait à la fois de la distance, de la niche qui protégeait une partie de son corps, et de la statue renversée qui en dissimulait l'autre partie. Il dominait nettement la situation.

Bornéo se rejeta en arrière ; tant qu'il resterait sur l'escalier, sans s'aventurer sur le palier, il serait à l'abri des vues et des coups.

Jay et Bobbie étaient déjà étendus sur les marches, chacun un pistolet à la main.

« Tirez ! Tirez ! Vous finirez bien par l'avoir ! » commanda Bornéo en dégainant à son tour.

Les trois hommes rampèrent jusqu'à la marche supérieure. Précautionneusement, Jay hasarda la tête.

Langelot cria :

« Pan dans l'oreille gauche ! »

Et tira en même temps.

Jay baissa la tête, mais trop tard. Il porta la main à son oreille et la ramena, tachée de sang.

« Dites donc, c'est un tireur d'élite, ce gars-là », grommela-t-il.

Par voie de représailles, les trois hommes, posant le canon de leurs armes sur le palier, vidèrent chacun un chargeur dans la direction de Langelot, tout en demeurant à l'abri. Vaine fusillade. Lorsqu'ils eurent terminé, ils entendirent la voix rieuse de leur adversaire :

« Où avez-vous appris à tirer, les gars ? À la fête foraine ? »

Bobbie marmonna :

« Si seulement on avait une grenade… »

Jay posa sa main ensanglantée sur l'épaule de Bornéo :

« J'ai réfléchi. Avec un tireur pareil, je double mes prix. Sinon, rien de fait. »

Bornéo changeait de chargeur. Il allait répondre lorsqu'une voix de commandement résonna dans le hall :

« Déposez vos armes ou vous êtes morts. »

Une douzaine de policiers venaient d'arriver, répondant à l'appel du veilleur de nuit. Les uns étaient en uniforme, les autres en civil ; ils étaient armés de pistolets et de mitraillettes. Ils se tenaient dans le hall, prêts à faire feu. Celui qui venait de parler était leur chef, un homme grand et brun, vêtu d'un imperméable trop long pour lui.

Sachant combien les policiers anglais répugnent à ouvrir le feu, Jay jeta son arme et cria :

« On fonce dans le tas. »

Il dégringola l'escalier et se précipita sur les policiers, suivi de Bobbie.

Grâce à sa force herculéenne et à l'effet de surprise, il renversa deux hommes, en assomma deux autres. Puis il traversa le hall en trois bonds, se rua dehors... et tomba dans les bras d'autres policiers qui

gardaient la sortie. Surpris à son tour, il fut renversé sur le perron. Deux hommes le maintinrent au sol pendant que deux autres lui passaient les menottes.

Le même sort attendait Bobbie, qui se laissa faire sans opposer de résistance.

Cependant Langelot se relevait lentement et annonçait :

« Je suis un agent français, en mission spéciale. »

L'homme à l'imperméable s'arrêta à trois pas de lui.

« Moi, déclara-t-il, je suis l'inspecteur Jones et je ne comprends pas le français.

— Mais je parlais anglais ! protesta Langelot.

— Ça n'y ressemblait pas. »

Langelot soupira et entreprit d'expliquer à l'inspecteur Jones de quoi il s'agissait, tandis que les autres policiers et les jeunes gens déguisés sortis de la réserve se massaient autour d'eux.

Jones écouta Langelot d'un air maussade. Enfin :

« Eh bien, demanda-t-il avez-vous trouvé ce que vous cherchiez dans la poche de l'effigie de cire ?

— Oui, inspecteur.

— Qu'était-ce ?

— Une enveloppe. »

L'inspecteur tendit la main. Langelot la lui serra gentiment.

« Non, non, dit Jones. C'est l'enveloppe que je veux.

— Mais elle appartient à mon service.

— Votre service ? Connais pas.

— Un des principaux services français… »

Langelot exhibait sa carte du SNIF. Jones répondit, dédaigneux :

« Ici, on est en Angleterre.

— Téléphonez au colonel Hugh. Il vous dira…

— Colonel ? Connais pas. Je ne suis pas militaire. Je suis civil. L'enveloppe, et plus vite que ça !

— Mais enfin, c'est moi qui l'ai trouvée sur la statue !

— Et moi, je saurai bien la trouver sur vous, si vous m'y forcez. »

Langelot regarda autour de lui. Les policiers le considéraient d'un air impassible. Ses amis ne pouvaient rien pour lui. Tony, pour sa part, jubilait positivement, encore qu'il essayât de le cacher.

Lorsque, sur un geste de l'inspecteur, deux policiers firent un pas

vers Langelot, le jeune Français soupira.

« Je cède à la force », dit-il.

Il tira l'enveloppe de sa poche et la tendit à l'inspecteur, qui l'ouvrit en remarquant :

« Le sceau est brisé.

— Avec un peu de scotch, vous arriverez peut-être à le recoller », répondit aimablement Langelot, furieux de se voir dépouillé de son butin.

Jones s'assura qu'une feuille de papier portant un texte se trouvait bien à l'intérieur de l'enveloppe et l'empocha.

« Maintenant, dit Langelot, je voudrais bien savoir ce que vous avez fait du chef des espions, celui qui était en complet prince-de-galles.

— Il a sûrement les menottes aux poings », répondit l'inspecteur.

Mais ses hommes lui firent comprendre qu'il se trompait. Profitant du désordre créé par Jay, Bornéo avait disparu.

13

DANS la « salle pour petits déjeuners » de la spacieuse et sombre maison qu'habitait Tristram, quatre hommes étaient réunis : l'amiral Tristram, l'inspecteur Jones, le sous-lieutenant Langelot, et le colonel Hugh, homme corpulent, rougeaud, portant une moustache en forme de brosse à dents.

Sur la table, fumaient toutes sortes de plats à couvercles, contenant du bacon, des œufs frits, des rognons, etc. Burlington venait d'apporter du thé pour tout le monde et s'était retiré sur la pointe des pieds. Dans un grand placard, un autre personnage assistait à la réunion, mais personne n'en savait rien.

« Si je comprends bien, fit l'amiral en couvrant son toast d'une épaisse couche de confiture à l'orange, ces farceurs se servaient des poches de mon effigie comme d'une boîte aux lettres.

— Exactement, amiral, fit le colonel.

— Tonnerre ! Mais c'est un manque de respect inconcevable !

— J'en suis désolé, dit le colonel, comme si tout avait été sa faute.

C’est bien pourquoi, sentant que cette affaire vous concernait moralement, nous avons cru devoir vous tenir au courant des derniers développements.

— Encore heureux ! grogna l’amiral. Maintenant, expliquez-moi comment se présente la situation. Ce jeune Français a retrouvé mon effigie dans le musée, où on a tout de même eu la décence de la remettre. Et la poche de ma vareuse contenait une enveloppe, que l’inspecteur Jones s’est appropriée.

— Oui, amiral, murmura l’inspecteur.

— Eh bien, je vous en félicite ! Mr. Jones ! Vous avez eu raison. Ces opérations-là sont de bonne guerre, et ce n’est pas le Français, j’imagine, qui me démentira.

— C’est de bonne guerre », avoua Langelot.

Le long visage de l’inspecteur Jones exprima autant de satisfaction qu’il en était capable.

« Poursuivons, tonitruait l’amiral. Les deux chenapans arrêtés n’étaient que des comparses et, malgré leur bonne volonté, n’ont pu nous donner aucun renseignement nouveau. Quant au troisième, le seul qu’il était important de capturer, l’inspecteur Jones l’a laissé filer entre ses doigts.

— Oui, amiral, murmura le policier.

— Eh bien, je ne vous en félicite pas, Mr. Jones. Vous vous êtes conduit comme un niquedouille, et je ferai savoir à vos supérieurs ce que je pense de votre négligence, de votre incompétence, et de vos cheveux, que vous portez décidément trop longs. »

Jones se rembrunit à nouveau, et définitivement.

« Toutes les recherches sont demeurées vaines, bredouilla-t-il. Nous avons fouillé le musée de fond en comble…

— Maintenant, reprit l’amiral, revenons à l’enveloppe. Que contenait-elle ?

— Sir Horace, dit le colonel Hugh, elle contenait une feuille de papier, pliée en six, et portant un texte chiffré, décomposé en groupes de cinq lettres. Après plusieurs heures de retard, dû à la façon dont le ministère de l’Intérieur a cru devoir traiter cette affaire, le message chiffré m’est tout de même parvenu.

— Et, bien entendu, vous ne savez toujours pas ce qu’il signifie ?

— Si, amiral. Ma section du chiffre a pu le décrypter sans

difficulté. »

Le colonel Hugh avait prononcé ces mots le plus calmement du monde, mais Sir Horace bondit en l'air.

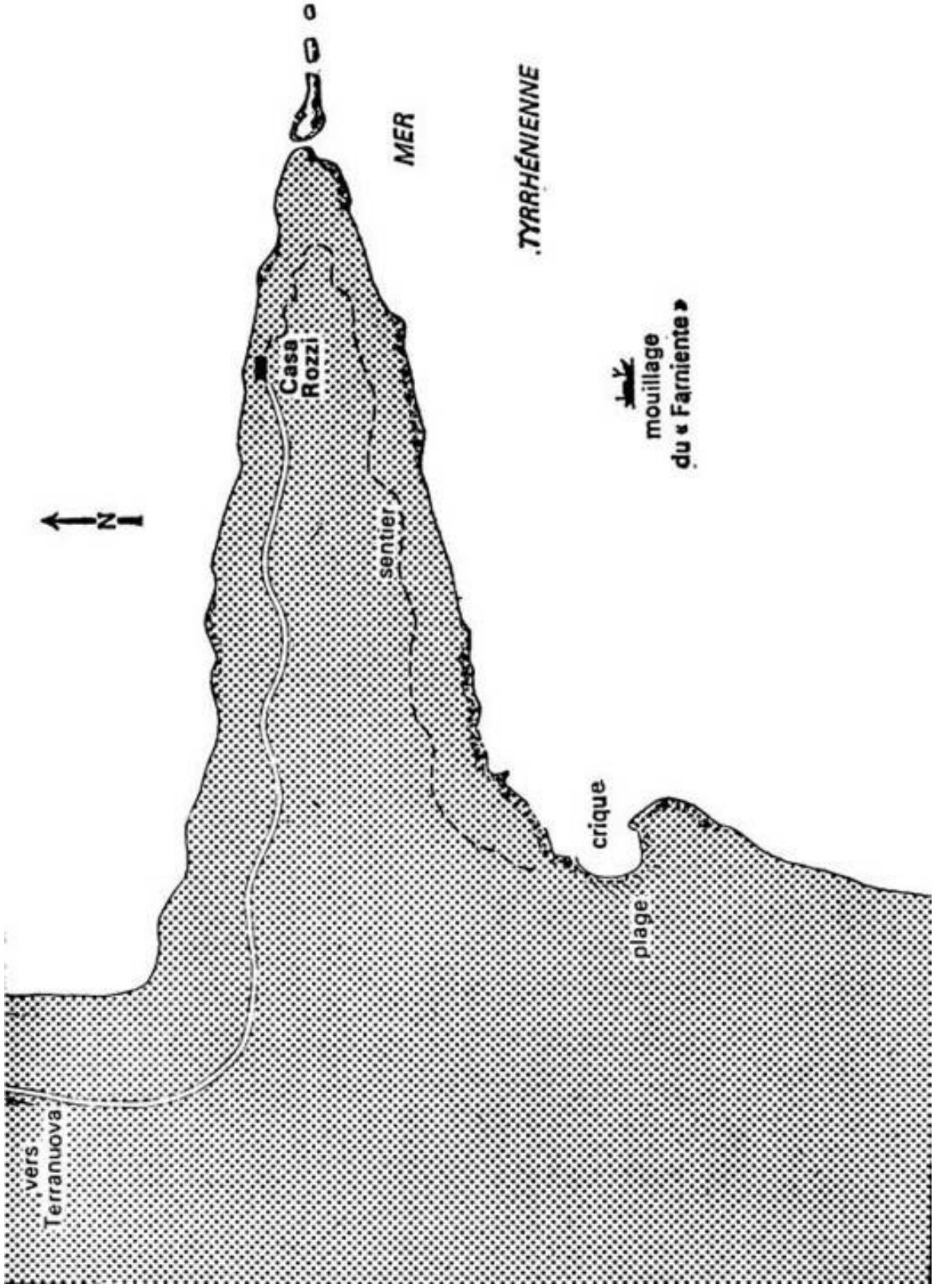
« Que ne le disiez-vous tout de suite ? Alors, quel est le texte ?

— Amiral, le texte est bref mais parfaitement clair :

« *Clef numéro 5 donnant accès au point de contact 1. Porte de derrière sud, Casa Rozzi, Terranuova, Sardaigne.* »

— Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? Qu'est-ce que c'est que cette Casa Rozzi ?

— Amiral, il s'agit apparemment d'une maison située à Terranuova, ville de Sardaigne, et d'une clef qui devait en ouvrir la porte de derrière orientée vers le sud.



— Mille millions d'escopettes, j'avais bien compris cela. Mais où est

cette clef ? Elle aurait dû être dans l'enveloppe.

— Elle n'y était pas, amiral. »

Sir Horace tourna un regard courroucé vers l'inspecteur.

« Où est cette clef ?

— Disparue, amiral.

— Comme l'espion en chef ?

— Comme l'espion en chef.

— Et personne ne sait où elle se trouve ? »

Jones baissa sa tête chevelue.

« Personne, amiral », murmura-t-il.

Langelot, convié par simple courtoisie à assister à la réunion, n'avait rien dit jusque-là, se contentant d'observer ses trois aînés.

Maintenant, il se pencha en avant et, tendant la main vers le toaster dans lequel les rôties grésillaient doucement, il remarqua :

« Vous vous trompez, inspecteur. Moi, je sais où se trouve cette clef.

— Où ? » tonna l'amiral.

Posément, Langelot regarda sa montre. Il fit effort sur lui-même pour empêcher ses yeux de briller.

« En ce moment, dit-il, cette clef vient d'arriver à Orly, par l'avion de 10 h 30. Dans une heure, elle sera sur le bureau du capitaine Montferrand, du SNIF.

— Co… comment ? » bégaya l'amiral, tandis que le teint du colonel Hugh s'empourprait visiblement.

L'inspecteur Jones s'écria :

« Vous avez volé la clef avant de me donner l'enveloppe ! »

Langelot lui sourit gentiment :

« Avouez que c'est de bonne guerre, inspecteur ! Ce n'est pas l'amiral Tristram qui me démentira. »

L'amiral faillit s'étrangler.

« Une clef, expliquait Langelot, c'est lourd. C'est facile à faire glisser d'une enveloppe dans le fond d'une poche… »

Soudain, l'amiral appliqua un terrible coup de poing sur la table. Toute la vaisselle en trembla. L'inspecteur Jones, qui était un sujet nerveux, sursauta.

« Mille tonnerres ! Il me plaît, ce petit Français, rugit Sir Horace. Il vous a bien roulés, tous tant que vous êtes. Dans une heure, il aura téléphoné à Paris l'adresse de Terranuova. Dans trois heures, le SNIF

sera sur place… avec la clef. Messieurs, je suis bon joueur et je proclame hautement que Mr. Langelot sort vainqueur de la joute. »

L'inspecteur regarda le plancher. Le colonel regarda le plafond.

« Merci, Sir Horace, dit Langelot. J'ai fait de mon mieux. En revanche, j'ai oublié de poster votre paquet. Je me suis donc permis de vous rapporter ceci personnellement. »

De sa poche, il tira la belle pipe en écume.

L'amiral s'en empara précipitamment.

« Jeune homme, dit-il, une promesse est une promesse. À quelle adresse dois-je faire envoyer les caramels ?

— Amiral, le SNIF a créé une maison pour les enfants de ses membres tués par l'ennemi. Je suis sûr qu'un quintal de caramels serait très apprécié là-bas.

— Très bien. Ils partiront demain. »

La face du colonel Hugh avait peu à peu repris sa couleur naturelle.

« Je suppose, dit-il, que rien, Mr. Langelot, ne vous retient plus à Londres, et que vous êtes pressé d'aller rendre compte de votre mission à vos chefs.

— Oui, mon colonel.

— Dans ce cas, nous vous demanderons de bien vouloir leur remettre l'enveloppe découverte dans la poche de l'effigie de cire, le texte original et sa version décryptée. À partir de maintenant, nous nous désintéressons de l'affaire et ne doutons pas que vous poursuiviez l'enquête avec toute la compétence voulue.

— On fera ce qu'on pourra, mon colonel. »

Langelot empocha le cadeau qu'on lui faisait si généreusement, remercia, salua et quitta la pièce, suivi par un triple regard : celui de l'inspecteur était maussade ; celui du colonel, furibond ; celui de l'amiral, enthousiaste.

Un quatrième personnage, enfermé dans le placard, ne voyait rien, mais grinçait positivement des dents.

14

LORSQUE Langelot parut sur le perron, il s'entendit appeler par une voix fraîche et moqueuse.

« Eh bien, monsieur l'agent secret ? Comment vont vos affaires ? Vous n'aviez pas l'air très malin, hier, quand l'inspecteur Jones vous a fait tirer les marrons du feu. »

C'était Diana, qui venait de garer son Aston-Martin au bord du trottoir.

Langelot s'approcha d'elle.

« Tout cela, fit-il, c'est de l'histoire ancienne. Mon problème, pour l'instant, c'est de persuader mes patrons de me laisser poursuivre l'enquête et non pas de la confier à « un personnel plus expérimenté », comme ils disent.

— Comment ! Les services britanniques vous cèdent l'affaire ? C'est incroyable. »

Langelot sourit.

« Ma chère Diana, dit-il, apprenez que, dans les services secrets, le mot « incroyable » n'existe pas. J'ai demandé bien gentiment au colonel Hugh de nous laisser faire cette enquête : il a accepté. »

Les yeux de Langelot pétillaient de malice.

« Je n'en crois rien ! cria Diana. Où allez-vous ? Je peux vous faire un brin de conduite ?

— Je vais à l'aéroport.

— Montez, je vous emmène.

— Vous n'étiez pas venue voir Tony ?

— Pensez-vous ! Je suis brouillée avec lui. Que voulez-vous que je fasse d'un pareil nigaud ? »

Langelot sauta en riant à côté de Diana, et l'Aston-Martin fonça dans le brouillard qui enveloppait la capitale.

Cependant, ayant attendu le départ des trois importants personnages qui allèrent poursuivre leur conversation dans la bibliothèque, Tony Tristram sortit de son placard.

Il s'arrêta au milieu de la salle, tendit solennellement la main vers une soupière en argent, et prononça – chose bizarre – en français :

« Cela ne se passewa pas comme ça. Je le juwe ! »

DEUXIÈME PARTIE

1

PLOUF !

De la proue du *Far niente*, Langelot avait plongé dans l'eau bleue, dorée par le soleil levant.

« Gare aux requins, bleusaille ! » cria Charles.

Langelot, s'ébrouant et riant, répondit :

« Il n'y a pas de requins dans la Tyrrhénienne, mon lieutenant. Vous devriez venir me rejoindre. »

Charles, grand gaillard brun accoudé nonchalamment au bastingage, secoua la tête :

« Trop fraîche pour moi. Il me la faut à 25° pour le moins. J'aime mes aises, moi. »

Alex, maigre et blond, l'air lugubre comme d'habitude, passa la tête par un hublot :

« Il serait temps de te mettre en route, petit.

— J'arrive, mon lieutenant. »

S'aidant du gouvernail, Langelot, tout luisant, tout dégouttant d'eau, grimpa sur le pont.

« Ah ! ça fait du bien, s'écria-t-il. Je ne sais pas si vous vous rendez compte, messieurs, mais moi, il y a vingt-quatre heures, j'étais en plein brouillard londonien. »

Un ciel sans nuages s'arrondissait au-dessus d'une mer sans rides. À un mille du *Far niente*, on découvrait les escarpements verdoyants de la côte de Sardaigne.

Langelot saisit une serviette et se mit à se frotter vigoureusement. Charles – pantalon blanc, vareuse blanche, casquette blanche, le parfait yachtman – lui sourit gentiment :

« Alors, tu es content de servir d'appât au lion ?

— Tu parles ! Oh ! pardon, mon lieutenant. Je voulais dire : « Et comment ! » répondit Langelot.

Tout en parlant, il enfilait un blue-jean et une chemise écossaise.

Alex venait de faire son apparition sur le pont.

« Moi, dit-il, je ne suis pas content du tout. Je ne sais pas pourquoi je me suis laissé convaincre par vos raisonnements fallacieux. »

Alex était le chef de mission. Charles lui donna une grande tape sur l'épaule.

« Allons, rabat-joie, ne gâte pas le plaisir au petit. Après tout, c'est justice. C'est lui qui a déniché le tuyau concernant la poche de l'amiral Tristram ; c'est lui qui a trouvé l'adresse de la Casa Rozzi ; c'est lui qui a joué un tour de sa façon aux Anglais en nous faisant parvenir la clef. Il est juste qu'il participe à l'exploitation des renseignements que nous lui devons. Le pitaine lui-même…

— Montferrand lui a permis de venir avec nous. C'était bien assez.

— Écoute, Alex. Si ce garçon a l'air d'un chérubin, il n'en a pas moins fait ses preuves en plusieurs occasions. Il n'a pas notre expérience, c'est entendu. Mais il n'est pas moins doué que moi – ou toi, sauf le respect que je te dois.

— Sans doute, sans doute. Mais s'il lui arrivait quelque chose… »

Charles éclata d'un rire clair, peut-être un peu forcé :

« Mon cher, si notre jeune camarade a choisi le métier qu'il fait, c'est qu'il en acceptait les risques. Tout le monde ne peut pas être marchand de nouilles. Toi, le bleu, il faudrait songer à t'équiper et à te

mettre en route. Sinon, Alex est capable de reprendre l'autorisation qu'il t'a donnée.

— Je me dépêche, mon lieutenant ! » répondit Langelot en se précipitant dans la cabine.

Son équipement était déjà disposé sur sa couchette. Il entreprit de le répartir méthodiquement sur sa personne : couteau, corde, porte-clefs lumineux, portefeuille bourré de lires, carnet, stylo, carte d'état-major, appareil photographique Minox, de la taille d'un crayon, appareil photographique Polaroid, d'un format plus important, mais permettant de développer instantanément les clichés, poste émetteur-récepteur miniaturisé, gros comme un briquet ; sous l'aisselle gauche, une bosse : le 22 long rifle dans son étui.

Tout en se munissant ainsi de ses instruments de travail, Langelot récapitulait intérieurement les événements des dernières vingt-quatre heures.

Il était arrivé à Paris au début de l'après-midi et s'était immédiatement présenté au SNIF. Son chef direct, le capitaine Montferrand, le félicita sur les résultats qu'il avait obtenus et le mit au courant des mesures prises après réception du message téléphoné qu'il avait expédié avant de quitter Londres.

D'une part, le SNIF avait demandé aux autorités anglaises de surveiller très étroitement tous les ports et aéroports de Grande-Bretagne, de façon à empêcher l'homme au complet prince-de-galles de quitter le pays. D'autre part, les services français avaient pris contact avec leurs homologues italiens, et avaient proposé de leur remettre la clef de la Casa Rozzi.

La réponse des Italiens arriva dans le courant de l'après-midi. Rome ne savait rien sur l'organisation internationale dirigée par le mystérieux M. T, et demeurait sceptique quant à son existence. En conséquence, il était proposé au SNIF de prendre l'enquête à son compte, sous réserve de tenir les Italiens au courant de toutes les mesures qui seraient adoptées. En échange, le ministère des Affaires étrangères mettrait volontiers à la disposition du SNIF un yacht qui permettrait aux agents en mission de gagner Terranuova sans exciter de soupçons. Enfin les renseignements dont la police italienne disposait sur la Casa Rozzi étaient transmis au SNIF ; à vrai dire, ces renseignements ne présentaient pas grand intérêt : la Casa était une

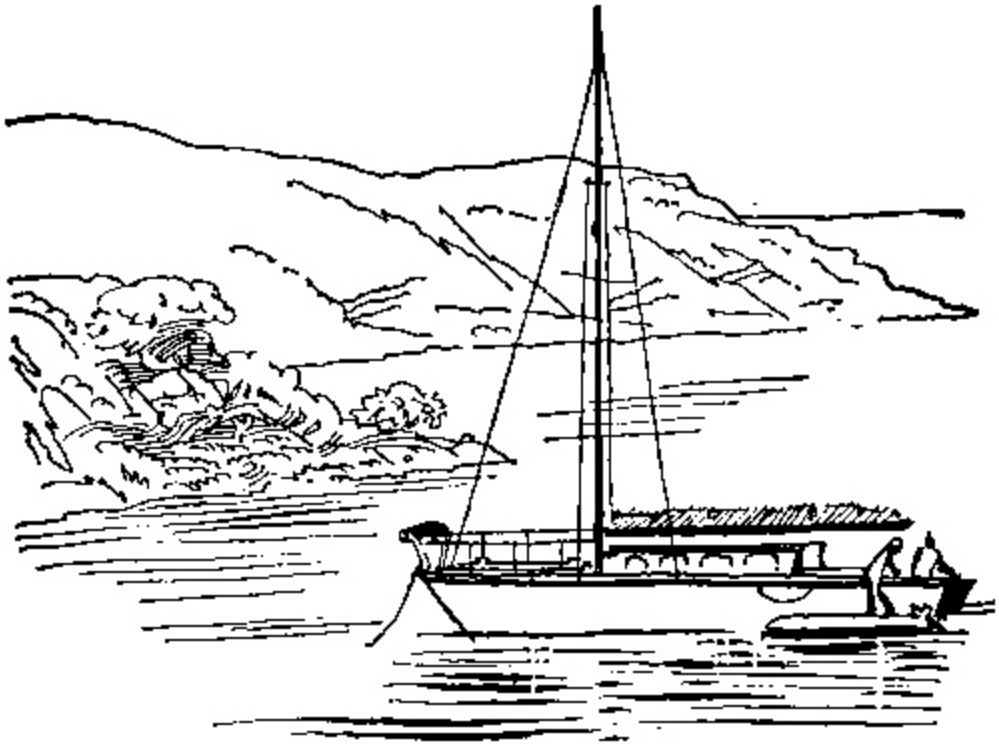
vieille maison appartenant à la dernière descendante d'une vieille famille, Lucrezia Rozzi, qui y habitait avec quatre domestiques d'origine inconnue.

« Je me demande bien de quoi elle peut avoir l'air, cette Lucrezia, pensa Langelot. Une Mata Hari classique ? Quelque vieille fille servant de boîte à lettres ?... »

Muni de ces données, Montferrand était allé rendre compte de la situation à Snif en personne, le chef du service, et avait reçu un ordre aussi formel que laconique :

« Exploitez. »

Le même soir, une mission composée d'Alex, de Charles et du jeune Langelot, quittait Paris par avion spécial, pour Cagliari. Un autre avion les emmenait dans la nuit au petit port où était mouillé le *Far niente*. Maintenant, après six heures de navigation, ils étaient arrivés à trois milles de Terranuova, et ne comptaient pas pousser plus loin.



En effet, Terranuova se trouvait de l'autre côté d'un cap, long de deux kilomètres environ, et sur lequel, en pleine pinède, était bâtie la Casa Rozzi. Ce cap cachait le yacht aux vues des pêcheurs de Terranuova, et des occupants de la Casa, ce qui constituait un avantage appréciable. De plus, une crique, située à la racine de ce cap,

permettrait au canot du *Far niente* de débarquer un ou plusieurs passagers à un kilomètre de leur objectif. Enfin, d'après les indications de la carte, un sentier partait de cette crique, escaladait le cap et redescendait de l'autre côté, droit sur la Casa Rozzi. Du point de vue du terrain, donc, la situation se présentait d'une manière favorable.

Il n'en allait pas de même du point de vue du renseignement. Car, en somme, les agents du SNIF ne savaient rien. Rien sur M. T, rien sur son organisation, rien sur l'utilisation qu'il faisait de la Casa Rozzi, rien sur l'emploi de la clef trouvée dans la poche de l'amiral Tristram. Il fallait se hasarder dans le camp ennemi à l'aveuglette et agir d'après les informations qu'on arriverait à glaner, alors qu'il serait peut-être trop tard pour les utiliser.

Alex descendit à son tour dans la cabine et regarda Langelot d'un air critique. Le jeune camarade avait beaucoup insisté pour aller exploiter lui-même les renseignements qu'il avait recueillis, mais Alex n'approuvait pas cet esprit d'aventure qui lui paraissait indigne d'un professionnel. Disposer d'une adresse et d'une clef, plonger dans un repaire ennemi totalement inconnu, pour Alex c'était une mission délicate et dangereuse, et non une partie de plaisir.

« À te voir, marmonna-t-il, on croirait que tu vas en pique-nique. Tu as bien compris, n'est-ce pas, quelle est ta mission ? Tu prends contact, et, aussitôt que tu peux, tu décroches. Le mieux, c'est de te faire passer pour un correspondant de l'organisation plutôt que pour un membre : cela expliquera que tu ne connaisses pas leurs mots de passe.

— Oui, mon lieutenant.

— Question radio, nous resterons en écoute permanente ; toi, n'émets qu'en cas de besoin. Selon toute probabilité, M. T dispose d'une station d'écoute, et il ne s'agit pas de se faire pincer pour une indiscrétion.

— Oui, mon lieutenant.

— Pour le reste… eh bien, mon vieux, tu aviseras sur place.

— Oui, mon lieutenant.

— De toute façon, on ne fait jamais autre chose », remarqua Charles, qui était parfois mauvais esprit, et qui venait de rejoindre ses camarades.

Ils remontèrent tous sur le pont. Alex serra la main de Langelot :

« Rappelle-toi : ne commets pas d'imprudences. »

Charles éclata de rire :

« Mets la tête dans la gueule du lion, mais surtout sois prudent, mon petit.

— Je voulais dire : pas d'imprudences inutiles, précisa Alex d'un ton sinistre.

— J'agirai au mieux des intérêts du service, mon lieutenant.

— Si tu peux décrocher au bout d'une heure, parfait. Si tu ne peux pas, prends ton temps. Si nous n'avons aucune nouvelle de toi avant minuit, nous interviendrons en force. D'accord ?

— Entendu, mon lieutenant. »

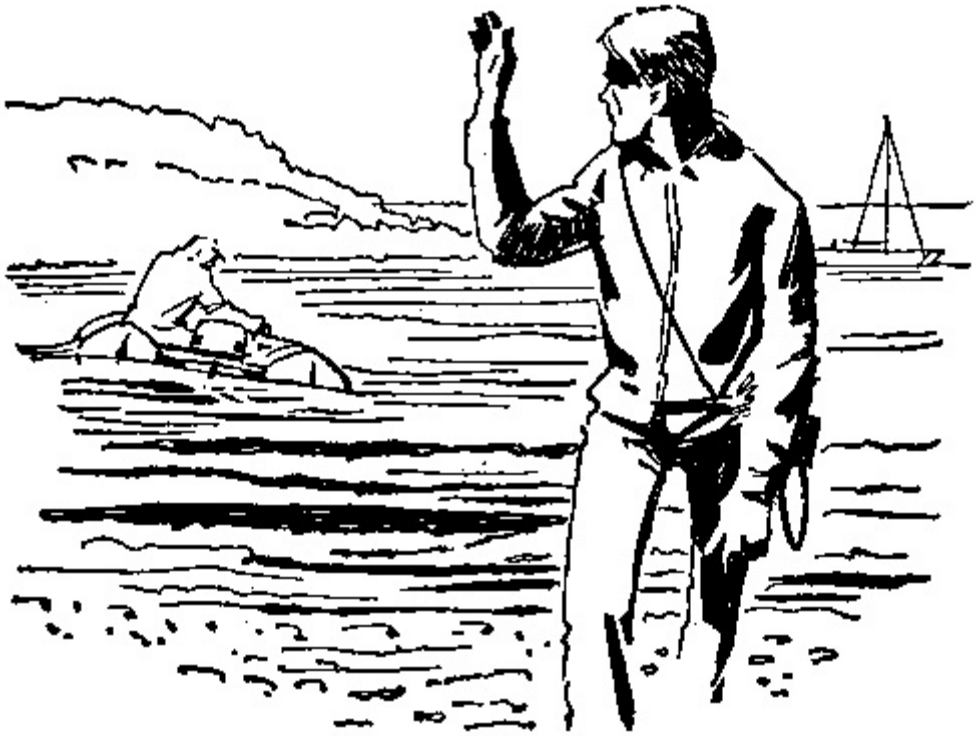
Langelot enjamba le bastingage et se laissa tomber dans le canot à moteur hors-bord qui servait de chaloupe au *Far niente*. Charles le suivit. Le moteur ronfla.

En moins de trois minutes, le canot eut franchi la distance qui séparait le yacht du rivage. Une petite plage de sable bordait la crique. Langelot sauta à terre d'un pied léger.

Charles lui sourit :

« Je ne te souhaite pas bonne chance : il paraît que ça porte malheur. Amuse-toi bien, et envoie-nous des cartes postales. »

D'une torsion du poignet, le lieutenant fit faire demi-tour à son canot et, dans une gerbe de gouttelettes, reprit à toute allure la direction du *Far niente*, dont la silhouette élégante et blanche se balançait à peine à la surface de l'eau.



Langelot agita le bras, mais Charles lui tournait le dos et ne vit rien ; d'ailleurs, les effusions sentimentales, ce n'était guère le fort du lieutenant.

Après un dernier regard pour la mer chatoyante – une mouette vint cueillir un poisson, un frisson de vent rida l'eau étale… –, Langelot se tourna résolument vers le sentier de chèvres qui grimpait de rocher en rocher et qu'il lui fallait escalader.

Jamais la vie qu'il avait choisie n'avait paru au jeune agent secret si riche de possibilités diverses et imprévues. Une clef… une adresse… un soleil étincelant… et un adversaire de l'étoffe de M. T ! Que faut-il de plus pour être heureux ?

Au premier tournant, une surprise attendait Langelot.

2

À PLAT VENTRE au travers du sentier, le nez dans une touffe de bruyère, gisait un homme blessé à la tête. Ses vêtements – un pantalon et une chemise de sport – étaient trempés. Il avait au poignet une montre-bracelet brisée.

Le premier mouvement de Langelot fut de s'agenouiller près de lui et de lui tâter le pouls.

Le pouls battait : l'homme était vivant. Langelot examina rapidement la blessure et jugea qu'elle ne présentait aucun caractère de gravité. Néanmoins, l'inconnu était bel et bien évanoui.

Non sans précautions, Langelot le retourna sur le dos. Le blessé avait quelque vingt-trois ans ; avec ses cheveux noirs et son teint foncé, il était probablement italien. Son beau visage exprimait la souffrance et l'épuisement. Par routine, Langelot le photographia au moyen du Polaroid.

Une perquisition rapide de ses poches n'apprit rien sur lui au jeune

Français : elles étaient vides. Rien n'indiquait si la blessure et la présence de l'Italien étaient ou non en rapport avec l'existence d'un nid d'espions dans la région.

Dans ces conditions, que fallait-il faire ? Langelot raisonna ainsi :

« Si cet homme n'est pas un espion, il mérite qu'on le secoure. S'il en est un, il peut sans doute nous donner des informations intéressantes. Donc, de toute façon, le mieux sera de le transporter à bord du yacht. »

Charles avait déjà regagné le *Far niente*, mais Langelot était sûr qu'Alex n'avait pas décollé son œil de la longue-vue. Il grimpa donc sur un rocher et se mit à lever et à baisser alternativement le bras en ramenant le poing vers l'épaule, geste conventionnel qu'utilisent les militaires pour appeler quelqu'un.

Vingt secondes ne s'étaient pas passées que le canot se détachait à nouveau de la coque du *Far niente*. Trois minutes plus tard, Charles se penchait à son tour sur le blessé toujours inconscient.

« Il a pris un coup de matraque, ou quoi ?

— Je pense, répondit Langelot, qu'il est tombé en avant et que son front a heurté un rocher.

— En tout cas, il a beaucoup saigné, ce qui est un bien, pour une blessure à la tête, et il ne saigne plus, ce qui est un bien aussi. Tu as eu raison de m'appeler. Je vais embarquer ce paroissien, et nous allons essayer de le ramener à lui.

— J'attends les résultats pour continuer la progression ?

— Non. Dans l'état où il est, il lui faudra peut-être plusieurs heures pour pouvoir parler. Or, ne l'oublie pas : si l'éveil n'est pas encore donné chez M. T, dès que l'homme au complet prince-de-galles sera arrivé à joindre ses amis, ton compte sera bon. Donc, pas un moment à perdre. »

Charles chargea le blessé sur son dos et redescendit le sentier en sifflotant. Langelot reprit son escalade.

D'instant en instant, la lumière devenait plus éclatante ; dans le maquis, les insectes se mettaient à grésiller. Par moments, Langelot en oubliait presque sa mission : il redevenait un jeune garçon comme les autres, en balade dans un paysage méditerranéen.

Lorsqu'il eut atteint la crête du cap, il fit un rapide tour d'horizon. À sa droite, s'étendait la mer d'un bleu profond. Derrière lui, entre deux

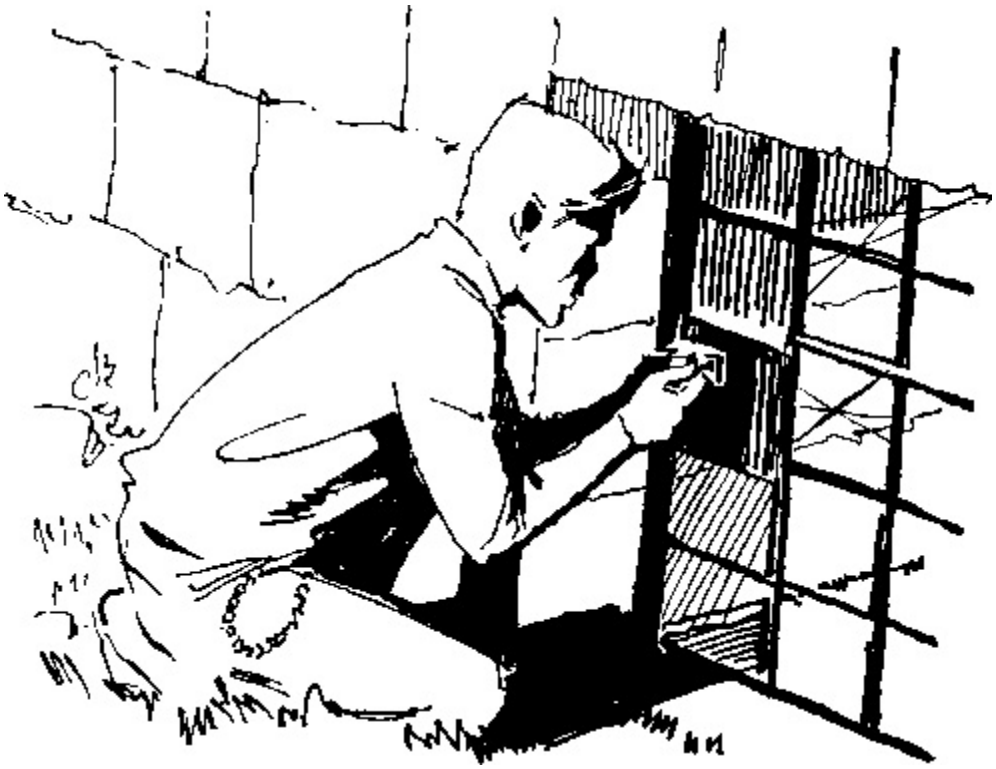
troncs de pins, il apercevait le *Far niente* à l'ancre, l'air le plus innocent du monde. À sa gauche, pinèdes et maquis se partageaient le rivage. À ses pieds, se déroulait une pente abrupte sur laquelle serpentait le sentier où il se trouvait et qui allait buter dans une vieille bâtisse carrée, blanche, aveugle et surmontée d'un pigeonnier : la Casa Rozzi.

« Snif snif, murmura Langelot. Repérons-nous. »

Il regarda le soleil pour s'orienter. La Casa était construite au bord même de la falaise : il était donc impossible de l'approcher de ce côté, le côté nord, qui donnait directement sur la mer. Le sentier, lui, dégringolait vers la face est, qui était percée d'une poterne étroite. La face sud – celle à laquelle il était fait allusion dans le message découvert par Langelot – ne semblait pas comporter d'ouverture. La face ouest constituait sans doute la façade principales car c'était là qu'aboutissait la route empierrée qui conduisait à Terranuova : probablement y avait-il un portail de ce côté-là.

« Si c'est là le P.C. de M. T, on ne peut pas dire qu'il soit soigneusement entretenu, pensa Langelot en remarquant les plaques de chaux écaillée sur les murs, et le mauvais état du toit de tuiles. Maintenant, par où vais-je entrer ? Le message était formel : façade sud, et je ne pense pas que le sud, en Sardaigne, se trouve à la droite du nord… »

Après un bref instant d'hésitation, Langelot décida d'appliquer à la lettre les consignes reçues. Il descendit le sentier sans essayer de se dissimuler. Parvenu au pied de la façade est, il ne fit pas la moindre tentative pour ouvrir la poterne, mais contourna l'angle et longea la façade sud en cherchant attentivement une serrure entre les blocs de pierre et les plaques de chaux.



Il n'avait pas fait cinq mètres qu'il découvrait un soupirail constitué par une forte grille complètement rouillée et s'ouvrant à la partie inférieure de la muraille, à fleur de terre. Langelot se pencha et vit que le soupirail était verrouillé au moyen d'une énorme et antique serrure. Par acquit de conscience, il prit sa clef de sûreté et l'introduisit dans le gros trou de la serrure ; il rencontra immédiatement une résistance indiquant qu'un second système, plus délicat, se trouvait caché à l'intérieur du premier. Après avoir tâtonné quelques instants, il trouva le trou correspondant à sa clef, qu'il tourna aussitôt. Il n'eut plus qu'à soulever la grille et à se laisser glisser dans l'ouverture. La grille retomba lourdement en place, et la serrure se verrouilla de nouveau automatiquement.

Langelot avait atterri dans une sorte de cave maçonnée, étroite et longue comme un couloir, avec des toiles d'araignée dans tous les coins et la grille du soupirail pour unique ouverture donnant sur l'extérieur.

Le jeune agent secret s'avança, après avoir laissé ses yeux s'accommoder à l'obscurité. À cinq mètres du soupirail, le couloir butait dans un mur, mais, sur la gauche, prenait naissance un escalier qui montait vers le niveau du rez-de-chaussée, et qui était éclairé par un second soupirail grillagé.

« Celui-ci doit donner sur une cour intérieure, je suppose », pensa Langelot en s'accrochant aux barreaux et en se hissant de façon à pouvoir poser son menton sur l'appui de cette fenêtre primitive.

Il ne se trompait pas. Par l'étroite ouverture, il put découvrir une cour sablée, entourée de murs percés de portes et de fenêtres, trous noirs dans les grandes surfaces blanches.

Cependant, Langelot n'avait pas plus tôt approché son visage du soupirail, qu'un vacarme d'aboiements se fit entendre. Plusieurs dogues tachetés se précipitèrent sur lui en grognant et en montrant les dents. Ils semblaient fous de rage. N'était la protection des barreaux d'acier, ils auraient dévoré le Français lambeau par lambeau.

Langelot ne cilla pas. Bien que les crocs acérés des molosses fussent à quelques centimètres de ses joues, il sourit agréablement :

« C'est bon, c'est bon, murmura-t-il, vous êtes de jolis toutous. »

Puis, lâchant les barreaux, il se laissa glisser sur une marche de l'escalier et reprit son ascension.

L'escalier aboutissait directement dans une pièce de vastes proportions, meublée comme une chambre à coucher et blanchie récemment. On voyait un lit, une commode, deux chaises, une table, le tout ancien, sombre et de qualité. Il n'y avait pas à proprement parler de fenêtre ; mais quelques ouvertures, placées à la partie supérieure du mur, au ras du plafond, dispensaient un peu de lumière. Un silence absolu régnait.

Langelot prit son temps pour s'orienter. Il y avait une porte à gauche, une autre à droite. Celle de gauche donnait sur une salle de bain.

« Toujours utile », remarqua l'agent secret.

Celle de droite ouvrait sur une salle polygonale irrégulière, meublée de quelques bahuts scellés dans les murs. Pas de fenêtres non plus, mais une ampoule électrique au plafond, et trois portes, en comptant celle par laquelle Langelot venait d'entrer. De plus, un escalier de pierre longeait un des murs et montait vers un étage supérieur, – un grenier sans doute, car la vieille maison ne comprenait apparemment qu'un rez-de-chaussée.

Sans se préoccuper le moins du monde de ce que son attitude pouvait avoir de suspect pour un observateur éventuel, Langelot inspecta les bahuts : ils étaient vides.

« L’art pour l’art, quoi », commenta le Français.
Ensuite, il essaya les portes. Il n’était pas au bout de ses surprises.

3

LORSQU'IL ouvrit celle de droite, il entendit le premier bruit humain qu'il eût perçu depuis son arrivée : c'était un concert de trois ronflements d'une force peu commune : tantôt, ils claironnaient comme la clique d'un régiment de cavalerie, tantôt, ils se perdaient en modulations raffinées dignes d'un Paganini.

La pièce où Langelot venait d'entrer et où régnait une puissante odeur de sueur et d'oignon constituait, semblait-il, un corps de garde. Il y avait là une cuisine rudimentaire et deux lits à étages ; trois des couchettes étaient occupées par des individus à moitié nus, au physique aussi imposant que patibulaire.

La mission de Langelot consistait à réunir le plus de renseignements possibles sur la Casa Rozzi ; il photographia donc les trois personnages en utilisant son appareil Polaroid et un éclairage infrarouge qui ne les réveilla pas comme eût fait un flash, mais lui

permit d'impressionner sa pellicule.

Au pied des lits, il remarqua des mitraillettes du modèle français PM MAT 49. Il n'y toucha pas, sachant bien que tout sabotage lui était pour l'instant interdit par le cadre étroit de sa mission.

Il passa à nouveau dans la salle polygonale et essaya la deuxième porte.

Il se trouva alors dans un studio de télévision, avec caméra, écran, téléphone, micros et émetteur radio. Les murs étaient insonorisés. Le plancher, recouvert d'une épaisse moquette.

« Est-ce que ce serait ici, par hasard, le P.C. de M. T ? se demanda Langelot. Non, ça m'étonnerait. Je suis sûr que le chef de cette organisation ne se fait pas garder par trois lascars qui ronflent tant qu'ils peuvent… »

Au Minox et à l'infrarouge, Langelot entreprit de photographier les installations. Il était en train de prendre un cliché de la caméra lorsqu'il sentit que, derrière lui, quelqu'un était entré dans le studio.

« Le grand moment est arrivé, pensa-t-il. Snif snif ! À nous le grand jeu. »

Il se retourna sans se presser.

Dans l'embrasure de la porte, se tenait une grande jeune fille, très brune, avec un beau visage taillé à coups de serpe. D'autres auraient peut-être trouvé ses traits inexpressifs ; Langelot, lui, y lut immédiatement un désespoir infini.

Il sourit.

« Bonjour », fit-il.

Puis, braquant son appareil sur l'inconnue : « Attention : le petit oiseau va sortir !… Merci. »

La photo prise, il s'inclina galamment :

« Mademoiselle Lucrezia Rozzi, je présume ? Dites donc, j'espère que vous parlez français. Parce que, autrement, je ne sais pas comment nous allons faire pour nous entendre. »

La jeune fille le dévisageait avec un froid mépris.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-elle enfin.

Son français un peu rauque ne manquait pas de charme.

« Jean-Pierre Brisquet, photographe particulier de M. T », dit Langelot.

En entendant nommer M. T, Lucrezia battit des paupières malgré

elle.

« Je suis Mlle Rozzi, prononça-t-elle. Vous êtes ici chez moi, au point de contact I. »

« Je ne suis donc pas au P.C. de M. T », pensa Langelot. Tout haut, il demanda :

« Je me perds encore un peu dans votre terminologie. Le point de contact I et l'antenne Italie, c'est la même chose ? »

Mlle Rozzi répondit :

« Monsieur, je n'aime pas qu'on se moque de moi. Mettez-vous bien ça dans la tête. Que désirez-vous faire ?

— J'aimerais bien déjeuner d'abord.

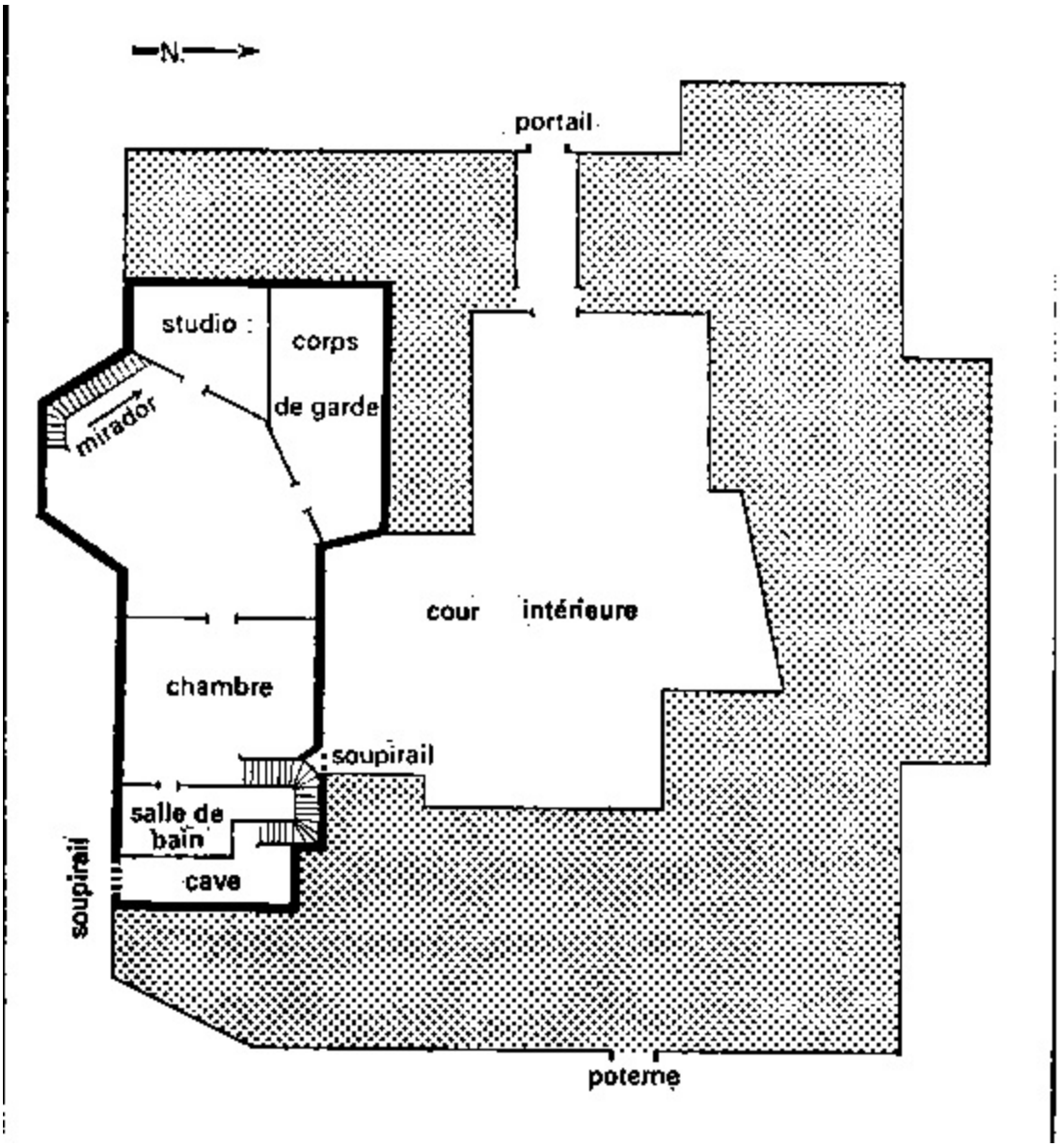
— Vous déjeunerez.

— Et ensuite visiter la maison, avec votre permission.

— Vous pouvez visiter la zone de contact.

— C'est-à-dire ?

— La cave d'accès, la chambre, le polygone central, le corps de garde, le studio où nous sommes, et le mirador.



— Pourquoi pas le reste de la baraque ?

— Pour deux raisons. Premièrement, parce que cela vous est interdit par le règlement du point de contact. Deuxièmement parce que mes chiens vous mangeraient tout cru si vous vous avisiez de passer par la cour intérieure.

— N'y a-t-il pas d'autre passage ?

— Aucun.

— Alors vous êtes venue par le soupirail qui donne dans cette cour ?

— Évidemment.

— Ce n'est pas très confortable.

— On s'y fait. Dois-je comprendre que vous êtes en mission

photographique ?

— J'en ai l'air.

— Et votre pseudonyme est Jean-Pierre Brisquet ?

— En effet, c'est mon pseudonyme.

— Veuillez me remettre la clef que vous avez utilisée pour entrer ici. »

Langelot aurait bien aimé garder la clef, mais il jugea plus prudent de la donner.

Lucrezia la prit, en nota le numéro sur un carnet, la glissa dans sa poche et alla décrocher le combiné du téléphone.

« Avec qui devez-vous entrer en contact ? demanda-t-elle. Avec l'antenne Italie ou avec M. T ? »

Langelot sentit son cœur se dérober dans sa poitrine. Un contact avec M. T ! C'était un risque énorme à courir, mais c'était aussi une chance de détruire toute l'organisation en s'attaquant à sa tête.

Le Français prit un ton négligent :

« Il vaut toujours mieux s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints, remarqua-t-il. Inscrivez-moi sur le carnet de rendez-vous de M. T. »

Lucrezia parla en italien dans le micro. Langelot ne comprit pas ce qu'elle disait, mais d'après les noms propres il crut pouvoir reconstituer les phrases suivantes :

« J'ai ici un certain Jean-Pierre Brisquet, en mission photographique. Il est arrivé muni de la clef 5. Il demande un contact avec M. T… »

Il y eut un silence. Langelot allait-il être démasqué ? Il regardait le téléphone, comme s'il s'attendait à ce que l'appareil explosât…

Finalement, Mlle Rozzi raccrocha le combiné.

« C'est arrangé, dit-elle de sa voix rauque. Vous passerez à la vacation de 19 heures.

— Comment à la vacation ? » s'étonna Langelot.

Lucrezia désigna la caméra de télévision.

« Je ne verrai donc pas M. T en personne ? » s'écria l'agent secret déçu, et peut-être un peu soulagé aussi.

Elle haussa les épaules.

« Je vous ai déjà prié de ne pas vous moquer de moi. »

Langelot se mit à rire :

« Vous êtes bien susceptible, signorina. »

Elle le foudroya du regard :

« Et vous, jeta-t-elle, vous êtes bien jeune pour un aussi vilain métier.

— Un vilain métier, photographe ?

— Ne faites pas l'hypocrite. »

Elle tourna les talons.

« Je vous servirai votre petit déjeuner dans votre chambre. »

Langelot courut après elle.

« Mademoiselle Rozzi, je suis désolé que vous ayez à le servir vous-même. On m'avait dit que vous disposiez d'un personnel nombreux… »

Elle l'interrompit :

« Vous savez aussi bien que moi que le personnel est destiné à la défense du point de contact et à des missions spéciales. Ne vous inquiétez pas : j'ai fait pis que de servir un petit déjeuner à un photographe.

— Que ne fait-on pas dans un réseau comme le nôtre ! dit Langelot.

— Précisément », répondit Lucrezia d'un ton sec.

Elle traversa le polygone à pas accélérés.

« Je vous reconduis ! » cria Langelot.

Elle haussa les épaules une fois de plus :

« Bouffon ! lança-t-elle.

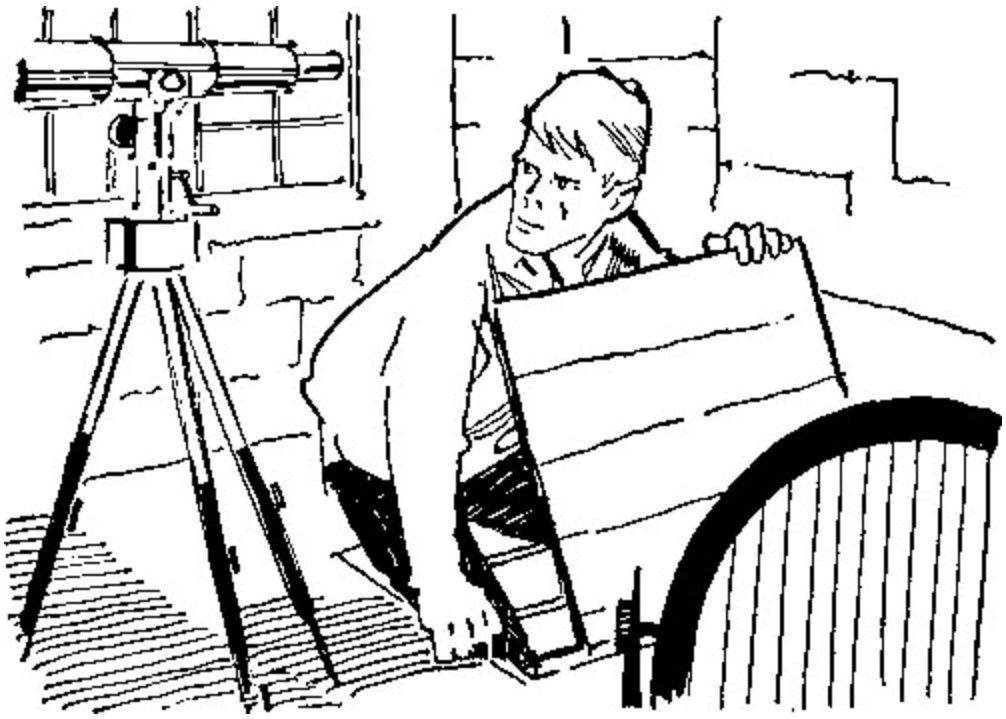
— On n'est pas plus aimable », répliqua Langelot.

Ils traversèrent l'un derrière l'autre la chambre à coucher et s'engagèrent dans l'escalier qui menait à la cave. Lucrezia, non sans agilité, se hissa jusqu'au soupirail en s'aidant de plusieurs prises installées dans le mur. Elle ouvrit la grille au moyen d'une clef et se glissa sans encombre dans la cour. Mais lorsque Langelot posa le pied sur la première prise, un vacarme d'aboiements féroces retentit aussitôt, et les dogues, parfaitement calmes un instant plus tôt, fourrèrent leurs gueules menaçantes entre les barreaux.

« Convaincu, maintenant ? demanda Lucrezia.

— Convaincu », répondit Langelot.

En particulier, il était convaincu d'une chose : entre le soupirail qui donnait sur l'extérieur et celui qui donnait sur la cour, il était prisonnier.



4

IL ATTENDIT au pied du second soupirail que Lucrezia lui apportât son petit déjeuner ; il l'aida à passer la cafetière, la cruche de lait, le pain, le beurre et le sucre par l'étroite ouverture.

« Vous êtes bien courtois ! remarqua Mlle Rozzi d'un ton sarcastique.

— On est Français ou on ne l'est pas ! cria Langelot, du plus fort qu'il put, pour couvrir les grognements des chiens. Dites donc, ajouta-t-il, vous ne les nourrissez jamais, ces malheureuses bestioles, pour qu'elles soient si avides de chair fraîche ?

— Si, répondit Lucrezia d'un ton sinistre. Quelquefois nous les nourrissons. »

Ce fut dit d'un tel air que Langelot préféra ne pas demander de détails sur les menus offerts à messieurs les dogues. Il emporta son petit déjeuner dans sa chambre, et mangea de bon appétit.

Il avait toute la journée devant lui, puisque son entretien avec M. T ne devait avoir lieu qu'à 19 heures.

La première chose à faire était, bien entendu, d'achever l'exploration de la zone de contact. Aussi, sa dernière tartine avalée, Langelot passa-t-il dans la salle polygonale et escalada-t-il l'escalier conduisant au mirador, que, de l'extérieur, il avait pris pour un pigeonnier.

L'escalier aboutissait à une trappe, que l'agent français souleva sans difficulté. Il se trouva alors dans un poste d'observation de quatre mètres carrés environ, parfaitement aménagé. Il y avait là un projecteur, une longue-vue, une mitrailleuse française AA 52 ; il y avait même un factionnaire à la tête hirsute, vêtu comme un paysan sarde et sentant fortement l'ail. Il avait des yeux farouches, quelques verrues en plus et quelques dents en moins.

« Bonjour, beauté », dit Langelot aimablement en prenant une photo.

Le factionnaire répondit :

« Hiiiiii…

— On ne parle pas français, à ce que je vois ?

— Hiiiii…

— Eh bien moi, l'italien, ce n'est pas mon fort.

— Hiiiii…

— Oui, je suis de votre avis, il fait beau.

— Hiiiii… »

Ouvrant la bouche, l'homme en indiquait l'intérieur du bout du doigt. Langelot y regarda de plus près et vit que le malheureux n'avait pas de langue.

« Il lui sera arrivé quelque accident », pensa le Français.

Sans plus s'occuper des sons inarticulés qui sortaient de la gorge de la sentinelle, Langelot se mit en devoir de faire un tour d'horizon.

Le mirador où il se trouvait était bien ce qu'il avait pris pour un pigeonnier. Il reconnut sans peine le sentier tortueux par lequel il était arrivé et la route qui menait à Terranuova. Sur la mer, qui s'étendait à perte de vue, il repéra plusieurs bateaux ; le *Far niente*, lui, était dissimulé par l'arête boisée du cap. Le soleil était déjà haut dans le ciel et commençait à griller le maquis.

Les pins répandaient leur parfum revigorant.

Langelot s'accouda au parapet. D'épais barreaux, scellés dans la maçonnerie, soutenaient le toit du mirador, si bien qu'il était

impossible d'entrer dans la Casa Rozzi ou d'en sortir par le haut.

De toute évidence, sinon la maison tout entière, du moins la zone de contact constituait une véritable forteresse, et les quatre hommes qui la gardaient devaient largement suffire à la tâche. Langelot avait beau chercher des points faibles dans le dispositif de défense, il n'en trouvait pas.

D'ailleurs, le plan de la Casa était si complexe que, grâce aux moyens d'accès disposés à fleur de sol, l'existence même d'une zone interdite passerait inaperçue aux yeux d'un visiteur non prévenu, entrant par le portail ou la poterne est.

« À quelle distance peut-on arriver sans se faire remarquer par la sentinelle ? » se demanda Langelot.

En certains endroits, le maquis était encore fort touffu à quarante mètres de la Casa. Il devait donc être possible d'abattre la sentinelle au moment même où on déclencherait un assaut éventuel.

« Quel serait l'emplacement le plus propice pour une mission de ce genre ? » s'interrogeait Langelot, lorsque, soudain, son regard s'arrêta sur une silhouette étrange qui se déplaçait entre les fourrés.

Sans savoir qui était le nouveau venu, Langelot pensa immédiatement à accaparer l'attention du factionnaire.

« Tenez, dit le Français. Moi, je vous ai photographié. Maintenant, c'est à votre tour. »

Il fourra son Polaroid dans les mains du Sarde, tout en se plaçant de façon à pouvoir observer l'inconnu qui s'approchait et auquel, naturellement, la sentinelle dut tourner le dos.

« Mais non, ce n'est pas comme ça… Vous armez ici… Vous tournez ce bouton !… » tempêtait Langelot en donnant des explications aussi confuses qu'il pouvait.

Tout en parlant, il suivait de l'œil l'étrange personnage qui, courbé en deux, bondissait de pin en pin, de buisson en buisson, et s'arrêtait de temps en temps pour regarder s'il n'était pas poursuivi.

Ce personnage était long et maigre. Il portait un chapeau de feutre, des lunettes de soleil et un survêtement de sport. À l'étiquette « SECRET AGENT » près, et n'était sa taille, on aurait pu le prendre pour Langelot, tel qu'il avait paru au bal costumé chez Willoughby Slick.

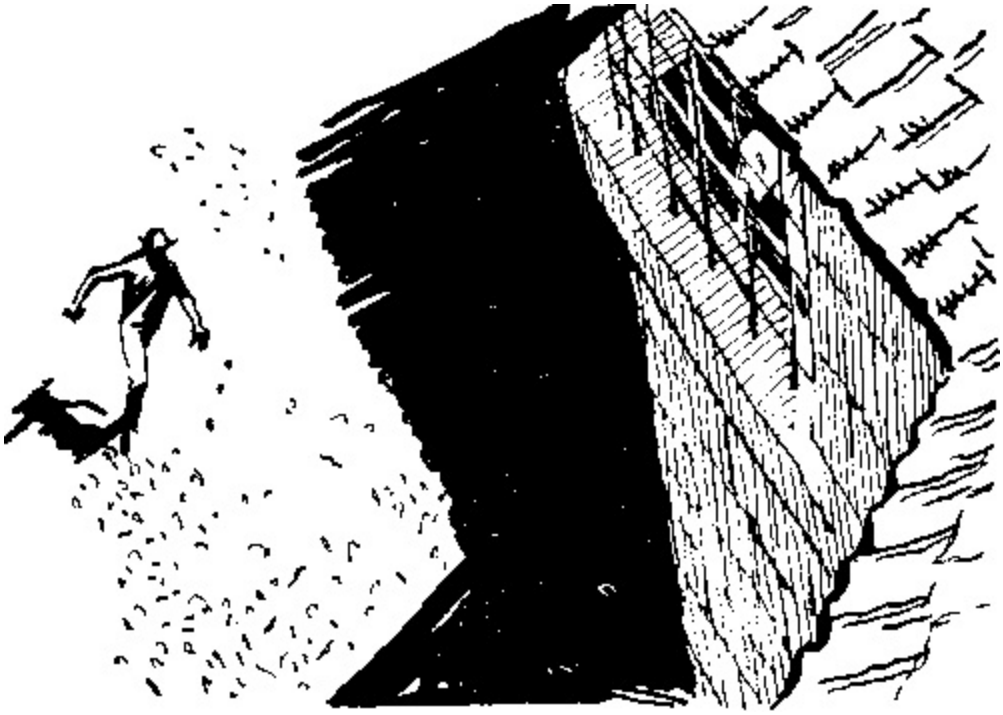
Le factionnaire n'arrivait pas du tout à comprendre pourquoi il devait photographier le photographe ; d'ailleurs il n'avait

probablement jamais tenu une caméra dans ses mains.

« Est-ce que vous me voyez dans la petite fenêtre ? questionnait le Français.

— Hiiiii », répondait le Sarde.

Soudain Langelot reconnut le nouvel arrivant aux taches de rousseur qui lui parsemaient le visage : c'était Tony Tristram en personne.



5

« QU'EST-CE que cet imbécile chevelu peut bien être venu faire ici ? se demanda Langelot tout en continuant à occuper l'attention du factionnaire. Les services anglais n'ont pu tout de même l'engager comme agent secret… Ah ! mais j'y suis ! Ils l'ont envoyé ici pour brouiller mon jeu. Ils savent bien que Tony ne découvrira rien à leur profit, mais il commettra mille maladresses qui mettront la puce à l'oreille des espions, aux yeux de qui tous les nouveaux venus – moi y compris – paraîtront suspects. Bravo, messieurs les Anglais ! C'est puissamment raisonné. Ah ! perfide Albion, tiens ! Comment vais-je faire pour me débarrasser de Tony ? »

Le moyen le plus simple consistait à laisser la sentinelle s'apercevoir de la présence de l'Anglais : selon toute probabilité, une rafale d'AA 52 mettrait fin aux pérégrinations intempestives de Tony, qui bondissait toujours de buisson en buisson. Mais Langelot répugnait à employer ce genre de procédé, dont l'efficacité n'était du reste pas certaine. Il fallait trouver autre chose.

Le Sarde venait de réussir à prendre une photo de son visiteur.

« Encore, encore une. L'autre profil maintenant ! » commandait Langelot…

Cependant Tony était parvenu à la lisière du maquis. Longuement, il observa la maison et le mirador qu'il devait prendre, lui aussi, pour un pigeonnier.

« Va-t'en, idiot ! Va-t'en, imbécile ! » pensait Langelot.

Au lieu d'obéir à ces injonctions muettes, Tony, les coudes au corps, se précipita soudain dans l'espace découvert qui entourait la Casa, le traversa en quelques enjambées, et disparut dans l'angle mort protégé des vues du mirador par le mur même de la maison. À condition de rester collé contre la muraille, l'Anglais serait maintenant invisible et invulnérable.

Langelot était furieux. Ses efforts n'avaient réussi qu'à permettre à l'émissaire de Londres de se rapprocher un peu du but.

« Et maintenant, quand il va vouloir repartir, la sentinelle aura beau jeu de lui tirer dessus. Je ne peux tout de même pas passer ma journée à me faire prendre en photo pour assurer la sécurité de monsieur… »

Cependant, une idée vint à Langelot. Si Tony rasait le mur et parvenait jusqu'au soupirail, peut-être serait-il possible de lui dire deux mots bien sentis et de le forcer à se tenir tranquille…

« Merci, mon brave, merci. Vous avez une grande carrière de photographe devant vous », dit Langelot au Sarde en reprenant son appareil.

Il descendit quatre à quatre l'escalier qui menait à la salle polygonale, passa dans sa chambre, et dégringola l'escalier conduisant à la cave d'accès. Lorsqu'il passa devant l'ouverture donnant sur la cour, les dogues éclatèrent de nouveau en aboiements menaçants.

« Décidément les chien-chiens de Lucrezia m'ont pris en grippe ! » commenta Langelot.

Au bout de la cave, il aperçut un rectangle de lumière : c'était le soupirail par lequel il était entré dans la Casa deux heures plus tôt.

Il y courut, s'accrocha aux barreaux, et passa la tête à l'extérieur : aussitôt il aperçut Tony qui, dûment chapeauté et muni de lunettes noires, rampait vers lui le long du mur.

« Gros malin, pas la peine de ramper. Dépêche-toi un peu plutôt.

J'ai à te parler ! » chuchota Langelot d'un ton qui n'était guère aimable.

L'Anglais s'arrêta, enleva posément ses lunettes noires, jeta au Français un regard d'absolu mépris, remit ses lunettes et reprit sa progression.

« J'ai très bien compris ce que tu venais faire ici, poursuivit Langelot. C'est le colonel Hugh qui t'envoie, pour me faire rater ma mission. Pas de doute là-dessus : tu ne savais pas l'adresse de la Casa, toi ; et le colonel la savait. Mais comprends donc, tête de lard, qu'on se sert de toi, qu'on t'exploite ! Tu ne gagneras rien à cette expédition, sauf peut-être d'y laisser ta peau. Et quand je dis peut-être… Bon, pour l'instant, tu es dans l'angle mort. Mais quand tu voudras repartir, ils te verront. Ils te tueront. Ils ont une mitrailleuse, là-haut. Ils peuvent faire un de tes cartons ! Ça te plairait, de servir de cible à une mitrailleuse ? »

Tony était parvenu à hauteur du soupirail. Il ôta posément ses lunettes, puis son chapeau avec lequel il s'éventa. Langelot constata avec stupéfaction que l'Anglais s'était fait raser son abondante chevelure : il avait maintenant la boule à zéro, comme un bagnard. Ayant repris son souffle, il saisit les barreaux du soupirail avec ses mains blanches couvertes de taches de rousseur et essaya d'ébranler la grille.

Langelot reprit :

« Ce que tu as de mieux à faire, c'est de te coucher contre le mur. Tu passeras toute la journée sans bouger : ce sera ta punition pour être venu te mêler de ce qui ne te regardait pas. Ensuite, lorsque la nuit sera complètement faite, tu fileras en quatrième vitesse. Compris ? Ah ! n'oublie pas de rappeler à ton paternel qu'il me doit un quintal de caramels. »

Sans prêter la moindre attention à tout ce que Langelot venait de débiter, Tony essayait toujours d'ébranler les barreaux. Entre ses dents, il sifflotait même un petit air :

« Ss ss ss ss ss ss. Ss ss ss ss ss… »

Langelot, écœuré, reconnut *God save the Queen*.

« Écoute, Tony, dit-il, tu as déjà failli me faire manquer ma mission à Londres, car c'est toi qui t'es fait remarquer le premier par les espions, avec ton ridicule costume d'amiral. Cette fois-ci, je t'en prie,

sois raisonnable. Nous sommes en guerre contre une organisation très dangereuse, qui menace certainement ton pays autant que le mien. J'ai une chance de réussir sur cent, pas une de plus. Ne me fais pas perdre cette chance unique. Va-t'en. »

Impassible, le jeune Anglais roux, sans un cheveu sur l'occiput, tira un canif de sa poche et en introduisit la lame entre la grille et son cadre. Aussitôt la lame cassa.

« Tony, reprit Langelot, tu n'es ni outillé ni entraîné pour… »

Le fils de l'amiral Tristram avait changé de lame. La seconde se brisa comme la première.

« Tête de bûche ! grogna Langelot. Tête de pioche !

— Ce que ces Fwançais sont vulgaiwes ! laissa tomber Tony sans même prendre la peine de baisser la voix. Je ne twouve pas votwe compagnie agwéable. Je vais chewcher une autwe entwée. »

Il n'avait toujours pas fait à Langelot l'honneur d'un seul regard. Il remit ses lunettes, son chapeau, et reprit sa reptation autour de la Casa.

« Ne fais pas ça, imbécile ! » siffla Langelot.

Mais l'Anglais s'éloignait déjà.

Alors Langelot ramassa une poignée de terre et la lui lança dans le dos, d'un mouvement rageur. Tony ne daigna pas s'apercevoir de cette manifestation de mauvaise humeur.

Langelot le suivit des yeux.

« Il n'y avait que ça qui me manquait », murmura-t-il.

Il regagna la chambre, sans hâte. Les chiens le saluèrent au passage, comme d'habitude.

Il s'étendit sur le lit. Il ne lui restait plus qu'à attendre que l'ennemi s'aperçût de la présence de Tony, que cette présence fût signalée par téléphone à l'antenne Italie dont le point de contact dépendait visiblement, et que le chef de l'antenne commandât à ses sbires de se saisir de la personne de Jean-Pierre Brisquet.

Alors Jean-Pierre Brisquet se défendrait aussi longtemps qu'il pourrait. Mais sans illusions sur l'issue du combat.

L'idée d'appeler Alex et Charles à la rescousse vint bien à Langelot. Après tout, il avait réuni déjà un certain nombre d'informations et personne ne lui en voudrait d'avoir décroché maintenant. Mais il était contraire à sa nature de renoncer à une aventure, alors que tout espoir

n'était pas encore perdu de la mener à bien. Après tout, Tony pouvait se décourager, et se résoudre à suivre les conseils de Langelot. Dans ce cas, il y avait encore une chance pour que le contact avec M. T ait lieu…

Le contact avec M. T ! Une nouvelle idée germa dans l'esprit de Langelot. Selon toute probabilité, lorsque M. T le verrait à la télévision, son imposture serait découverte. Mais s'il sabotait le circuit d'émission, de façon à voir M. T sans être vu de lui ?…

Après avoir réfléchi quelques instants, Langelot se leva et se rendit dans le studio. Ses capacités naturelles de bricoleur avaient été développées par l'instruction technique reçue à l'école du SNIF[4]. Il n'eut pas de peine à démonter la caméra suffisamment pour y débrancher un fil ; il jugea plus prudent de ne pas saboter le circuit phonique, de façon à ne pas éveiller inutilement les soupçons de son interlocuteur.

Ensuite, il alla se recoucher. À midi, Lucrezia lui apporta son déjeuner, qu'elle posa sur la table sans mot dire.

« Ne me ferez-vous pas l'honneur de déjeuner avec moi ? » demanda Langelot qui s'était levé à l'entrée de la jeune fille.

Lucrezia le toisa avec mépris :

« Je n'ai pas reçu d'ordres à cet effet ! » répliqua-t-elle.

Et sortit, la tête haute.

« Quel charmant caractère ! » pensa Langelot.

Il déjeuna sans trop d'appétit, l'oreille tendue. Mais il ne perçut aucun bruit suspect. Toutes les deux heures, un factionnaire sortait du corps de garde et grimpait au mirador ; un autre descendait et allait manger ou se reposer.

« Ces hommes ne parlent jamais. Seraient-ils tous muets ? » se demanda le Français.

L'après-midi se passa dans une inaction totale.

6

LANGELOT se trompait sur les motifs qui avaient amené Tony en Sardaigne.

Au musée de Mme Tussaud, lorsque Langelot, apparemment vaincu, s'était éloigné en compagnie de l'inspecteur Jones, pour entrer en contact avec les autorités supérieures de la Défense, Tony avait ricané de contentement :

« Enfoncé, le petit Français ! » s'était-il écrié.

Diverses réactions avaient accueilli ses paroles. Willougliby Slick et Mary Poppins trouvaient injuste la décision prise par l'inspecteur ; au contraire, le faux policier était prêt à soutenir les vrais. Mais Diana Westonborough, elle, ne mâcha pas ses mots :

« Mon petit Tony, répliqua-t-elle, je comprends fort bien qu'un incapable comme toi soit jaloux de ce garçon, mais ce n'est pas la peine de souligner le fait. Cela se voit assez sans que tu en parles.

— Moi, jaloux ? Tu me fais rire. Un plaisantin de cette espèce, qui ne sait même pas se débrouiller pour garder une enveloppe que nous

l'avons tous aidé à chercher !

— Si tu appelles ça aider…

— Diana, tu me déçois beaucoup. Je croyais que tu avais du goût, que tu savais apprécier les gens à leur juste valeur…

— Eh bien, mon cher, tu ne te trompais pas. Je fais peut-être erreur sur Langelot, mais toi, je te connais bien. Et alors toi, comme valeur, tu es zéro, mon pauvre ami. Je pouvais te supporter tant que je n'avais pas rencontré de vrai garçon, intelligent et viril. Mais maintenant que j'ai vu la différence, tu peux sortir avec qui tu voudras : pas avec moi.

— Mademoiselle ne sort plus qu'avec les agents secrets ?

— Mademoiselle ne sort plus qu'avec des garçons qui n'ont pas besoin de compter sur la longueur de leur chevelure pour retenir l'attention des filles.

— Ah ! ah ! On croirait entendre le paternel !

— Si tu veux mon avis, ton paternel vaut cent fois mieux que toi. Lui, au moins, c'est un homme. S'il fallait que j'épouse l'un de vous deux, laisse-moi te dire que je n'hésiterais pas : c'est lui que je prendrais. »

Les jeunes gens se séparèrent sur ces bonnes paroles. Le lendemain, Diana téléphona à l'hôtel de Langelot et apprit que le Français avait rendez-vous avec l'amiral Tristram : aussi y courut-elle, sans s'inquiéter le moins du monde d'une rencontre possible avec son ami de la veille.

Tony, lui, passa une exécrable nuit à marcher de long en large dans

sa chambre. Au matin, il avait pris une décision : il allait devenir homme d'action.

Sachant que son père aurait une conférence ce matin-là, il se cacha dans le placard et apprit ainsi l'adresse de la Casa Rozzi. La conférence terminée, il prit le temps de prononcer un serment solennel ; puis il courut chez le premier coiffeur venu et se fit raser la tête, après quoi il se munit du costume qu'il croyait nécessaire à son nouveau métier. Quelques coups de téléphone lui permirent d'emprunter une somme relativement considérable à plusieurs de ses amis et à retenir une place dans l'avion de Rome. De Rome, il repartit immédiatement pour Cagliari où il fréta un avion pour Terranuova ; il y arriva le lendemain matin. Des pécheurs lui indiquèrent la Casa Rozzi et, sans la moindre hésitation, il partit à pied pour la maison isolée, où il espérait arriver avant les agents secrets qui auraient sans doute rencontré des difficultés diplomatiques pouvant les retarder…

Lorsqu'il aperçut la tête blonde de Langelot par le soupirail vers lequel il rampait, il fut bien déçu. Moins cependant qu'un autre n'eût pu l'être à sa place, car son ambition n'était pas de réussir à démasquer les espions, mais de prouver qu'il était un homme, lui aussi, capable de courir des dangers, d'endurer des privations, de regarder l'ennemi en face.

Tout en rampant, il pensait :

« Que je rentre avec le secret de M. T ou avec une bonne blessure, Diana ne m'en estimera pas moins. »

7

UN AUTRE personnage avait, lui aussi, passé les dernières vingt-quatre heures à voyager. C'était Bornéo, l'homme au complet prince-de-galles, à la bouche mignonne et aux yeux méchants.

Profitant de la confusion causée par la tentative d'évasion de Jay et de son camarade, Bornéo avait traversé la grande salle du musée Tussaud au pas de course et s'était précipité dans le passage menant à la *Chamber of Horrors,* en français « Salle sinistre », du moins d'après le catalogue.

Au fait, le sinistre y éclatait à chaque pas. Bornéo s'était à peine engagé dans le macabre passage qu'il butait contre l'effigie de Jean Calas, le visage caché par un masque et le corps enchaîné à une chaise de fer. Bornéo, constatant qu'il n'était pas poursuivi, alluma sa torche électrique pour chercher une cachette.

De l'ombre, émergèrent des masques réalisés par Anne-Marie Tussaud elle-même : Robespierre, verdâtre, la mâchoire brisée ;

Fouquier-Tinville, sombre et fanatique ; Carrier, majestueux et menaçant.

Plus loin apparurent les silhouettes de Burke et de Hare, les deux assassins qui tuaient des gens pour vendre leurs corps à la faculté de Médecine d'Edimbourg. Plus loin encore, Marat dans sa baignoire, Jack l'Eventreur, et d'autres personnages tristement célèbres…

Bornéo regarda autour de lui. Il ne se sentait nullement dépaysé parmi des hommes qui, pour la plupart, avaient fait le même métier que lui. Lui aussi, il avait un certain nombre de meurtres sur la conscience, commis de sang-froid, pour le profit qu'il en pouvait tirer.

Son plan était prêt, mais aurait-il le temps de le réaliser ?

Il chercha d'abord une cachette où il pourrait dissimuler un colis de la taille d'un homme. Il n'en trouva pas. En revanche, il ouvrit une petite porte et s'aperçut qu'elle donnait sur la réserve qu'il venait lui-même de visiter.

Il revint sur ses pas, et chercha l'effigie de Ronnie les Mains Douces, qui avait été pendu quelques années plus tôt pour avoir étranglé une douzaine de personnes.

Ronnie était bien là, en toilette de condamné à mort, tendant vers les visiteurs ses deux mains « manucurées ».

Bornéo l'empoigna à bras le corps, le renversa et le déshabilla rapidement. Ensuite il se déshabilla lui-même. À ce moment, des cris lui parvinrent : apparemment sa disparition venait d'être découverte. Il demeura aussi calme et efficace, faisant le maximum de travail avec le minimum de gestes.

Une fois dévêtu, il passa le pantalon et la chemise de Ronnie, que le criminel avait spécialement légués au musée Tussaud. Puis, dans cet accoutrement, il marcha jusqu'à la réserve, portant dans ses bras la statue de Ronnie et ses propres vêtements.

Il cacha les vêtements sous un radiateur de chauffage central et plaça l'effigie de Ronnie dans un coin, le nez contre le mur. Puis il retourna dans la « Salle sinistre » où il prit la place de l'étrangleur.

Même si les traits des deux hommes différaient notablement, l'expression de gourmandise et de cruauté qui leur était commune leur donnait un air de famille auquel on pouvait se tromper.

Bornéo avait à peine eu le temps de prendre position, que l'inspecteur Jones, suivi de ses hommes, fit irruption dans la *Chamber*

of Horrors. L'espion se figea sur place.

Les policiers passèrent derrière les statues, fouillèrent dans les niches. L'un d'eux s'arrêta devant Bornéo :

« Ce doit être Ronnie les Mains Douces ! grogna-t-il. J'ai participé à son arrestation. Il avait déjà une sale bobine quand il était vivant, mais on peut dire que les artistes ne l'ont pas embelli.

— Allons, allons, pressons ! dit l'inspecteur Jones. Pendant que vous philosophez, l'homme au complet prince-de-galles est capable de s'échapper. »

Il s'échappa en effet, trois heures plus tard, lorsque le musée eut été fouillé de fond en comble, sans résultat.

Il était six heures du matin lorsque, un pistolet au poing, le faux Ronnie les Mains Douces entra dans la loge du gardien et exigea qu'on lui ouvrît la porte. Avant de partir, il prit la précaution de sectionner le fil du téléphone. Puis, il disparut dans le brouillard.

Ce ne fut qu'en fin de matinée que la nouvelle parvint au colonel Hugh, car il lui fallut d'abord cheminer par la voie hiérarchique jusqu'au ministre de l'Intérieur. Le mélancolique inspecteur Jones se fit taper sur les doigts une fois de plus. Mais Bornéo était déjà loin.

L'immense organisation montée par M. T comportait des membres actifs comme Bornéo et des membres auxiliaires comme Jay : les seconds ne faisaient pas réellement partie du réseau, mais les premiers pouvaient prendre contact avec eux quand ils en avaient besoin. C'est ce que Bornéo fit en cette occasion.

Sous la protection du brouillard, il gagna sans encombre une adresse connue de lui, dans l'East End. Là, il put se changer – il avait du reste pris la précaution d'emporter son complet en quittant le musée. Puis, il se mit en rapport avec une filière qu'il connaissait et qui allait lui permettre de quitter la Grande-Bretagne, même si tous les ports en étaient gardés.

En effet, il avait raisonné ainsi :

« J'ai manqué la mission donnée par M. T, et, si je me présente devant lui, il me fera peut-être découper en petits morceaux. Mais, d'un autre côté, si je me cache, ou même si je demande la protection de la police, il n'y a plus de « peut-être » qui tienne : je peux me considérer comme cuit. Au sens propre. On ne connaît pas de trahison

impunie dans notre organisation.

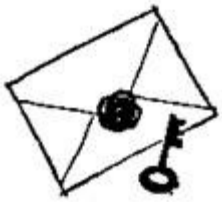
« L'ennemi est entré en possession de la clef et de l'adresse de notre point de contact, en Sardaigne. Si je n'en rends pas compte à M. T, c'est une nouvelle faute de service que je commets. En revanche, si j'exécute les ordres reçus, c'est-à-dire si je gagne le plus vite possible l'antenne Italie que je suis chargé d'inspecter, je pourrai prévenir M. T de ce qui est arrivé et sauver, sinon le point de contact qu'il faut considérer comme perdu, du moins l'antenne. Il m'en sera sans doute tenu compte, et, si je n'obtiens pas de promotion, j'ai tout de même des chances de rester en vie. »

Dans la nuit, Bornéo traversait la Manche déguisé en employé du ferry-boat. Le matin suivant, il était à Paris et prenait l'avion pour Rome. Dans l'après-midi, il arrivait à Cagliari où il frétait l'avion qui venait de conduire Tony Tristram à Terranuova.

« Signor, lui dit le pilote, petit et moustachu, je veux bien retourner à Terranuova, mais je ne sais pas ce qui vous prend tous d'aller dans ce coin perdu. Ce matin j'y ai conduit un touriste habillé de façon ridicule et ne parlant pas un mot d'italien. Je n'ai jamais tant ri de ma vie. »

« Habillé de façon voyante ? Ce n'est certainement pas un policier ou un agent secret, pensa Bornéo. Quelque touriste, sans doute… »

Il était 18 h 35, lorsque Bornéo paya le pilote sur le terrain d'aviation de Terranuova, et prit, à grands pas, le chemin de la mystérieuse antenne Italie.



8

À SIX heures du soir, Lucrezia entra dans la chambre de Langelot. Elle apportait un plateau de victuailles. En entendant les pas de la jeune fille, il avait porté la main à son pistolet, car il s'attendait toujours à être attaqué d'un moment à l'autre, par la faute de Tony, mais l'odeur du poulet rôti le rassura : apparemment, l'Anglais s'était tenu tranquille.

« Bonsoir, signorina, dit Langelot en se levant.

— Bonsoir, prononça sèchement Lucrezia sans l'honorer d'un regard.

— Vous ne voulez toujours pas faire la dînette avec moi ? »

Lucrezia ne répondit pas ; Langelot pensa qu'elle faiblissait.

« Écoutez, soyez gentille. Moi, je me suis ennuyé tout l'après-midi. Si vous croyez que c'est drôle de rester seul !

— Moi, je suis seule toute l'année durant, répliqua Lucrezia.

— Raison de plus. Pour une fois que vous avez un visiteur pas trop antipathique… Car enfin, si j'en juge d'après le physique de vos sentinelles, la plupart de mes collègues ne sont pas précisément des Apollons.

— Vous êtes nouveau dans l'organisation ?

— Chut ! Il ne faut pas le dire. »

Mlle Rozzi hésita, soupira profondément.

« Très bien, fit-elle enfin. Je dînerai avec vous. »

Ce fut alors que Langelot remarqua qu'elle avait apporté deux assiettes et deux couverts complets. Il avait donc été dans les intentions de la jeune fille de dîner avec lui.

Ils s'installèrent en face l'un de l'autre, à la petite table. Outre le poulet, ils mangèrent de bon appétit une grande salade de tomates et de concombres et un dessert de fruits ; ils arrosèrent le tout d'un pichet d'excellent vin du pays.

« Et vous, demanda Langelot, ça fait longtemps que vous faites partie de la boutique ?

— Un an, répondit la jeune fille en baissant les yeux.

— Vous avez dû voir défiler du monde !

— En effet. Dites-moi, monsieur Brisquet, pourquoi prenez-vous des photos de toutes nos installations ?

— Ma chère mademoiselle Rozzi, c'est une mission secrète.

— Vous travaillez pour notre section de contrôle ?

— C'est possible.

— Pourquoi désirez-vous voir M. T personnellement ?

— Parce que tels sont mes ordres. »

Elle s'accouda à la table.

« Savez-vous pourquoi j'ai accepté de dîner en votre compagnie ? demanda-t-elle.

— Non. Mais je sens que je le saurai bientôt.

— C'est parce que vous ne ressemblez à aucun autre des visiteurs que j'ai reçus ici.

— Que vous disais-je ?

— C'est au point que je me suis demandé si vous n'étiez pas un représentant de la police ou de l'armée.

— Oh ! Oh ! Quelle idée !

— Idée improbable, en effet. Si vous êtes trop jeune pour faire un

espion, vous êtes également trop jeune pour servir dans un organisme officiel.

— C'est aussi mon avis.

— Vous pourriez être un de nos auxiliaires, mais alors vous aurait-on donné la clef du point de contact ? »

Langelot prit l'air mystérieux.

« Ah ! voilà, dit-il.

— Vous n'êtes guère bavard, remarqua Mlle Rozzi, non sans aigreur.

— Pas plus que vos sentinelles.

— Elles, c'est parce qu'elles n'ont pas de langue.

— Quoi, ces quatre hommes… ? »

Elle inclina la tête.

« Vous savez aussi bien que moi, expliqua-t-elle, que la seule peine admise maintenant dans le réseau est la peine de mort. Mais, dans les débuts, M. T faisait quelquefois preuve de clémence… Ces hommes avaient des postes relativement importants dans l'organisation, mais ils n'ont pas observé la discrétion requise.

— Alors ?

— Alors ils ont été condamnés à avoir la langue coupée. »

Langelot ne put réprimer un mouvement d'horreur.

« Est-ce M. T lui-même qui… ? » demanda-t-il.

Lucrezia secoua la tête.

« Non, non, dit-elle. Personne ne voit jamais M. T qu'à la télévision. C'est un certain M. Bornéo de la section de contrôle qui a exécuté la sentence… »

Langelot ne trouva rien à répondre. Il changea de conversation :

« Vous êtes déjà allée à l'antenne Italie ?

— Je ne sais même pas où elle se trouve.

— Comment communiquez-vous avec elle ?

— Par téléphone ou par télévision.

— Et avec M. T ?

— Par télévision, aux heures de vacation.

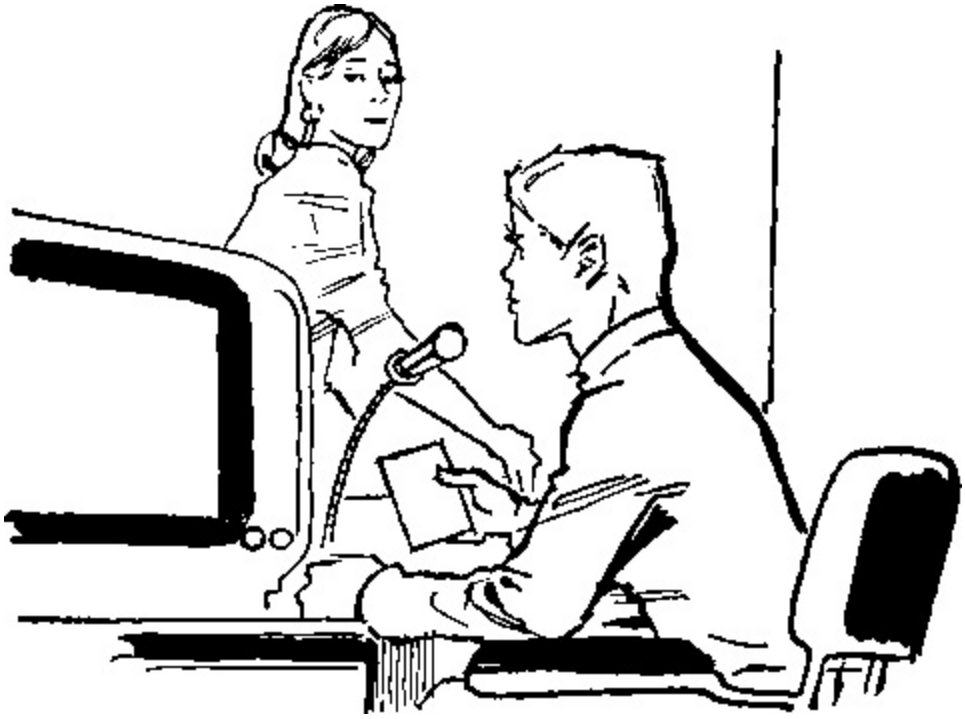
— Jamais à une autre heure ?

— Jamais. C'est impossible. Il n'est pas à l'écoute.

— Combien de vacations par jour avez-vous ?

— Une.

— Et s'il y avait un cas d'urgence ?
— Je demanderais des ordres à l'antenne Italie.
— Qui, elle, a des moyens directs pour communiquer avec M. T ?
— Je ne sais pas… »
Lucrezia jeta un coup d'œil à sa montre.
« Il est presque 19 heures, lit-elle. C'est le moment de votre rendez-vous. »
Elle se leva et se dirigea vers le studio. Langelot la suivit.
Enfin il allait voir M. T et tenter de berner le redoutable personnage. S'il parvenait à prendre une photo du chef de l'organisation et à quitter ensuite la Casa, il aurait brillamment réussi sa mission d'information. Il n'en demandait pas plus.



9

ILS entrèrent dans le studio. Lucrezia alluma l'électricité et dit :

« Asseyez-vous. »

Langelot alla se placer dans un fauteuil de chrome et de plastique, face au micro, à la caméra et à l'écran.

« Je voudrais une feuille de papier pour prendre des notes », dit-il.

Lucrezia en prit une sur le bureau et la lui tendit.

Langelot était parfaitement calme. Il savait que, dans les minutes qui allaient venir, il risquerait sa vie, et qu'il aurait à faire preuve de beaucoup d'astuce. Il interrogea :

« Si, par hasard, nous n'arrivions pas à joindre M. T, que se passerait-il ?

— Pourquoi n'arriverions-nous pas à le joindre ?

— Par exemple, à cause de mauvaises conditions météorologiques.

— Si vous n'êtes pas trop pressé, le rendez-vous sera automatiquement remis à la vacation de demain.

— Si je l'étais… ?

— Je ne sais pas. Nous pourrions toujours demander à l'antenne Italie ce qu'ils en pensent.

— Fort bien. Mettons que je pourrais attendre demain, mais certainement pas plus longtemps. »

Lucrezia alluma l'écran.

« Est-ce que vous allez m'annoncer ? questionna Langelot.

— Certainement.

— Dans ce cas, ne donnez pas mon pseudonyme de Jean-Pierre Brisquet. Dites simplement : un correspondant venant de Londres.

— Très bien.

— Naturellement, dès que j'aurai le contact avec M. T, vous voudrez bien quitter la pièce.

— Naturellement. »

Un rectangle lumineux apparut et s'étendit rapidement à l'écran tout entier. Un bourdonnement se fit entendre. Lucrezia tourna un bouton…

« Ici, point de contact 1, annonça-t-elle en français, en parlant dans le micro. À votre disposition, monsieur T. »

Une immense face adipeuse emplit soudain l'écran. C'était celle de M. T en personne.

Un front en énorme dôme, des yeux glauques comme des huîtres, d'énormes joues tremblotantes – on eût cru de la gélatine –, des lèvres épaisses, entre lesquelles apparaissait à chaque instant une langue ressemblant à une saucisse de Francfort.

« Eh bien, il n'est pas jojo, notre patron », remarqua irrévérencieusement Langelot en bouchant le micro avec sa main.

Lucrezia le foudroya du regard.

« Vous êtes fou, chuchota-t-elle. Vous voulez finir vos jours en hachis ?

— Il ne peut pas entendre.

— Il peut lire sur vos lèvres ce que vous dites… »

De la face monstrueuse s'échappa une petite voix fluette rappelant un couinement de souris.

« Ici, M. T. Je vous écoute.

— Rapport quotidien. Rien à signaler, sauf arrivée d'un correspondant venu de Londres, qui s'est présenté ici sous pseudonyme secondaire. A refusé de donner pseudonyme officiel. A

demandé votre rapport. A reçu de l'antenne Italie l'autorisation de vous parler.

— Rozzi, vous êtes une sotte ! couina le monstre. Votre caméra n'est pas focalisée. Je ne vois rien.

— Ne vous inquiétez pas, dit Langelot en bouchant de nouveau le micro. Je focaliserai. Laissez-moi seul.

— Mais…

— J'ai dit : laissez-moi. »

Lucrezia jeta un regard inquiet à son chef dont l'expression devenait à vue d'œil de plus en plus menaçante. Mais Langelot ne manquait pas non plus d'une certaine autorité naturelle. Lucrezia soupira et sortit.

« Idiote ! pépiait la montagne de chair. J'ai grande envie de vous accuser de sabotage, de vous condamner à mort et de faire exécuter ma sentence par vos quatre gardiens. Grande bêtasse, voulez-vous me remettre immédiatement cette caméra en état de fonctionnement ? »

Avec des gestes rapides et mesurés, Langelot se leva, et alla baisser l'intensité du son : après tout, Lucrezia écoutait peut-être à la porte. Puis il revint à sa place, et prit successivement quatre clichés de l'écran sur lequel vociférait M. T.

« Non seulement je ne vous vois pas, mais je ne vous entends pas non plus ! Allez-vous me répondre, oui ou non ? »

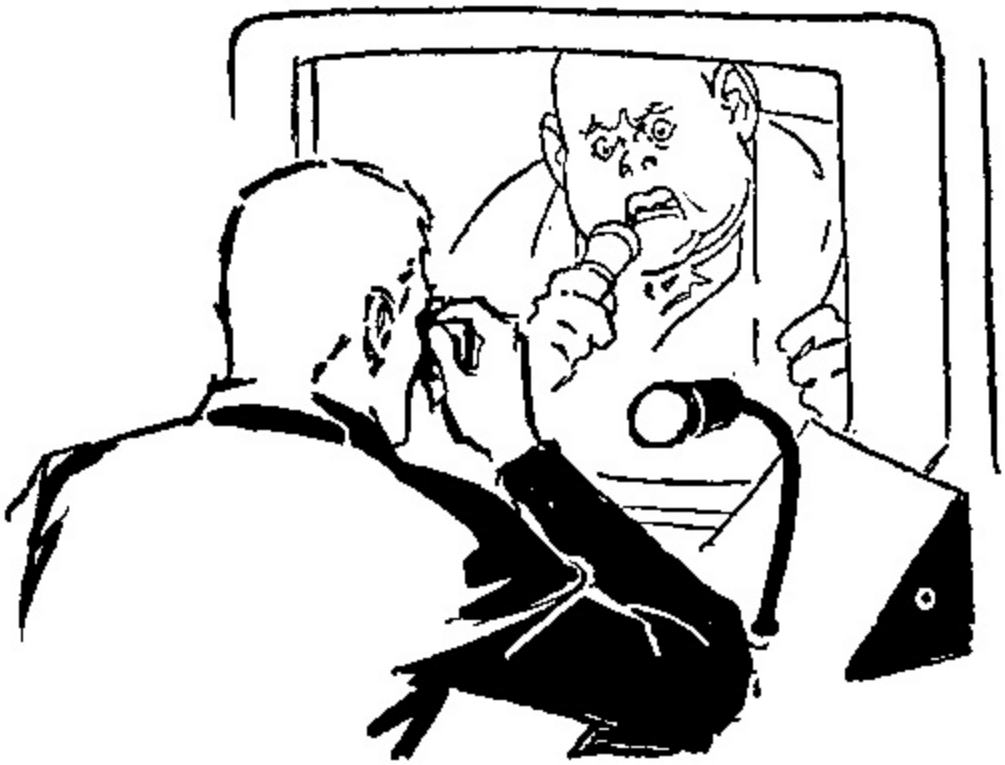
Langelot prit la feuille de papier et se mit à la froisser à quelques centimètres du micro.

« Allons, bon, des parasites, maintenant ! Qu'est-ce que c'est que ce matériel ? M'entendez-vous, vous, au moins ? »

Langelot redoubla de froissements. En même temps, d'une voix de fausset, il répondit :

« Nous vous recevons parfaitement, monsieur T. La visibilité et l'audition sont impeccables, à notre bout.

— Je ne comprends rien de ce que vous me dites, espèce de grande imbécile ! » répliqua M. T.



Sur l'écran, ses yeux se révulsaient ; sa bouche se tordait de colère ; ses joues gélatineuses oscillaient dangereusement.

« Peut-être les conditions météorologiques sont-elles défectueuses », suggéra Langelot en réduisant pour une seconde le bruit qu'il produisait.

M. T parut décolérer quelque peu.

« Qu'est-ce que vous dites ? Conditions météorologiques ? C'est possible. J'espère que c'est ça. De toute façon, je vais vous faire envoyer un technicien, mais vous ne le recevrez pas avant huit jours. Demain, vacation à l'heure habituelle, et je souhaite pour vous, bêtasse, que les conditions météorologiques se soient améliorées. Sinon vous risquez de finir en bouillon cube. Compris ? Terminé pour moi. »

Le monstrueux visage disparut de l'écran.

Langelot coupa les divers contacts, puis il ouvrit de nouveau la caméra et replaça le fil qu'il avait débranché. Il ne savait pas quelle décision Alex allait prendre : mais si l'intervention en force n'avait pas lieu avant le lendemain, à la même heure, il était préférable que le matériel ne parût pas endommagé à quelque curieux de l'antenne Italie venu enquêter sur place.

Après la petite scène qui venait d'avoir lieu, l'agent français se sentait plus épuisé qu'après un mille mètres : il avait lutté de ruse contre le redoutable M. T, et, apparemment, il l'avait emporté. Il ne lui restait plus maintenant qu'à sortir de la Casa Rozzi et à aller rendre compte aux deux officiers qui attendaient à bord du *Far niente* : il aurait alors réussi une de ses missions les plus difficiles.

Sortir, du reste, ce n'était pas un petit problème, mais Langelot avait son idée là-dessus.

Il passa dans la salle polygonale où Lucrezia attendait, assise sur un bahut.

« Vous êtes pâle ! s'écria-t-elle.

— Pâle ? cela ne m'étonne pas. On le serait à moins.

— M. T vous a fait des reproches ? » demanda Lucrezia sur un ton où semblait percer quelque sollicitude.

Langelot éclata de rire devant un tel euphémisme.

« Non, dit-il. Au contraire, il m'a adressé des félicitations et il m'a chargé d'une nouvelle mission. Mais le simple aspect de sa physionomie supporté pendant près de dix minutes… il y a là de quoi faire pâlir un bataillon de sapeurs-pompiers. »

Lucrezia considéra Langelot d'un air méfiant.

« Si vous voulez me faire jaser, vous n'y arriverez pas, dit-elle sèchement. Que désirez-vous faire maintenant ?

— Ce que je désire ? Je désire passer la soirée avec vous à bavarder de choses et d'autres. Malheureusement, il faut que je reparte immédiatement : M. T *dixit*.

— Ah ! très bien », prononça Lucrezia.

Langelot crut saisir quelque déception dans sa voix.

« Je vous remercie beaucoup de votre accueil, fit-il d'un ton plus grave que celui qui lui était familier. Je vous remercie en particulier d'avoir partagé un de mes repas. Peut-être nous reverrons-nous un jour.

— Je ne crois pas, dit Lucrezia en lui tournant le dos.

— Mais si, répliqua Langelot qui pensait que, selon toute probabilité, il serait de nouveau à la Casa Rozzi avant que la nuit ne fut écoulée, avec Alex et Charles. D'une part, je peux avoir encore besoin des services de votre point de contact ; d'autre part, vous finirez peut-être par abandonner votre métier d'espionne, et alors nous nous

reverrons en des jours meilleurs. »

Lucrezia se retourna lentement. Langelot sentit qu'il en avait trop dit.

« Maintenant, fit-il, voulez-vous me rendre ma clef, pour que je puisse ouvrir le soupirail ?

— Oui, dit Lucrezia d'une voix blanche. Vous me la rendrez à votre tour dès que vous serez sorti.

— Mais certainement. »

Déjà Lucrezia tendait la main : la petite clef de sûreté brillait dedans.

Langelot les prit sans hâte, la main et la clef. La main se raidit.

« Au revoir, Lucrezia, fit l'agent secret. Lorsque l'occasion se présentera de changer de train… ne la manquez pas ! »

Il pensait à tous les renseignements que Mlle Rozzi pourrait taire ou fournir lorsqu'elle serait interrogée par le SNIF, et voulait l'engager à se montrer coopérative.

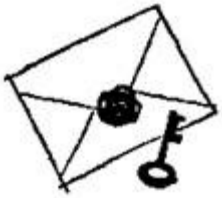
Il empocha la clef et, sans jeter un dernier regard à la maîtresse de maison, traversa sa chambre et s'engagea dans l'escalier qui menait à la cave. À son passage, les chiens aboyèrent comme d'habitude. Lucrezia le suivait, pour reprendre la clef. Il marchait d'un pas allègre, en pensant :

« J'ai réussi, j'ai réussi, j'ai réussi… »

Ils débouchaient dans la cave lorsque, en haut, le téléphone sonna.

« Attendez-moi » dit Lucrezia.

Et elle remonta en courant.



10

LANGELOT fit encore quelques pas. Il lui sembla qu'une silhouette s'était tenue accroupie près du soupirail et qu'elle s'était reculée à son approche.

« Pourvu que ce ne soit pas Tony », pensa-t-il.

Au reste, il hésitait. Devait-il profiter de l'occasion et filer sans attendre le retour de Lucrezia ? Peut-être était-ce plus sage. Mais, d'un autre côté, Lucrezia ne manquerait pas de constater qu'il était parti sans lui rendre la clef, et donnerait peut-être l'éveil à l'antenne Italie. Non, il valait mieux attendre.

Il s'adossa au mur, les yeux tournés vers le soupirail, se demandant si la silhouette allait reparaître dans le crépuscule ou s'il s'était trompé en croyant la voir.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Soudain, une voix, qu'il ne reconnut pas de prime abord, retentit

derrière lui :

« Haut les mains, et ne vous retournez pas. »

Il leva les bras, puis resta immobile.

Lucrezia – c'était elle – poursuivit de sa voix nouvelle, plus grave, plus tragique qu'à l'ordinaire :

« Laissez tomber la clef que vous avez dans la main droite. »

Il laissa tomber la clef.

« Avancez-vous vers le soupirail. »

Il s'avança de quelques pas, et demanda d'un ton enjoué :

« Dites donc, Lucrezia, vous vous prenez pour Mata Hari, ou quoi ? »

Lentement, il tourna la tête et vit, du coin de l'œil, que la jeune fille, qui se tenait à quatre mètres de lui, était armée d'un P 08 qu'elle braquait dans sa direction.

À trois mètres de lui maintenant, et à un mètre d'elle, gisait la précieuse clef.

« Ne me regardez pas. Regardez le soupirail, commanda Lucrezia. Si vous tournez encore la tête, ou si vous bougez un doigt, je tire.

— Ça va, ça va, répondit Langelot. Et je parie même que, à quatre mètres, vous seriez capable de ne pas me manquer. »

Soudain, il devina qu'elle se baissait pour relever la clef.

Aussitôt, se ramassant en boule, il pivota sur les talons, et plongea lui-même vers la clef.

Lucrezia fit feu, et manqua. Langelot se jeta sur elle. Souple comme une anguille, elle lui fila entre les doigts, et, au lieu de courir vers l'escalier dans lequel il l'aurait rattrapée sans difficulté, elle passa sous son bras et se précipita vers le soupirail.

Comptait-elle s'enfuir de ce côté ? Impossible ! Jamais elle n'aurait le temps de déverrouiller. Déjà Langelot, qui, de nouveau, avait fait volte-face, allongeait le bras pour la saisir par l'épaule… D'une brusque détente du poignet, elle jeta la clef par la grille. L'objet, après avoir décrit une longue trajectoire, alla atterrir quelque part dans le maquis. Au même moment, Langelot saisit Lucrezia par l'autre bras et lui arracha son pistolet.

« Eh bien, c'est malin ! haleta-t-il. Vous êtes une petite idiote. Maintenant nous ne l'avons ni l'un ni l'autre. C'est cela que vous vouliez, hein ? »

D’une secousse, elle libéra son bras.

« Moi, dit-elle, je n’ai pas besoin de cette clef. Mais vous, monsieur le traître, vous allez sérieusement regretter de n’être pas sorti quelques minutes plus tôt. Allons, je sais bien que vous avez mon pistolet et le vôtre, mais ça ne vous servira à rien. Mes gens ont des mitraillettes, eux. »

S’adressant à un homme qui se tenait derrière Langelot, elle ajouta :

« Vous avez entendu le coup de feu, Oscar, et vous êtes accouru. C’est très bien. Maintenant appelez vos camarades, et passez les menottes à ce signor. Monsieur « Brisquet », jetez votre pistolet.

— Hors de question, répliqua Langelot. Ce couloir est étroit. Je me trouve entre vous, Lucrezia, et ce charmant quidam. S’il me tire dessus, nous mourrons ensemble. »

Du bout de son canon, Langelot désignait l’un des gardiens, aussi hirsute et patibulaire que les autres, qui venait de faire son entrée, armé d’un PM MAT 49.

« Bah ! Vous êtes perdu, répliqua Lucrezia. Comprenez donc que je viens de recevoir un coup de téléphone de l’antenne Italie. Un membre de la section de contrôle est arrivé, et il a donné des ordres exprès pour que je capture, mort ou vif, tout personnage se présentant muni d’une clef portant le numéro de la vôtre. »

« Pas de chance ! pensa Langelot. L’homme au complet prince-de-galles est donc parvenu à quitter l’Angleterre et à rejoindre son poste. Décidément, j’aurais mieux fait de filer sans attendre Lucrezia. Il va falloir jouer serré. »

« Très bien, dit-il. Je commence à comprendre. M. Oscar me couvre avec sa mitraillette ; je vous couvre avec mon pistolet. Nous sommes on ne peut mieux pour causer. Causons.

— Je n’ai rien à vous dire, monsieur le policier, répondit fièrement Lucrezia.

— Vous me flattez, remarqua aimablement le Français. Qui vous fait croire que je suis un représentant de l’ordre ?

— C’est pourtant clair. Nous savons que les forces de l’ordre se sont emparées de cette clef. Il n’est pas difficile d’en déduire que vous êtes l’agent qu’elles ont envoyé sur place pour enquêter.

— Je vous propose un marché, dit Langelot. Je vous rends votre

pistolet. En échange, vous renvoyez ce monsieur pour quelques instants, de façon que nous puissions parler tranquillement. Ensuite, il ne tiendra qu'à vous de le rappeler, et je serai à votre merci. »

Lucrezia parut surprise.

« Je vois bien ce que je gagne à ce marché : je vous capture vivant et je suis complimentée par mes chefs. Mais vous ?

— Moi ? »

Langelot sourit.

« Moi, j'y gagne le plaisir d'un petit entretien avec vous. Seul à seule. »

Lucrezia soupira.

« C'est bon. Donnez-moi mon pistolet.

— Qu’Oscar sorte d’abord : il vous sera facile de l’appeler si je vous menace. D’ailleurs quel intérêt aurais-je à vous attaquer ?

— Entendu. Oscar, sortez. Si je crie, vous arrivez à toute allure et vous vous expliquez avec le signor.

— Hihi hi… », fit Oscar.

Et il disparut.

Langelot prit le P 08 par le canon et vint le placer dans la main tendue de Lucrezia. Le visage de la jeune fille était grave ; son regard sombre. Langelot joua sa dernière carte.

« Ma chère amie, dit-il en suivant les réactions de Mlle Rozzi grâce au peu de clarté que filtrait encore le soupirail, on ne saurait rien vous cacher : je suis en effet un agent français. J'étais venu en mission d'information, mais je suis suivi d'un groupe important, qui doit intervenir rapidement, et contre lequel votre réseau tout entier ne pourra pas grand-chose. Vous avez le choix : vous faire arrêter comme criminelle ou vous rallier à nous. Si vous nous donnez les informations qui nous manquent sur votre organisation, je suis certain que mes chefs trouveront moyen de faire preuve d'indulgence à votre égard. Au cas où vous refuseriez, mais auriez donné une preuve de votre bonne volonté en m'aidant à les rejoindre, ils vous accorderaient certainement le bénéfice des circonstances atténuantes. En revanche, si vous me livrez à l'antenne Italie, vous vous exposez à des conséquences probablement peu agréables… »

L'expression du mépris absolu passa sur le visage blême de Lucrezia.

« Je ne suis pas à vendre, répondit-elle. Et si vous croyez me faire peur avec vos menaces de représailles…

— Allons, allons, dit Langelot. Vous n'êtes pas une criminelle irrécupérable, j'en suis persuadé. Songez-y : vous êtes jeune. Il serait dommage de passer toute votre vie en prison ou aux travaux forcés.

— Je suis liée à l'organisation.

— Vous n'allez tout de même pas me raconter que vous êtes amoureuse de M. T ! »

Le visage tragique de Lucrezia se contracta :

« Moi ? Je le hais ! cria-t-elle.

— Mais alors…, murmura Langelot stupéfait.

— Ne comprenez-vous pas que si j'étais une criminelle endurcie, une espionne professionnelle, j'aurais immédiatement accepté votre proposition ? Que je l'aurais prévenue, même ? Que je serais venue

vous mettre en main le marché que vous m'avez proposé : mon salut contre le vôtre ?

— Expliquez-moi, Lucrezia, dit Langelot très doucement. Je ne comprends pas. »

Elle laissa aller sa tête contre le mur, dans un geste de grande lassitude. La lune se leva, et son premier rayon, se glissant par le soupirail, vint blanchir encore le teint crayeux de la jeune Italienne. Elle parla à mi-voix.

11

« IL Y A deux ans, des inconnus sont venus me faire des offres mirifiques, à condition que j'accepte de mettre ma maison à leur disposition.

« J'ai refusé. Ils sont revenus. Ils me menaçaient. Ils me persécutaient. Je refusais toujours…

— Vous avez prévenu la police ?

— Non. Nous n'aimons pas beaucoup la police, dans ce pays. D'ailleurs, je n'avais pas peur. Il n'est pas encore né, l'homme qui fera peur à Lucrezia Rozzi. Enfin, j'avais Carlo, mon fiancé. Tant qu'il était près de moi, rien ne pouvait m'arriver.

« Un jour – nous devions nous marier trois semaines plus tard – Carlo a disparu. Les inconnus sont revenus me voir. Leur chef s'appelait Bornéo. Il portait un complet quadrillé. Il m'a dit : « La situation de votre maison nous convient parfaitement pour y créer un point de contact. Si vous acceptez d'en prendre la direction, votre

fiancé vivra, et vous pourrez le voir, une fois par semaine, le dimanche, au moyen d'un circuit fermé de télévision. Cela durera trois ans. Au bout de trois ans, nous le relâcherons et vous pourrez vous marier. Si vous refusez, Carlo sera écorché vif. »

« Que pouvais-je faire, monsieur l'agent secret ? »

Langelot inclina la tête sans répondre.

« J'ai accepté, reprit Lucrezia. Bornéo m'a fait engager quatre domestiques muets, qui ont muré une partie de la maison, de façon à y installer la zone de contact où nous nous trouvons. Mon rôle consistait à recevoir des membres de l'organisation qui avaient à communiquer soit avec l'antenne Italie, soit avec M. T en personne. Lorsque tout a été organisé, Bornéo est parti, laissant à sa place un autre homme pour commander l'antenne. Et moi, je suis devenue prisonnière dans ma propre maison, vivant d'un dimanche à l'autre et craignant toujours d'apprendre que Carlo était mort, dans sa prison.

« Ne vous étonnez donc pas, monsieur l'agent secret, si je hais M. T ; et ne vous étonnez pas non plus si je compte lui rester fidèle.

— Où est enfermé Carlo ? demanda Langelot, cherchant encore une voie de secours, mais sachant bien qu'il ne ferait pas changer d'avis à la jeune fille, à moins de garantir la sécurité de son fiancé.

— À l'antenne Italie.

— Et cette antenne se trouve ?…

— Je vous l'ai dit : je ne sais pas où elle est cachée. À quelques kilomètres d'ici, probablement. Car lorsque ses membres me préviennent qu'ils vont venir me voir, ils arrivent généralement une heure plus tard. »

Langelot regarda sa montre. Il était huit heures.

« Situation sans issue, pensa-t-il. Dans une seconde, la signorina aura appelé Oscar, et je serai cuit. À minuit, lorsque Charles et Alex interviendront, ils ne me trouveront plus à la Casa… »

Soudain une inspiration le frappa.

« Un instant ! » s'écria-t-il.

Il tira de sa poche la photo prise le matin et instantanément développée par le Polaroid. Si, par quelque hasard providentiel, il se trouvait que le jeune blessé qu'il avait secouru était Carlo, il avait encore une chance de redresser la situation.

« Ne serait-ce pas votre fiancé ? » demanda-t-il en braquant sur le

cliché le rayon de son porte-clefs.

Lucrezia se saisit la tête à deux mains.

« Il est mort ! haleta-t-elle. Ils l'ont tué… »

L'idée vint bien à Langelot de profiter de la méprise : si Lucrezia croyait son fiancé mort, elle n'hésiterait pas à livrer ses assassins. Mais il n'eut pas le courage de tromper la malheureuse.

« Non, non, dit-il. Il est vivant. »

En peu de mots, il raconta l'aventure de la matinée. Pendant qu'il parlait, le visage de Lucrezia devenait de plus en plus méfiant.

« Voulez-vous dire que l'antenne Italie l'avait relâché ? Ou qu'il s'était sauvé ?

— Je n'en sais rien, fit Langelot.

— Et si c'était une photo truquée ?

— Comment ?

— Je ne crois pas que l'antenne ait libéré Carlo, ou qu'il ait pu s'évader. Je crois que c'est vous autres, qui sachant toute mon histoire, avez maquillé une photo pour me duper… Après tout, vous n'êtes peut-être même pas un agent secret, mais un membre de l'organisation, venu ici pour m'éprouver. Oui, c'est cela, j'en suis sûre. Vous êtes un envoyé de M. T. Eh bien, vous ne m'avez pas eue, avec votre fausse photographie et tous vos discours. Qui que vous soyez, j'exécuterai mes ordres. Oscar !… »

Oscar se montra.

« Vous êtes complètement folle, s'écria Langelot, qui voyait tout le succès de sa mission lui échapper, sans compter que, dans les moments à venir, il allait être livré à des ennemis dont il n'avait aucune clémence à attendre. Lucrezia, attendez. Il vous est facile d'appeler l'antenne Italie au téléphone, et de leur demander de vous montrer Carlo, à la télévision.

— Ils ne me le montrent que le dimanche.

— Ils feront une exception si vous les menacez de me relâcher.

— Et après, ils me puniront ?

— Peut-être, mais même s'ils tiennent encore Carlo, ils ne le tueront pas : ce serait perdre leur prise sur vous. D'un autre côté, s'ils refusent de vous montrer votre fiancé, vous saurez que j'ai dit la vérité, et nous partirons ensemble. »

Soudain, Lucrezia prit sa décision.

« Suivez-moi, dit-elle. Oscar, au premier geste suspect, vous tuez le signor.

— Hihi », fit Oscar.

Au pas de course, ils gagnèrent tous les trois le studio. Mlle Rozzi décrocha le téléphone. En italien, elle demanda au standardiste de lui passer le signor Bornéo. Langelot ne la quittait pas des yeux. Oscar, qui ne comprenait pas grand-chose, se tenait dans la porte.

« Bornéo, dit Lucrezia d'une voix glacée. Le prisonnier prétend que Carlo s'est évadé… »

Silence. Lucrezia écoutait. Soudain elle cria :

« Gardez vos menaces. Ce n'est pas encore vous qui me ferez peur, si Carlo vous a échappé. J'exige que vous me le montriez immédiatement sur l'écran. Sinon, je relâche le prisonnier… Décidez-vous. Je vous donne une minute… C'est bien. J'attends. »

Elle raccrocha, alla à l'écran, l'alluma.

Dans le rectangle lumineux apparut le buste de Bornéo : bouche mignonne, yeux méchants, veste prince-de-galles.

« Eh bien, eh bien, mademoiselle Rozzi, on s'énerve un peu ? » questionna-t-il.

Langelot profita de l'occasion pour le photographier.

« Ne me faites pas perdre de temps ! répliqua Lucrezia parlant dans le micro. Je veux Carlo tout de suite, ou je libère le signor Brisquet.

— Vous l'exigez vraiment ? demanda Bornéo.

— Oui.

— Vous savez que vous vous exposez à de graves conséquences ? Nous n'aimons pas l'indiscipline, dans notre réseau. Et nous connaissons mille et un moyens de nous montrer très désagréables. Songez-y bien, jeune fille.

— Je compte jusqu'à trois ! fit Lucrezia. Un… deux…

— Pas si vite ! coupa Bornéo. Donnez-nous le temps d'amener Carlo devant la caméra. Vraiment, vous voulez le voir ?

— Oui, oui, oui.

— Eh bien, le voici ! »

Le plan encadré dans l'écran de télévision changea soudain : au lieu de la figure porcine de Bornéo, apparut le visage émacié de Carlo. Langelot reconnut imédiatement son blessé. Comment se pouvait-il qu'un homme qu'il avait laissé entre les mains de Charles se trouvât

maintenant de nouveau dans celles de ses bourreaux ?

« Carlo ! » cria Lucrezia.

Elle jeta à Langelot un regard terrible :

« Vous me trompiez ! » s'indigna-t-elle.

Le Français cherchait l'explication de la situation. Ses chefs avaient-ils, eux aussi, été capturés par l'ennemi ? Ou bien quelque artifice technique permettait-il à Bornéo de tromper ses téléspectateurs ?

« Pourquoi Carlo ne parle-t-il pas ? demanda Langelot. Faites-le parler. »

Lucrezia prononça quelques phrases en italien. Elle semblait supplier Carlo de lui pardonner les dangers qu'elle lui faisait courir.

Le plan changea. On vit Carlo sous un autre angle. Il leva vers la caméra des yeux pathétiques et prononça :

« *Lucrezia, ti amo…* »

Lucrezia se tourna à nouveau vers Langelot, qui secoua la tête : il devinait le subterfuge, mais comment le faire apparaître aux yeux de Mlle Rozzi ?

« Posez-lui une question inattendue, dit-il, et voyez s'il vous répondra. »

Lucrezia prononça une phrase sur un ton interrogatif.

« Je lui ai demandé depuis combien de jours nous étions séparés », traduisit-elle.

Le plan changea. On vit de nouveau Bornéo. Il fulminait :

« Rozzi, vous exagérez. Nous avons déjà montré trop d'indulgence à votre égard. Douteriez-vous de nous, par hasard ? Carlo vous a parlé : cela doit vous suffire. »

Une ombre d'hésitation passa sur le visage de Lucrezia. Soudain, Langelot eut une illumination. Il saisit le micro à deux mains.

« Cher monsieur Bornéo, dit-il, un visage, cela se maquille si facilement… Montrez-nous donc les mains de Carlo, et si ce sont bien celles de son fiancé, je suis certain que Mlle Rozzi se déclarera satisfaite. »

Bornéo parut étonné. Puis un éclair de ruse brilla dans ses petits yeux.

« Parfait, parfait, dit-il. Pour prouver à Mlle Rozzi combien nous l'estimons, nous accéderons à cette dernière demande. Donnez-nous le

temps de déplacer la caméra… »

Langelot boucha le micro avec sa main, tandis qu'un mur nu apparaissait sur l'écran.

« Lucrezia, ces messieurs vous ont-ils déjà montré un gros plan des mains de Carlo ?

— Oui, je crois. Au tout début de sa captivité.

— Un dimanche ?

— Oui.

— À quelle heure ?

— À midi.

— Très bien. »

Un nouveau plan apparut sur l'écran. On voyait deux mains brunes, jointes dans un geste de prière. La gauche portait une montre-bracelet, celle-là même que Langelot avait vue brisée le matin.

« Regardez la montre », souffla-t-il à Lucrezia.

Elle s'approcha de l'écran. À ce moment, Carlo tourna le poignet : la montre apparut clairement.

« Ce sont ses mains, c'est sa montre ! Vous êtes un imposteur ! » cria la jeune fille.

Langelot boucha le micro :

« Mais ce n'est pas la bonne heure, remarqua-t-il. La trotteuse centrale se déplace, donc la montre marche. Or, elle indique midi. Ma chère, il est huit heures passées.

— Mais comment… comment est-ce possible ?

— Rien de plus simple. Le magnétoscope n'est pas fait pour les petits chiens. Ce que vous venez de voir, ce sont des extraits d'émissions que vous avez déjà vues plus tôt et que ces messieurs ont enregistrées pour pouvoir vous les repasser en cas de besoin. »

Bornéo reparut sur l'écran.

« Eh bien, la petite demoiselle est-elle convaincue ? »

Lucrezia regarda Langelot, qui fit un signe de tête affirmatif.

« Je suis convaincue, dit-elle dans le micro. Oscar, passez les menottes au signor.

— Très bien, fit Bornéo. Nous viendrons prendre livraison du colis le plus vite possible. »

12

LANGELOT coupa le circuit radio. Déjà Oscar s'avancait vers lui. Lucrezia éteignit l'écran.

« Oscar, dit-elle, vous pouvez retourner dans le corps de garde.

— Hihihi ? demanda l'homme en faisant le geste de passer des menottes.

— Plus tard, dit Lucrezia. Je vous appellerai quand j'aurai besoin de vous. »

Oscar sortit. Le malheureux ne comprenait visiblement rien à ce qui se passait.

Lucrezia et Langelot se regardèrent.

« Vous aviez raison, dit la jeune fille. Carlo est donc libre ? Mon Dieu, mon Dieu, merci.

— Carlo est libre et nous allons nous dépêcher de le rejoindre.

— Comment espérez-vous sortir d'ici ?

— Par le soupirail.

— J'ai jeté la clef si loin que nous ne pourrons jamais la retrouver.

— Vous en avez bien une autre ? »

Elle secoua la tête.

« Eh bien, par la grande porte.

— Les chiens ne vous laisseront pas passer.

— J'ai mon pistolet.

— Au premier coup de feu, Oscar et les autres accourront. »

Langelot se mordit la lèvre.

« Je n'avais pas prévu cette difficulté. Vous avez sûrement une bonne lime dans la maison ?

— Il m'était interdit d'avoir des instruments de ce genre.

— Bien, fit Langelot. Alors il va falloir que nous courrions le risque de rompre le silence radio. »

Il prit, dans sa poche, le poste émetteur que Charles lui avait confié et qui n'était pas plus gros qu'un briquet. Il en déplia l'antenne, appuya sur un bouton et prononça distinctement :

« Blanc de bleu, m'entendez-vous ? Parlez. »

Il n'y eut pas de réponse.

Langelot répéta l'appel. L'éther demeura muet.

« C'est parce que le studio est insonorisé, je suppose, dit l'agent secret. Essayons dans l'autre salle. »

Dans l'autre salle, il n'obtint pas plus de résultats.

« Que se passe-t-il ? demanda Lucrezia. Le poste ne fonctionne pas ?

— Si, il fonctionne, répondit Langelot en vérifiant les circuits. Mais mes camarades ne m'entendent pas. Ou bien je n'entends pas leur réponse. Les murs sont peut-être trop épais… »

Il courut à la cave et eut, une fois de plus, l'impression qu'une forme accroupie devant le soupirail se retirait à son entrée. Il passa la tête à l'extérieur, mais ne vit personne.

Glissant l'antenne entre les barreaux, il répéta son appel :

« Blanc de bleu, m'entendez-vous ? Parlez. »

Rien.

Il siffla dans le micro, car les ondes transmettent mieux les sifflements que les paroles. Il n'obtint pas plus de réponse.

Lucrezia, anxieuse, se tenait derrière lui.

« Eh bien ? »

Il secoua la tête :

« Un seul espoir : le mirador. »

Il y courut. Une sentinelle montait la garde et regarda Langelot d'un mauvais œil. Mais le Français, sans se préoccuper de l'impression produite, déplia son antenne.

La lune répandait sur le maquis, sur la mer, sur la Casa Rozzi, sa clarté blanche. L'air sentait bon le pin et le laurier. Mais Langelot n'était pas d'humeur bucolique. Il dut faire effort sur lui-même pour que sa voix ne trahît pas l'inquiétude qui commençait à le gagner :

« Blanc de bleu, m'entendez-vous ? Parlez. Blanc de bleu… »

La tête de Lucrezia venait d'apparaître par la trappe.

« Ici, dit-elle, il n'y a pas de murs du tout. Si vous ne recevez rien, c'est que votre poste ne marche pas. »

Soudain, elle redevint méfiante :

« M'auriez-vous trompée, après tout ? »

Langelot se retourna vers elle avec impatience :

« Mais non, je ne vous ai pas trompée. C'est probablement ce rocher…

— Quel rocher ?

— L'arête du cap, qui se trouve entre mes camarades et moi. Elle fait écran.

— Que peut-on y faire ?

— Déplacer le cap », répondit Langelot avec amertume.

Ah ! c'était par trop sot ! Avoir réussi à duper M. T, à retourner un agent ennemi, à éventer *in extremis* la ruse de Bornéo, et tout cela pour se faire cueillir entre une grille de fer et une meute de chiens, après une attente d'une heure ! Jamais, même sous le couperet de la guillotine[5], Langelot ne s'était senti si stupidement désarmé.

« Moi, dit Lucrezia, je ne me laisserai pas capturer vivante. »

Elle brandit son P 08.

« Pas de mélodrame, coupa durement Langelot. J'ai une idée. »

La sentinelle s'agitait autour de sa mitrailleuse.

« Du calme, toi, Népomucène ! ordonna Langelot en rengainant son antenne. Venez, Lucrezia. »

Tout en descendant, il expliquait son idée.

« Si c'est l'arête du cap qui nous gêne, il faut donc grimper dessus avant d'émettre. Mais pour grimper dessus, il faut sortir, et si nous arrivions à sortir, le problème serait résolu. Donc, au sens propre,

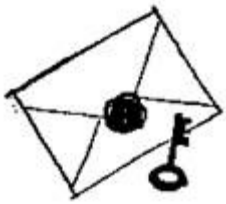
nous n'en sortons pas. J'ai d'abord pensé à envoyer l'un des gardes, puisque les chiens ne les attaquent pas. Mais ils sont tous muets. Il faut donc envoyer sur la crête quelqu'un qui est déjà dehors.

— Et si je sortais, moi ? proposa Lucrezia.

— Hors de question : vous vous feriez tirer dessus par vos propres gens. Vous allez descendre la première à la cave, pour que les chiens n'aboient pas. Vous verrez probablement une forme accroupie devant le soupirail. Alors criez : « Tony, je voudrais vous parler. »

— Mais…

— Exécution. Nous avons déjà perdu sept minutes. »



13

L'ÉNERGIE de Langelot était communicative.

Lucrezia se précipita dans la cave et vit en effet une silhouette qui paraissait attachée par un bras à l'un des barreaux, et faisait entendre un grincement bizarre.

« Tony, appela-t-elle, je voudrais vous parler.

— Mademoiselle, comment me connaissez-vous ? » répondit une voix à peine teintée d'un accent britannique.

Lucrezia approcha et vit un jeune garçon au long visage moucheté de taches de rousseur. Dès qu'il l'aperçut, il ôta son chapeau et découvrit un crâne nu qui se mit à reluire sinistrement dans le clair de lune.

Langelot apparut à son tour, avec accompagnement grogné et aboyé.

« Tony, dit-il, le moment est venu de passer aux choses sérieuses. D'abord, que fais-tu ici ?

— J'ai passé l'apwès-midi à essayer de limer un bawweau avec ma

lime à ongles, répondit l'Anglais. D'apwès les wésultats obtenus, j'ai calculé que d'ici à quatwe jouws j'auwai tewminé, si ma lime ne se casse pas avant. D'ailleuws, monsieur Langelot, je ne vous pawle pas. Je pawle à mademoiselle.

— Oui, eh bien, moi, je te parle. Le colonel Hugh t'a envoyé ici pour brouiller notre jeu, mais à présent, il ne s'agit plus de jeu du tout. Cette demoiselle et moi – à propos, Lucrezia, je vous présente mon ennemi intime, Tony Tristram –, nous allons être découpés en rondelles pas plus grosses que ça, si tu ne nous aides pas à nous sauver.

— Je n'ai wien à voiw avec le colonel Hugh, répliqua Tony d'un ton digne. Je suis venu ici tout seul, pouw démontwer que j'étais aussi capable d'êtwe un agent secwet que n'impowte qui.

— Bravo ! s'écria Langelot, faisant aussitôt son profit de la situation. Eh bien, je vais te confier une mission dangereuse et difficile, la vie de Lucrezia et la mienne, et, par contrecoup, l'avenir de notre lutte contre M. T, dépendront de ton succès. D'autres agents français se trouvent sur un yacht mouillé derrière ce cap. Prends ce poste radio, grimpe sur la crête, appuie sur ce bouton pour parler, et, après avoir déplié l'antenne comme ceci, appelle : « Blanc, blanc, ici bleu. » Lorsqu'ils t'auront répondu, tu leur expliques la situation, et tu leur demandes de rappliquer ici avec de quoi ouvrir ce soupirail.

— Je ne vois pas ce que cette mission a de dangeweux, objecta Tony. Je veux une mission dangeweuse.

— Eh bien, mon vieux, lorsque, dans un instant, tu seras en train de courir vers le maquis sous le feu d'une AA 52, tu verras si ta mission est dangereuse ou non. Allez, file. Dans quarante-sept minutes, nous aurons toute l'antenne Italie sur le paletot. »

Comprenant à peine ce qui lui arrivait, Tony saisit le poste et se mit en position pour le départ de la course à pied.

Depuis quelques années, devenu non conformiste et exagérément chevelu, le fils de l'amiral affectait de mépriser les exercices physiques quels qu'ils fussent. Mais il avait tout de même été élevé dans un collège britannique à l'ancienne mode, et il n'avait pas passé en vain des journées entières sur les terrains de rugby et de cricket. Lorsqu'il fonça, ce fut comme l'éclair.

La sentinelle le vit bien, mais seulement quand il atteignait déjà l'orée du maquis qu'elle surveillait tout particulièrement. Elle lui lâcha

donc une rafale de mitrailleuse dans le dos, sans viser. Les balles ricochèrent contre les rochers avec de petits sifflements.

Tony, ravi de n'avoir pas eu peur, se retourna vers la Casa Rozzi et poussa un grand cri :

« J'ai eu mon baptême du feu ! »

Puis, il plongea dans le maquis, et, mesurant son souffle, se jeta à l'assaut du rocher.

« Brave gosse ! murmura Langelot d'un ton quelque peu supérieur.

— Et maintenant ? demanda Lucrezia.

— Il ne nous reste plus qu'à attendre. Mettons qu'il lui faille cinq minutes pour atteindre le sommet, d'où il pourra émettre. Mes camarades partiront immédiatement. Donc, dans dix minutes, ils pourront débarquer. Donnez-leur un quart d'heure pour faire le chemin..., disons vingt minutes. Dans une demi-heure, ma chère, votre M. Bornéo aura à qui parler. Par où arrivera-t-il ?

— Les gens de l'antenne Italie passent toujours par le portail et par la cour intérieure.

— Les chiens ne protestent pas ?

— Ils les connaissent.

— Très bien. Alors, allez vous poster au soupirail qui donne sur la cour, pour le cas où ces messieurs seraient en avance. Je reste ici, pour accueillir mes amis. »

Lucrezia s'engagea dans l'escalier qui menait à la chambre où Langelot avait séjourné. Le soupirail donnant sur la cour se trouvait derrière un tournant de l'escalier. Gravissant les marches deux à deux, elle entendit des bruits qui provenaient de la chambre. Elle dépassa donc le soupirail sans s'y arrêter, et allait poursuivre son ascension, lorsqu'elle identifia les bruits qu'elle venait d'entendre : deux hommes s'entretenaient en italien. Ce ne pouvaient être les gardes, muets tous les quatre. Alors, qui était-ce ?

Prudemment, prenant garde à ne pas trahir sa présence, elle gravit encore quelques marches, puis, au niveau du plancher, passa la tête dans la chambre. Ce qu'elle vit eût glacé d'effroi une fille moins courageuse qu'elle.

Au milieu de la pièce se tenait un homme en complet prince-de-galles et en casquette assortie. Il avait une petite bouche mignonne et de petits yeux méchants dans une figure grassouillette : elle reconnut

Bornéo.

À la droite de Bornéo s'était arrêté le chef de l'antenne Italie, un Napolitain noiraud ; de l'autre côté se dressait la silhouette massive d'un Milanais qui servait, à l'antenne Italie, d'exécuteur des hautes œuvres. Les trois hommes étaient armés.

Oscar, tenant en main une ardoise, griffonnait dessus le récit de ses aventures de l'après-midi.

14

TONY grimpait à peine depuis trois minutes lorsqu'il sentit le souffle lui manquer. Il savait ce que cela signifiait : il n'était pas entraîné à courir de la sorte.

« Si seulement j'avais continué à faire du tennis, pensa-t-il, mais je trouvais tous les sports vulgaires… »

Il ralentit l'allure, le moins qu'il pût. Autour de lui, dans le clair de lune, les bouquets d'arbres, les rochers, les buissons, prenaient des formes fantastiques. Les pierres roulaient sous ses pas. Des ronces lui écorchaient les mains. Dans son cœur, dansait l'image rieuse de l'honorable Diana Westonborough :

« Si elle me voyait maintenant, pensait-il, elle ne me mépriserait plus. »

Il atteignit le sommet tout haletant, mais sans trop de difficulté.

Alors il déplia son antenne et, croyant mieux faire, entreprit d'escalader un rocher du haut duquel il se figurait que l'émission serait meilleure.

Il s’installa en équilibre instable sur un gros caillou pointu, appuya sur le bouton que Langelot lui avait indiqué, et appela :

« Blanc, blanc, ici bleu. »

« Un si petit poste peut-il marcher pour de vrai ? se demandait-il. Je parie qu’il n’est même pas fabriqué en Grande-Bretagne. C’est probablement de la camelote. »

Une voix parfaitement distincte lui répondit :

« Bleu de blanc, je vous reçois 5 sur 5. Parlez.

— Allô ! fit Tony. Je vous appelle de la pawt de… »

À ce moment, la pierre pointue qui lui servait de siège s’effondra, et Tony roula au sol, le nez dans les cailloux.

Le poste miniature lui échappa et alla se fracasser dix mètres plus bas.

15

LUCREZIA s'était rejetée en arrière.

Elle se précipita dans la cave.

« Les gens de l'antenne viennent d'arriver. Nous sommes perdus, chuchota-t-elle. Ils ne m'auront pas vivante. »

Elle brandissait son pistolet.

« Du calme, fit Langelot. Comment sont-ils venus ?

— Comme d'habitude, je pense. Il n'y a pas d'autre porte.

— Mais généralement ils mettent une heure.

— Il doit y avoir un raccourci qu'ils auront pris.

— Combien sont-ils ?

— Trois. Plus les quatre muets.

— Nous pouvons peut-être tenir jusqu'à l'arrivée de mes copains.

— Sont-ils nombreux ?

— Deux.

— C'est tout ? Ah ! Il vaut mieux mourir tout de suite.

— Ne faites pas la sotte. Deux agents du SNIF, c'est plus qu'il n'en faut pour nettoyer sept incapables de ce genre. »

Langelot, du reste, n'était nullement persuadé de ce qu'il disait. Il savait que M. T recrutait son personnel avec soin…

« De toute façon, ajouta-t-il, il leur faudra du temps avant de nous déloger de cette cave. Le petit escalier tourne sur lui-même, et, avec des munitions, on pourrait le défendre à un contre cent.

— Vous en avez, des munitions ? Moi, je n'ai qu'un chargeur.

— J'en ai deux.

— Vingt cartouches en tout ?

— Ma chère, c'est plus qu'il n'en faut pour mettre hors de combat sept adversaires. »

Ce raisonnement mathématique parut impressionner Lucrezia.

« Alors que faisons-nous ?

— Nous soutenons le siège. »

À l'entrée même de l'escalier, Langelot détermina un emplacement où ils pourraient se tenir tous les deux, hors du feu de l'ennemi, que celui-ci les attaquât par l'intérieur ou par l'extérieur, c'est-à-dire par l'escalier ou par le soupirail donnant sur le maquis. Dans la maçonnerie, une pierre était disjointe : l'agent français l'enleva et la déposa à terre : il obtint ainsi un créneau horizontal, lui permettant de tirer sur le premier adversaire qui prétendrait descendre à la cave, sans s'exposer lui-même.

Les deux jeunes gens se placèrent dos à dos : Lucrezia surveillerait le soupirail et tirerait avec son P 08 sur quiconque tenterait d'ouvrir la grille (l'ennemi, en effet, avait sans doute des clefs) ; Langelot défendrait l'escalier.

L'adversaire ne se fit pas attendre. Des pas lourds résonnèrent. Entre les deux pierres qui lui servaient de bouclier, Langelot aperçut une ombre.

Il détestait ouvrir le feu le premier, mais, dans ces circonstances, que pouvait-il faire d'autre ? Il appuya sur la détente. Il y eut une détonation, un cri, des exclamations étouffées, puis le silence.

Langelot étendit la main et tapota l'épaule de Lucrezia accroupie derrière lui.

« Ça va, ça va, dit-elle d'un ton impatient. Je n'ai pas plus peur que vous. »

L'odeur de la poudre brûlée se répandit dans la cave.

Soudain, la voix de Bornéo retentit :

« Vous avez une minute pour vous rendre.

— Ça fait toujours une minute de gagnée », souffla Langelot à Lucrezia.

Il regarda sa montre. Pourvu que Tony ne fasse pas de sottises ! Dans moins de vingt-cinq minutes, moins de vingt peut-être, le SNIF serait là.

Soudain, quarante secondes après la déclaration de Bornéo, Langelot entendit une détonation claquer derrière lui.

« Je l'ai manqué ! » s'écria Lucrezia sur un ton désespéré.

Un des hommes de Bornéo s'était montré près de la grille, et, sans hésiter, elle avait tiré dessus.

« Ça ne fait rien, la consola Langelot. Ils sauront maintenant que nous sommes prêts à nous défendre derrière comme devant.

Une rafale de mitraillette crépita. Des ricochets sifflèrent : c'était un des assaillants qui tirait par le soupirail.

« Amuse-toi toujours, mon bonhomme, murmura Langelot. Tu ne risques pas de nous toucher. »

Se rendant compte de l'inutilité de ses efforts, l'homme n'insista pas. Quelques instants plus tard, Langelot perçut des bruits dans l'escalier : l'assaillant malchanceux avait sans doute fait le tour par le portail et était revenu se joindre à ses camarades.

La voix de Bornéo s'éleva de nouveau :

« Rozzi, je vous conseille de vous débarrasser rapidement de votre complice. Tuez-le, Rozzi. Sans cela je m'occuperai personnellement de votre fiancé Carlo. »

Un instant, Langelot craignit que Lucrezia ne redevînt méfiante à son égard, qu'elle ne tombât dans le piège. Mais il connaissait mal l'Italienne. Elle répliqua – et sa voix grave claironna par la cave tout entière :

« Prenez garde que Carlo ne vienne s'occuper de vous, Bornéo. Si jamais vous lui tombez entre les mains, vous expierez tous vos crimes, et plutôt deux fois qu'une ! »

Le silence retomba.

Langelot demeurait l'oreille tendue. Si seulement il pouvait entendre ou deviner ce que tramait l'ennemi ! Apparemment, il n'y

aurait plus de nouvelle attaque. Bornéo, combattant expérimenté, avait immédiatement compris qu'il ferait tuer tous ses hommes les uns après les autres s'il tentait d'enlever la cave de vive force.

Langelot consulta sa montre. Décidément, l'ennemi prenait son temps pour agir. Sans doute, malgré la rafale que la sentinelle avait tirée sur Tony, les espions ne soupçonnaient-ils pas que les renforts étaient si proches. Dans dix minutes maintenant, Alex et Charles seraient sûrement sur les lieux. Pourvu seulement qu'ils ne se fissent pas mitrailler par la sentinelle entre le moment où ils déboucheraient du maquis et celui où ils atteindraient l'angle mort, à l'abri de la muraille…

Un bruit de ferraille, un grognement sourd… qu'était-ce ?

« Les chiens ! » souffla Lucrezia.

Les chiens, bien sûr ! On était en train de leur ouvrir l'accès de l'escalier. Dans un instant, ils dégringoleraient, avalanche vivante, sous la protection de laquelle s'avanceraient les hommes de Bornéo.

Lucrezia ordonna :

« Ne tirez pas ! »

Elle se dressa près de Langelot. L'ombre s'emplissait de grondements et de formes mouvantes et tachetées.

« Romulus, Sylla, César, appela-t-elle d'une voix de commandement. Ici. Couchés ! »

À Langelot elle dit :

« Surtout, ne bougez pas. »

Il y eut des aboiements menaçants, des éclairs de dents, un concert de grognements.

C'était Lucrezia qui donnait à manger aux monstres. Ils avaient l'habitude de lui obéir. Elle n'aurait pu les empêcher de sauter à la gorge de Langelot s'il avait dû traverser la cour, mais ici, à condition de ne pas bouger, il pourrait peut-être échapper à leur rage.

« Kss, kss ! sifflait Bornéo en haut de l'escalier.

— Couchés ! » haletait Lucrezia en bas.

Ce fut une bataille de dogues. Les énormes bêtes échangèrent de terribles coups de crocs. Langelot sentit les longs corps musculeux frotter contre ses jambes. Il n'avait jamais eu peur des chiens, mais cette marée canine ne lui inspirait pas confiance. Néanmoins, il suivit le conseil de Lucrezia et s'en trouva bien.

Deux des plus gros dogues finirent par se coucher aux pieds des jeunes gens, et, comme Lucrezia ne cessait de flatter leurs énormes gueules de sa petite main, ils n'adressèrent plus leurs grognements qu'à leurs congénères massés plus haut dans l'escalier.

Alors Lucrezia s'agenouilla derrière eux, et posa sa main qui tenait le pistolet sur leur dos :

« Comme cela, dit-elle, j'ai un rempart.

— On ne pourrait pas se servir des chiens offensivement ? demanda Langelot. Leur commander d'attaquer Bornéo ? »

Un instant il avait rêvé de s'emparer de la Casa Rozzi par ses propres moyens et d'annoncer sa victoire à ses amis lorsqu'ils se présenteraient pour le secourir.

Lucrezia secoua la tête.

Langelot regarda sa montre. Alex et Charles auraient déjà dû être là. Avait-il mal estimé le temps ?

L'ennemi, après quelques tergiversations, parut constater l'échec de l'opération « chiens ». Les dogues furent rappelés les uns après les autres, et repoussés dans la cour. Lucrezia perdait son rempart.

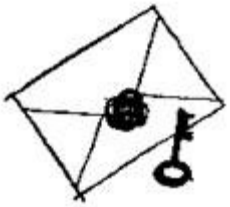
Cinq minutes s'écoulèrent.

« Eh bien, et ces renforts du SNIF ? » demanda Lucrezia.

Langelot ne répondit pas.

Dix minutes passèrent encore. Soudain une grosse masse dévala l'escalier. Langelot tira dedans. Un éclat de rire lui répondit. La masse s'arrêta à quelques centimètres de lui. Il tendit la main et constata que c'était un ballot de paille.

Il comprit aussitôt : l'ennemi allait emplir la cave de paille, puis l'enflammer.



16

TONY s'était relevé tout sanglant, mais la douleur ne diminua pas son courage. Elle le redoubla. Serrant les dents, il se jeta dans le sentier que Langelot avait remonté le matin, et, manquant de se fouler la cheville à chaque pas, il le descendit au pas de course. Seuls la blancheur des cailloux et le sourd roulement de la mer en contrebas le guidaient.

Pour gagner du temps, il ne courut pas jusqu'à la crique.

Dès que, au détour d'un grand bloc de rocher, il aperçut la mer toute scintillante sous la lune, et la silhouette élancée et sombre du *Far niente* à un demi-mille du rivage, il s'approcha du bord, ôta son survêtement, aspira beaucoup d'air, et plongea.

Il n'y avait guère de vagues. Dès qu'il fut remonté à la surface, il put retrouver la direction du *Far niente* et nager droit vers lui, bénissant les séances de piscine obligatoire de son collège.

Cependant, à bord du yacht, Alex et Charles s'inquiétaient de plus en plus. Le blessé italien qu'ils avaient ranimé leur avait raconté son

histoire : enlevé par les sbires de M. T, il avait été maintenu en captivité pendant un an, dans des souterrains, situés à quelque distance de Terranuova. À quel endroit ? Il l'ignorait. La nuit dernière, il avait réussi à s'échapper en assommant un de ses gardiens. Il avait suivi un couloir qui débouchait au-dessus de la mer. Il était tombé dans l'eau, avait nagé jusqu'à la crique, puis avait essayé de marcher, mais il était si épuisé qu'il était tombé, le front contre une pierre : il n'en savait pas plus. Cela confirmait l'opinion des snifiens : l'antenne Italie était située dans la région. Mais que signifiait cet appel radio prononcé d'une voix qu'ils ne connaissaient pas, et si étrangement interrompu ?

Ils en discutaient tout bas, étendus sur le pont, tandis que le blessé somnolait dans la cabine. Soudain :

« Écoute ! » dit Charles.

Il avait entendu le bruit que faisait Tony en nageant.

Une minute plus tard, le jeune Anglais à moitié nu, tremblant de fatigue de la tête au pied et dégoulinant d'eau, enjambait le bastingage. Claquant des dents, il déclara :

« Je suis Tony Tristram. Je viens de la pawt de Langelot. Il est assiégé dans la cave de la Casa. L'ennemi dispose d'awmes divewses. En pawticulier d'une mitwailleuse dans le miwadow. Et il faudwa que vous ouvwiez un soupiwail gwillagé pouw powter secouws à Langelot. »

Ce n'était pas très cohérent, mais c'était clair. Personne ne perdit de temps à demander à Tony ce qu'il faisait là, ni à s'inquiéter de savoir s'il n'était pas un agent ennemi. Quarante secondes plus tard, le hors-bord s'élançait vers la crique, avec, à son bord, le lieutenant Charles armé d'un MAS dernier modèle, le lieutenant Alex, avec sa mitraillette Thompson, calibre 11,43, et le jeune Tony Tristram, à qui on avait fourré un pistolet MAC 50 dans les mains. En outre, Charles lui avait dit :

« Tu porteras le sac. »

Et le garçon s'était vu chargé d'un sac tyrolien au contenu mystérieux.

« Avez-vous empowté une lime ? demanda-t-il.

— Pour quoi faire, une lime, ô jeune inconnu à l'abondante chevelure ? questionna Charles en contemplant le crâne glabre de

l'Anglais.

— Pouw scier la gwille du soupiwail.

— Nous avons mieux qu'une lime, répondit Charles. Nous avons…

— Charles, tu parles trop », coupa Alex.

Déjà on débarquait. Charles amarra le hors-bord à un arbuste.

« Tu nous guides, petit ! ordonna Alex.

— Je veux bien vous guider, répondit Tony très digne, mais cessez de me tutoyer. C'est d'un vulgaiwe ! En anglais, on ne tutoye pewsonne. »

Charles éclata d'un rire clair.

« Silence ! » fit Alex.

En file indienne, ils se lancèrent à l'escalade du sentier. Les longues jambes de Tony jointes à l'état de surexcitation dans lequel il se trouvait lui permirent de monter à une cadence accélérée. Bientôt on eut atteint le sommet, et la Casa Rozzi apparut en contrebas, blanche sous la lune.

« Voilà », dit Tony en s'arrêtant.

À partir de cet instant, la situation lui échappa totalement : il ne put plus qu'admirer la calme efficacité, le sang-froid, la maîtrise, avec laquelle travaillèrent les deux spécialistes du coup de main qu'il venait de guider.

« Vu le mirador ? demanda Alex.

— Avec une mitrailleuse, précisa Charles.

— Où est le soupirail ? questionna Alex.

— Là-bas, indiqua Tony.

— À toi, dit Alex.

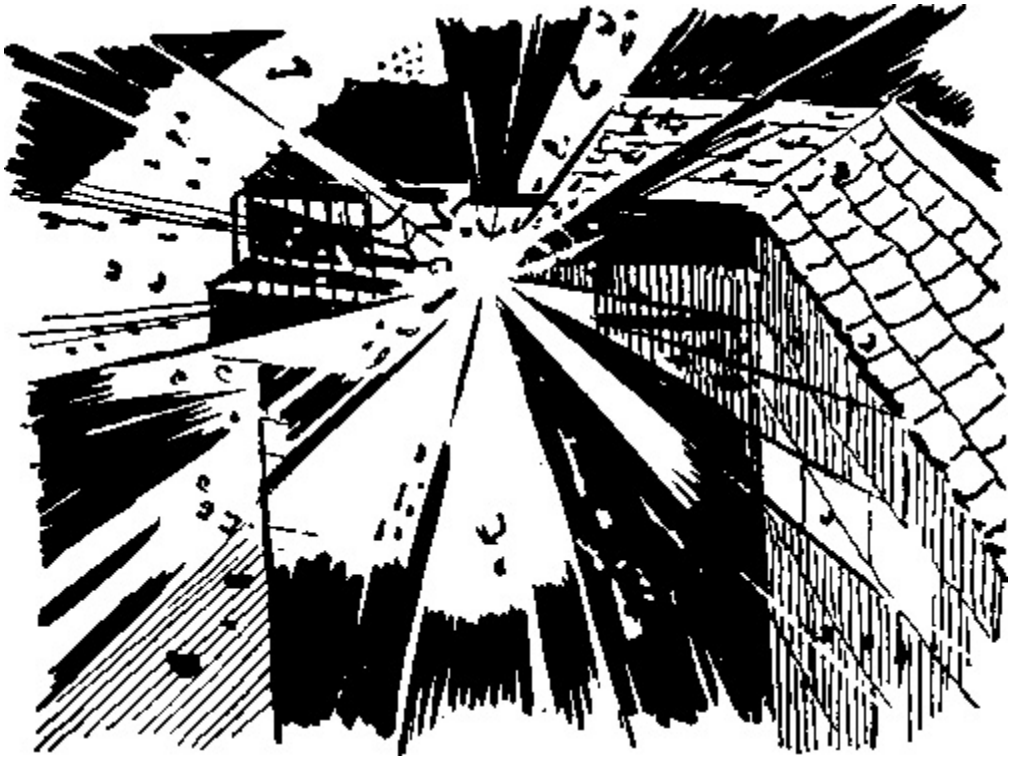
— Je te rejoins, dit Charles.

— Amène le sac », dit Alex.

Tony n'avait rien compris. Il se vit entraîné à la suite d'Alex au plus touffu du maquis, tandis que Charles choisissait un emplacement un peu plus haut. Dans le sac, Charles avait déjà prélevé un objet oblong ressemblant à une torpille, et une petite cartouche sans balle. Se plaçant derrière un rocher, il détendit la bretelle de son arme, enfonça la torpille – c'était une grenade à fusil – sur le canon, ouvrit la culasse, plaça la cartouche feuillette à l'intérieur, referma la culasse, écarta les jambes, braqua l'arme en direction du mirador, tendit la bretelle autour de son coude gauche et contre sa poitrine de façon à compenser

le recul par un effet de ressort, et, presque sans viser, appuya sur la détente. Il y eut une détonation.

Tony stupéfait vit la grenade se détacher du fusil et, en ligne droite, filer vers le mirador, contre le grillage duquel elle éclata avec un grand bruit.



Aussitôt Alex bondit et traversa l'espace découvert qui entourait la Casa. Il vint tomber à plat ventre, à un pas du soupirail. Tony, qui le suivait, s'abattit près de lui.

Dans une autre poche du sac, Alex saisit plusieurs objets que Tony ne put identifier : il y avait là des pains de plastic, autant de détonateurs, du cordeau détonant, une pince à sertir, du fil électrique, un exploseur.

« C'est vous, les gars ? » cria la voix de Langelot, vibrante de reconnaissance.

« Oui », répondit Alex.

Avec des gestes rapides mais d'une précision étonnante, il montait son circuit. Il trouva un endroit où le cadre du soupirail n'adhérait pas à la pierre de maçonnerie. Ce fut là qu'il plaça la plus grosse charge de ce plastic qu'il malaxait avec ses doigts agiles. Il en mit aussi dans la serrure, puis entre cadre et grille.

Charles traversa l'espace découvert sans s'attirer un seul coup de

feu : la sentinelle du mirador n'était sans doute plus en état de tirer.

« Hé, Langelot, cria-t-il, tu as passé une bonne journée ? Bien amusé, oui ?

— J'ai même regretté que vous ne soyez pas là, mon lieutenant, répondit la voix rieuse de Langelot, des profondeurs de la cave.

— Ne parlez pas tant. Et garez-vous, ordonna Alex. Toi, le sac, va te mettre derrière le coin de la maison. »

Tony obéit, mais il se plaça de façon à pouvoir suivre ce qui allait se passer.

Alex et Charles s'aplatirent contre le sol. Alex saisit une petite boîte dans sa main gauche, une sorte de clef dans sa main droite, et enfonça la clef dans la boîte. Puis il tourna. Une explosion assourdissante retentit, suivie d'un cliquetis : la grille du soupirail avait volé en morceaux.

Sans attendre que le nuage de poussière qui s'était élevé se dissipât, Alex plongea, les pieds les premiers, dans l'ouverture. Charles le suivit. Tony se laissa glisser dans la cave après eux.

« Quelle est cette charmante enfant ? demanda Charles en apercevant Lucrezia, pâle dans le clair de lune. Ah ! mais c'est la fiancée de l'ami Carlo. Je suis ravi, signorina, de faire votre connaissance ; comment se présente l'escalier ?

— Il revient sur lui-même. C'est une espèce de demi-cercle.

— Je vois. Combien de clients là-haut ?

— Cinq ou six.

— Parfait. On va les soigner. Le sac ? »

Cette fois-ci, ce fut une grosse pomme de pin en fonte, munie d'un manche recourbé, qui jaillit du sac, droit dans la main de Charles.

Charles arracha la goupille de la grenade et s'adossa au mur. Il relâcha le manche, qui, automatiquement, commença à se relever, tandis qu'un grésillement de plus en plus fort se faisait entendre.

« Un, compta Charles, deux… trois… »

À sept la grenade lui éclaterait dans les mains.

Il s'engagea dans l'escalier, rasant le mur.

Derrière lui, Alex venait d'armer sa Thompson.

« Quatre… »

Tony ne voyait plus Charles, qui montait toujours.

« Cinq ! »

Charles reparut, à reculons. Il n'avait plus de grenade.

Deux secondes s'écoulèrent. Puis la détonation retentit.

Aussitôt Alex se précipita dans l'escalier. Débouchant en trombe dans la chambre, il la balaya d'une rafale.

Plusieurs hommes gisaient à terre.

Seul Oscar était debout. Il tendait les mains au plafond, et criait : « Hi hi hi… », ne pouvant articuler « je me rends ».

« Où sont tes chefs ? » tonna Alex en le tenant au bout de sa mitraillette.

Langelot à son tour venait d'entrer dans la chambre.

« Celui-là est muet, dit-il. Mais il y en a trois qui ne le sont pas… Et en particulier un certain M. Bornéo… »

Il compta les blessés : il y en avait quatre, dont trois par éclats de grenade et un par balles de mitraillette. La sentinelle du mirador pouvait aussi être considérée comme hors de combat ; Oscar s'était rendu.

Mais l'homme au complet prince-de-galles avait disparu.

17

« PAR où a-t-il pu fuir ? demanda Charles qui entrait suivi de Lucrezia et de Tony.

— Il n'y a qu'une seule sortie : le soupirail qui donne sur la cour, répondit Lucrezia.

— Il n'est sûrement pas passé par là après que j'ai lancé ma grenade, remarqua Charles.

— Il a dû sortir avant, au moment où ses hommes apportaient la paille », fit Langelot.

Il désignait un amas de ballots de paille entassés dans un coin de la chambre.

« Il a peut-être fui lorsqu'il a entendu la grenade à fusil exploser dans le mirador, dit Alex. Suivons-le.

— Impossible : la cour est pleine de chiens, objecta Langelot.

— Le sac ! » fit Alex.

Tony le lui tendit.

Pendant que Charles et Langelot fouillaient la salle polygonale, le studio et le mirador pour s'assurer que Bornéo ne s'était pas caché de ce côté, Alex, dégoupillant une demi-douzaine de bombes anesthésiantes, les jetait dans la cour. Cela fait, il se noua un mouchoir autour de la bouche, et se hissa à l'extérieur.

De faibles grognements provenant de divers coins de la cour l'accueillirent. Deux dogues se traînèrent jusqu'à lui en montrant les dents, incapables de mordre et même d'aboyer.

Alex traversa la cour. Lucrezia le suivait pour le guider. Il visita rapidement les pièces de la maison, puis il sortit par le grand portail.

Un chemin empierré, blanc sous la lune, allait se perdre dans l'obscurité. À droite scintillait la mer. À gauche s'étendait le maquis, sombre et silencieux.

Alex, serrant sa lourde Thompson contre lui, renifla l'air parfumé, non sans irritation. Alex aimait les belles nuits méditerranéennes, mais seulement quand il était en permission.

Charles vint le rejoindre.

« Rien dans la baraque », annonça-t-il.

Alex ne répondit pas. Il était bien évident qu'il n'avait rien trouvé non plus. Pourquoi le dire ?

« Et toi ? demanda Charles. Tu as vu quelque chose ?

— Tu parles trop, Charles, fit Alex d'un ton lugubre. Tu parles toujours trop. Tu as toujours trop parlé et tu parleras toujours trop.

— Voilà trois phrases de trop en tout cas, répliqua Charles. Mon pauvre Alex, je ne te reconnais plus. Que fait-on maintenant ? »

Le coup de main n'avait que partiellement réussi, du moins d'après les standards d'efficacité du SNIF. Sans doute les trois snifiens avaient-ils mis hors de combat six espions, dont le chef de l'antenne Italie ; sans doute s'étaient-ils emparés de l'un des points de contact du réseau ennemi ; sans doute avaient-ils secouru Carlo et Lucrezia ; sans doute avaient-ils réuni un grand nombre de renseignements ; mais, malgré tout cela, ils devaient se rendre à l'évidence : l'antenne Italie n'avait pas été détruite, et l'homme au complet prince-de-galles, membre important du réseau ennemi, leur avait échappé une fois de plus.

Ils étaient habitués à faire mieux.

« Où est Langelot ? » demanda soudain Alex.

Langelot, à son tour, avait disparu.

« Où est le sac ? » cria Charles.

Tony et le précieux sac avaient disparu aussi.

Soudain, une violente explosion secoua la Casa Rozzi.

Échangeant un regard, les deux officiers se précipitèrent dans la maison, traversèrent la cour, se laissèrent glisser dans la cave, remontèrent dans la chambre…

Aucun dégât, nulle part. Que s'était-il donc passé ?

18

DEPUIS que Lucrezia avait raconté à Langelot avec quelle insistance Bornéo et ses hommes avaient exigé d'elle qu'elle mît sa maison ancestrale à leur disposition, il ne cessait de se dire :

« Il doit y avoir quelque chose là-dessous. »

Lorsque les membres de l'antenne avaient mis plusieurs minutes au lieu d'une heure pour gagner le point de contact, Langelot avait senti ses soupçons se préciser.

Maintenant que Bornéo s'était mystérieusement échappé, Langelot eut une intuition soudaine :

« Quelque chose là-dessous ? Bien sûr. Au sens propre ! »

Il se précipita dans la salle polygonale, ouvrit un des bahuts scellés dans le mur, tapota la cloison à laquelle il était adossé.

« Ça sonne le creux ! s'écria-t-il triomphant. Tony, arrive ici.

— Que désiwez-vous ? » demanda l'Anglais en tendant machinalement le sac.

En hâte, Langelot ouvrit la poche où se trouvaient les explosifs. Il

n'était pas question de chercher un moyen plus raffiné d'ouvrir la porte dérobée. Chaque seconde était précieuse : Bornéo était sans doute en train de fuir par l'autre issue, celle que les membres de l'antenne Italie utilisaient d'ordinaire pour entrer dans leurs locaux et en sortir.

Trouvant une fente dans le mur, Langelot y glissa un pain de plastic aplati.

« C'est ici, pensait-il, que se trouvent les gonds de la porte… »

Il sertit le détonateur, dévida le fil électrique.

« Tony, recule-toi. »

Ils se placèrent dans la chambre, hors de portée de l'effet de souffle.

Langelot actionna l'exploseur…

Boum !

Une colonne de poussière monta en l'air. Les deux garçons coururent aux résultats. À l'intérieur du bahut, la porte secrète était à moitié arrachée et pendait sur un seul gond. Derrière, s'ouvrait un passage maçonné, illuminé par des ampoules suspendues de place en place au plafond.

Dégainant, Langelot bondit dans l'ouverture, suivi de Tony qui espérait étrenner le pistolet qu'on lui avait prêté.

Telle une rampe inclinée, le couloir s'enfonçait dans la falaise. Il faisait partie, de toute évidence, d'un réseau de souterrains séculaires appartenant à la Casa Rozzi, murés jadis et naguère remis à neuf. C'étaient ces souterrains, dont Lucrezia ignorait jusqu'à l'existence, qui avaient attiré les espions, toujours bien renseignés sur les repaires possibles. L'antenne devait se trouver à quelque cent mètres sous terre, à l'aplomb même de la Casa ; la voie d'accès normalement utilisée était sans doute un autre couloir aboutissant quelque part dans le maquis ; le corridor que Langelot et Tony dévalaient au pas gymnastique servait, lui, de boyau de secours pour les cas d'urgence.

Après deux coudes successifs, le couloir déboucha dans une vaste salle souterraine sur laquelle donnaient plusieurs portes ornées d'inscriptions italiennes : « Poste de garde », « Radio », « Prison », « Habitation », « Chambre du chef d'antenne », devina Langelot.

Au milieu de la salle centrale, se tenaient trois hommes. Ils venaient de déverser sur le sol une multitude de dossiers puisés dans des bureaux, des armoires et des classeurs placés contre les murs.

Bornéo, l'homme au complet prince-de-galles, s'était agenouillé et avait allumé son briquet : il allait mettre le feu aux papiers. Les espions, avant de partir, détruisaient leurs archives.

« Arrêtez ! cria Langelot en levant son pistolet. Les mains en l'air, et éteignez-moi ces flammes en marchant dessus.

— C'est ça ! Les mains en l'aiw et éteignez-moi ces flammes en mawchant dessus ! » renchérit Tony.

Bornéo et ses hommes n'eurent garde d'obéir : ils se précipitèrent, qui derrière une armoire en fer, qui derrière un bureau renversé. L'un d'eux tira et manqua.

La voix moqueuse de Charles qui arrivait, armé de son MAS, mit fin à leurs espoirs de victoire ou de fuite :

« Debout, tous ! cria l'officier. Les mains à la nuque et plus vite que ça. Sinon, je vous balance une petite grenade à fusil, spécialité maison. »

Les mains jointes derrière la nuque, et l'air piteux, Bornéo et ses hommes vinrent se placer au milieu de la salle : ils s'avouaient vaincus.

19

LES heures qui suivirent furent utilisées à transporter à bord du *Far niente* toutes celles des archives de l'antenne Italie qui avaient pu être sauvées.

Lucrezia retrouva avec joie son fiancé Carlo, qu'elle n'avait pas vu depuis un an et pour lequel elle avait tant souffert.

« Signorina, lui dit Charles, après l'aide que vous avez apportée à notre camarade, je ne crois pas que vous soyez inquiétée pour votre participation aux activités du réseau.

— Tu parles trop, Charles, remarqua Alex. Évidemment, on fera son possible pour la tirer de la situation où elle s'est fourrée, mais on ne sait jamais… »

Les prisonniers furent remis aux services secrets italiens pour interrogatoire.

Le lendemain dans la nuit, trois officiers du SNIF et un jeune Anglais au long visage couvert de taches de rousseur descendirent d'avion à Orly.

« Hé, dites donc, mais c'est un véritable comité d'accueil ! » s'écria Charles en poussant du coude ses camarades.

En effet, trois personnages les attendaient.

Le premier était un homme aux cheveux gris acier, aux traits énergiques, affecté d'une légère claudication : les snifiens reconnurent

leur chef direct, le capitaine Montferrand, qui, fier d'eux, leur souriait largement.

Le deuxième était une petite personne mince et rose qui, aussitôt qu'elle eut aperçu Tony, se précipita dans ses bras, sans aucun respect pour le flegme britannique traditionnel : c'était l'honorable Diana Westonborough.

« Tu étais donc un homme, après tout ! » s'écria-t-elle en embrassant Tony sur les deux joues.

Le dernier personnage, courtaud et rougeaud, commença par serrer la main de Langelot qui venait de réussir l'une de ses plus belles missions :

« Jeune homme, dit-il de sa voix enrouée mais puissante, je vous félicite. Vous ne vous en êtes pas trop mal tiré pour un petit gars de votre âge. À propos, les cent kilos de caramels ont été livrés ce matin.

— Merci, Sir Horace », répondit Langelot au garde-à-vous.

L'amiral se tourna ensuite vers son fils et lui abattit sa main pesante sur l'épaule.

« Alors ! bougonna-t-il, tu n'es donc pas aussi niquedouille que tu voulais le paraître. On me dit que ces farceurs t'ont donné ton baptême du feu et que tu t'es conduit en fils de ton père. C'est bon. Je te pardonne ton escapade. Mais il va falloir me faire repousser un peu de végétation sur cette caboche : on dirait une boule de billard. À mon âge, c'est permis ; au tien, c'est ridicule !

— Bien, monsieur, répondit Tony. Je pense que je me coiffewai en bwosse. Je n'auwai plus jamais de longs cheveux. C'est d'un vulgaiwe ! »

Imprimé en France
BRODARD & TAUPIN
Imprimeur - Relieur
Paris - Coulommiers
Dép. lég. 6492 -4e tr. 67
20 – 01 – 3134 – 01

---

[1] Voir *Langelot contre Monsieur T.* (nº 6).
[2] Voir *Langelot et les saboteurs*.
[3] Voir *Langelot agent secret*.
[4] Voir *Langelot, agent secret*.
[5] Voir *Langelot contre Monsieur T.*